

**LE PEDA
LOPI
THEQUE**



JACQUES DE BRETHMAS
AUTEUR DE
TRAITE DE CHASSE AU MINET
DETOURNEMENT DE MAJEUR

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK



28098223

Jacques de Brethmas

A NOUS LES PETITS FRANÇAIS !

LETTERS DE FRANCE le 21 Février 1985
sous le numéro: I 349

Première édition Septembre 1988
The Acolyte Press
Postbus 12731
1100 AS Amsterdam
Nederland

La loi n'autorisant que les "copies or reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple de d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégral, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite". Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles du Code Pénal.

ISBN 90 6971 014 5



A Nous Les Petits Français!

Goudu / 9

Goudu-bis / 24

La guerre des étoiles / 25

Naturisme sauvage / 31

Avenue de l'opéra, Place Blanche / 47

Drague au tribunal / 56

Et la lumière fut / 65

Vous ne pouviez pas me comprendre / 72

Le grand pardon / 82

Plus de baise au Père-Lachaise / 91

Dissert / 99

Droit de Réponse / 115

Les clés du paradis / 117

Amarcord / 131

Tiercé à Vincennes: 12-14-16 / 164

Vivement demain! / 178

Paris, Février 1985.

Ce livre est une oeuvre de pure fiction. Toute ressemblance avec des personnages vivants ou décédés, toute analogie des situations décrites avec des événements réels ainsi que toute homonymie seraient accidentelles et ne pourraient résulter que d'une coïncidence malencontreuse.

Du même auteur:

1978 — *Traité du Chasse au Minet* Éditions du
Perchoir — Paris (épuisé)

1979 — *Détournement de Majeur* Éditions du
Perchoir — Paris (épuisé)

Goudu

Mes petits enfants, vous devez savoir que votre oncle de Brethmas n'a pas toujours été le grand méchant loup que vous aimez tant. En son temps, il fut, lui aussi, un doux agneau plein de charme et de douceur, et croyez bien qu'il ne le regrette pas.

Le seul inconvénient, c'était qu'à l'époque, si les petits agneaux étaient déjà nombreux, les grands méchants loups eux, l'étaient beaucoup moins. Ça craignait plutôt pour eux. Le député Mirguet avait fait voter à l'unanimité moins une voix (celle de Caillavet, hétéro et papa modèle...) par une Chambre des Députés qui comptait sept pédés notoires, plus ceux qu'on ne connaissait pas, un amendement assimilant l'homosexualité aux grands fléaux sociaux aux côtés de l'alcoolisme et de la prostitution.

Après ce vote d'un courage mémorable, Charles Trenet fut jeté en prison, et de Gaulle tapa du pied et alla se faire opérer de la prostate pour bien montrer que la jouissance n'était plus à la mode.

Du côté des grands méchants loups, les gabardines se refermèrent, les sacs de bonbons restèrent chez les boulangers, et les sorties d'écoles se firent sans eux dans une ambiance de tristesse et d'exode. Vous n'imaginez pas comme c'était dur pour le tendre petit agneau que j'étais en 1960 de trouver un papa gâteau qui vienne me chercher, m'emmène chez lui pour me caresser, m'aimer, me faire vivre une vie que toute la société se liguaient pour me refuser.

Parce que c'était bien ça qu'on voulait, mes petits copains et moi. On n'aimait pas les bonbons ni les sucres d'orge, ni les photos cochonnes, et tous ceux qui ont dit qu'on nous attirait avec des artifices n'ont rien compris à la chose. C'étaient bel

et bien des caresses, des pipes et des branlettes qu'on allait chercher, parce qu'elles seules nous donnaient l'impression de vivre notre vie, alors que tout le reste de nos existences, contingenté par les coups de sonnette horaires, encadré de surveillants, de pions, de profs, de parents et même de voisins dénonciateurs nous donnait des complexes de diminués.

Exactement comme si on nous avait obligés à vivre dans des fauteuils à roulettes alors que nous étions parfaitement capables de marcher et de courir. Marre de marcher entre les lignes jaunes au milieu d'une vaste et belle nature qu'on pouvait voir, mais pas visiter.

Notre visite chez notre pédéraste, c'était comme la perm du soldat, la sortie du prisonnier, le dimanche de l'interne, c'était une trop brève incursion dans l'autre monde, celui que nous regardions d'habitude par les fenêtres, à travers les barreaux, qui serait le nôtre un jour, c'était promis, mais c'était trop long. C'était un trop bref échantillon d'un mode de vie qu'on nous promettait toujours et qu'on ne nous donnait jamais. La première promesse non tenue des adultes. Parce que lorsqu'ils nous l'ont enfin donnée, cette vie de liberté et d'irresponsabilité, c'était trop tard.

Bref, on accuse les pédérastes de se refiler les adresses des petits garçons faciles, ce qui est faux parce que ça ne manque pas, mais nous, je vous jure qu'on se refilait les adresses des pédophiles courageux, capables de nous donner l'amour que nous attendions si fébrilement... Un numéro de téléphone qui marchait se vendait facilement dix billes en terre, ou trois en verre, et la plus belle faveur qu'on pouvait faire à son petit ami était d'obtenir de son pédophile qu'il acceptât de le sortir avec vous. C'était l'époque où les internes avaient des correspondants, braves inconnus quasiment professionnels de la chose, dont la probité et la qualité des mœurs étaient

garantis par le collègue lui-même, qui en fournissait des listes aux familles rurales afin que leur rejeton soit aéré le dimanche.

S'ils avaient su à quel point on était aérés! Pour prendre l'air, on le prenait, pas de doute. A peine arrivé chez tonton, on faisait voler nos vêtements au plafond, pendant que le brave homme, tout paniqué, s'affairait à tirer rideaux et volets.

Familles chrétiennes, finalement, on vous a bien eues. Ce fut une période difficile, certes, mais on l'a tout de même traversée élégamment. J'entends toujours nos parents raconter que pendant la guerre, la nourriture était rare et l'approvisionnement difficile, mais ce genre de conversation se termine toujours par le récit épique de la cousine Adélaïde ou du pépé Alphonse qui, au prix de quelques kilomètres en vélo et de quelques plongeurs dans les fossés pour échapper aux vert-de-gris, avaient néanmoins ramené au péril de leur vie des oies bien grasses et de plantureux porcelets.

Être gamin en province avant mai 68, c'était pareil. Ce n'était pas tous les jours la fête, mais quand ça arrivait, c'était l'orgie au nez et à la barbe des oppresseurs. Avec des laissez-passer en règle et des couvertures officielles.

Heureusement, la religion chrétienne (ça faisait longtemps, hein?), dans sa grande bonté, a toujours organisé d'une main la contrebande de ce dont elle nous privait de l'autre. Si elle est restée jusqu'au XIX^e siècle détentrice de l'enseignement, elle détient encore, et pas toujours à son corps défendant, un véritable monopole en matière d'éducation pédérastique des petits garçons.

Et tonton de Brethmas était à bonne école, puisqu'il suivit pendant plusieurs années les cours officiels et les services officieux d'une prestigieuse institution jésuite qu'il ne nommera pas pour ne pas compromettre un petit éden qui doit encore exister de nos jours, je ne suis tout de même pas si vieux.

Le Père Préfet des Études avait pour surnom “Goudu”. C’était à la fois un jeu de mots avec son nom et une stylisation d’une de ses expressions favorites: “vous n’avez pas le goût du travail, ni le goût de la discipline, ni le goût du sport, etc...” Goudu, en tout cas, possédait pour ce dont nous parlons un goût confinant à la toxicomanie. Si Boudu fut sauvé des eaux, Goudu, lui, ne fut jamais sauvé des zobs. D’après les statistiques que nous prenions plaisir à établir en comptant ses jeunes visiteurs, il devait s’en farcir une dizaine tous les jours.

Goudu, son truc, c’était la fellation, toute la fellation, rien que la fellation. Mais s’il n’était que chanoine quant à ses mérites sacerdotaux, il aurait pu être cardinal, et même papabile au regard de ses vertus buccales. Le premier aspect qu’un bizuth avait du personnage, dès la rentrée, était celui d’un homme jovial, tout en rondeurs, tant par les traits du visage que par le tour du bedon, souriant, avec des lèvres brillantes de bon vivant et de petits yeux vifs et infatigables qui scrutaient rapidement chaque élève en deux épisodes: un regard au visage, un regard à la braguette. Lorsqu’il y avait un troisième épisode, à savoir un retour du saint regard à la recherche du vôtre, vous pouviez être sûr que la convocation n’allait pas tarder.

Elle était multiforme. Si tous les chemins mènent à Rome, toutes les démarches de Goudu menaient à la braguette. Pour ma part, il m’entreprit dès le deuxième jour en avançant sa candidature au choix d’un confesseur que je devais faire avant le dimanche. Il appuya ses arguments électoraux de la visite d’un ange, qui s’appelait Georges, et qui me vanta jusqu’à ce que je craque l’esprit moderne et la compréhension du bon chanoine.

— Avec lui, me disait Georges, si tu as un problème, il y a toujours moyen de s’arranger.

C'était vrai. Quoi qu'il arrive, une colle, une retenue, un blâme, un gros chagrin, une petite pipe, et hop, passez muscade, l'incident était clos. Au 17°, on lavait son linge sale dans le sang, Goudu, lui, lavait tout dans le sperme.

Le cœur battant, le petit de Brethmas s'en alla donc frapper à la porte de l'ogre, qui lui ouvrit en soutane, mais en pantoufles. La conversation fut, au début, des plus mondaines. Elle dérapa d'une façon merveilleusement insidieuse. Faut être jésuite pour inventer ça. Je vous raconte. En gros, après m'avoir remercié et félicité de la sagesse et de la clairvoyance qui m'avaient conduit à l'élire pour confesseur, il me fit avec une onctueuse autosatisfaction l'éloge des services que je pouvais attendre d'un choix si judicieux.

Exactement comme quand t'achètes une machine à laver et que le mode d'emploi te dit:

— Bravo madame, vous venez d'acquérir la plus avancée, la plus performante, la plus élaborée, celle qui lave le plus avec le moins d'eau... Etc...

Avec l'air de ne pas y toucher, il m'avait pris la main, fait lever, rapproché de lui jusqu'à m'avoir debout et tout ému entre ses gros genoux. Son discours suivait insidieusement, infinitésimalement, je devrais dire, la même marche inexorable.

— En tant que confesseur, je suis, me sussurrait-il de ses lèvres gourmandes, responsable de ta santé morale. Mais aussi de ta santé tout court, d'une manière générale. Tu es en train de devenir un grand garçon, presque un adulte, et ton corps est le siège de transformations que tu as dû remarquer. De la bonne marche de ces transformations, je me sens également responsable, d'une façon tout à fait particulière. En effet, ces transformations concernent parfois des parties de ton individu dont il est difficile de parler parce que c'est un sujet difficile à aborder sans rougir. Tu n'oses pas en parler à tes parents, ni au

docteur parce que tes parents sont là, qui assistent à la consultation, tu en parles peut-être avec tes petits copains, mais ils n'y connaissent rien, et vous feriez mieux de penser à autre chose, alors finalement, tu n'as personne d'autre que moi, ton grand copain, avec qui tu peux en parler sérieusement. Et c'est mon devoir de surveiller si tout, ta croissance, ton développement, se passe bien.

Et petit à petit, le geste se joignait au discours, les faits s'immisçaient dans son flot de paroles rassurantes, et son regard vissé dans mes yeux hypnotisait mon attention, la tenait éloignée du théâtre des opérations qui se déroulaient en dessous. Car je sentais bien ses mains frôler mes vêtements, mais je n'osais rompre la connexion de nos regards. J'étais à la fois furieux d'être ainsi dominé et ravi de l'aventure qui s'ouvrait, du partenaire inattendu qui se manifestait. Et à douze ans, le sexe c'est à la fois délicieux et effrayant. Délicieux parce que ça l'est vraiment, et effrayant parce qu'on ne domine pas l'interdit qui s'y attache. Mais finalement, cet interdit n'était pas pour rien dans la merveilleuse émotion qui m'étreignait alors à chaque nouvelle aventure. J'en suis à regretter ce halètement particulier, ce bloc de glace qui m'investissait la poitrine chaque fois que s'ouvrait un slip. La banalisation, ma bonne dame, ça gâche tout.

Bref, j'étais déchiré entre l'impuissance et le désir lorsque je me suis rendu compte que ni l'un ni l'autre n'était plus de mise. C'était déjà trop tard, j'avais la bite à l'air. Je n'avais rien senti, de la vraie prestidigitation.

Goudu examinait sa découverte d'un air satisfait, caressant mon périnée, soupesant mes couilles gracieuses, lissant mon jeune duvet avec une petite moue appréciative, flattant l'animal sauvage et impatient qui, d'une ruade, se dressa face à son visage.

Il m'expliqua par de savantes périphrases que je serais bien en mal de réinventer aujourd'hui, — Goudu, c'était Goudu, — qu'il se devait de vérifier si j'étais vraiment devenu un homme, que pour cela, la seule manière était d'examiner "ce qui allait sortir", et que le meilleur examen possible de ladite matière consistait à l'apprécier par le goût. Il crut bon d'ajouter que ce n'était pas par plaisir, mais par devoir qu'il se dévouait de la sorte. Son discours était si alambiqué, si tortueux pour en arriver où je l'attendais déjà, que ma frétilante impatience faillit tout gâcher en suscitant une éjaculation précoce.

Le prélèvement de l'échantillon fut des plus faciles. Le coup était prêt à partir, et au premier effleurement des ses lèvres, une brûlante rafale mit un point final à l'intenable paroxysme de mes sens débordés. Je vis avec émoi une flaque nacrée de ma précieuse liqueur éclater sur sa langue tendue comme pour recevoir la communion, disparaître entre ses lèvres gourmandes. Il me regarda alors dans les yeux avec un bon regard de toutou qui disait merci. Notre pacte était signé. Il serait mon confesseur, et plus jamais je ne serais collé, ni retenu, ni blâmé.

La carence des tontons du dimanche dont nous souffrions à l'époque fit que je lui rendis visite bien plus souvent que mes écarts disciplinaires le rendirent nécessaire. Petit à petit, j'avais repéré le "cheptel" de Goudu. Chacun savait que les autres savaient, et pourtant, on n'en parlait jamais.

Goudu était professeur de mathématiques, et chaque cours commençait invariablement par un Notre Père et se terminait par un je vous salue Marie, ce qui démontre bien avec quelle facilité, mais aussi avec quelle hypocrisie la religion avait annexé la science rationaliste au nom de laquelle elle avait, jadis, brûlé Copernic. Attrape ça, chienne.

Entre notre cher professeur et nous s'établissait un jeu étrange auquel nous nous prêtions bien volontiers. A savoir qu'on ne pouvait pas remuer le petit doigt, tourner la tête, éternuer ou croiser les jambes sans se faire engueuler vertement et se voir gratifier d'une colle pour le samedi.

Chaque soir à cinq heures, c'était la traditionnelle et ô combien chiatique étude, longue permanence de deux heures pendant laquelle nous étions censés faire nos devoirs, mais que nous passions bien plus volontiers à jouer à la bataille navale où à nous montrer pour la centième fois nos zizis, et ceci, merveilleuse jeunesse, avec la même émotion que la première fois. C'était aussi l'heure des absolutions de Goudu. A savoir que tous les punis de la journée étaient appelés un par un au bureau de notre si doux tortionnaire pour y expier leurs fautes imaginaires.

Mais Goudu était un homme affairé, et il avait vraiment du boulot. Aussi, pour gagner du temps sans perdre de plaisir, lui arrivait-il de convoquer deux par deux les garçons dont il savait que la connivence était parfaitement assurée. Ami de la paix des ménages, le bon chanoine recevait ensemble les couples reconnus et dûment constitués, respectait les affinités nées de la promiscuité des dortoirs et distribuait ses coups de langue avec un égalitarisme qui ne pouvait susciter aucune jalousie.

C'est ainsi qu'il eut vite repéré le bel amour qui m'avait rapidement uni à Georges, le bel ange qu'il m'avait dépêché à la rentrée pour m'attirer dans son paradis. Nous étions donc, comme certains autres associés, punis ensemble, généralement pour nous regarder mutuellement pendant le cours, et invités à venir expier ensemble ce délit amoureux.

Traditionnellement, Georges "passait" avant moi. Sans doute cette prérogative spontanée était-elle née de son ancienneté dans l'établissement. Il connaissait Goudu de

l'année dernière, au point qu'il avait été chargé de mission auprès de moi à la rentrée, où j'étais nouveau.

Il n'était pas question de négliger le rituel et de se déculotter tout de suite pour en finir au plus vite. Il fallait supporter l'immuable discours sur la force de la discipline, acquiescer au repentir qu'on nous proposait, et trouver le plus normal du monde que notre confesseur profitât de notre visite inopinée pour remplir ses devoirs envers nous et s'assurer à sa manière de notre état de santé. C'est seulement alors qu'il convenait de déboutonner avec une lenteur respectueuse nos culottes pourtant déjà gonflées pour lui soumettre notre problème dans toute sa turgescence.

Georges passait donc à la casserole le premier, et j'attendais derrière lui. Je prenais de grandes libertés avec le protocole, à savoir que de la main droite, je me dénudais ce que vous pensez pour m'y faire du bien, et de la gauche, je caressais les fesses de mon Georges adoré, animées du mouvement de va et vient par lequel il économisait généreusement l'énergie de notre bon chanoine. Car si de l'évêque, on baisait la bague, de Goudu, on baisait la bouche. L'énergie n'était pas fournie par la maison, mais apportée par la clientèle.

Parfois, sur le merveilleux arrondi satiné de la fesse géorgienne, ma main rencontrait celle du prêtre. Après un recul instinctif, elles se croisaient en douceur. Goudu avait du savoir vivre, et comprenait que je partage à ma manière la jouissance de mon petit ami. Quittant sa promenade fessière, sa main, d'un saut de puce, agrippait mes bibelots et s'en amusait pendant que mon chéri satisfaisait dans un soupir en s'affaissant contre moi, aux nécessités des contrôles sanitaires.

Puis venait mon tour. Sans se rhabiller, Georges passait alors derrière moi et frottait à mes fesses son doux ventre repu pendant que j'assurais son complément de vitamines à notre insatiable confesseur.

Un jour, Dieu se leva du mauvais pied, ou alors notre horoscope fut mauvais et on ne l'avait pas lu. Il y eut un changement au scénario habituel.

Tout commença comme d'habitude. Le motif de la punition était, pour moi, de m'être montré imprévoyant en tombant en panne d'encre en pleine interrogation écrite, et pour Georges, d'avoir souri de ma mésaventure. Nous fûmes convoqués ensemble dès les premières minutes de l'étude, et le discours rituel ne fut pas amputé d'une virgule. Goudu avait l'air fatigué, mais la tradition était scrupuleusement respectée.

C'est au moment de l'épéctase que les choses prirent un cours inhabituel. Georges limait tranquillement la bouche arrondie de son confesseur, et de ses mains croisées dans son dos, excitait mon flipper tendu que je pointais entre ses fesses.

Mais au moment des grands soupirs et des langoureux abandons, ce ne fut pas Georges qui s'affala contre moi, mais à notre grande stupéfaction, Goudu qui, dans un souffle profond, tomba en avant contre le ventre de mon copain. Il était très lourd et nous fit reculer d'un pas. Nous nous arqueboutâmes, ma queue toujours contre les fesses de mon bien-aimé, pour contenir son poids écrasant et le transférer sur le bureau où nous le déposâmes. Son fauteuil pivotant nous facilita grandement la manœuvre. Notre Goudu, qui n'avait heureusement pas cessé d'être assis, chut donc sur sa table, la joue posée sur son sous-main, tirée dans une vilaine grimace.

Le plus pressé étant paré, on allait se regarder pour faire un bilan des événements lorsque la nature oubliée klaxonna soudain dans le bas-ventre de Georges.

— Ça y est, je jute! soupira-t-il.

Ce qu'il fit. Faute de réceptacle approprié, l'abondant échantillon de jeune virilité que mon chéri destinait à la voracité de Goudu-confesseur décrivit dans l'espace une superbe trajectoire, sans nul doute une parabole dont Goudu-

professeur eût pu nous calculer l'équation, et alla se répandre en une longue traînée de pointillés sur la soutane de Gouduchanoine.

Ayant récupéré, Georges se retourna et son regard chercha le mien pour une seconde tentative de bilan. Mais moi, vous me connaissez. Je suis comme ça, à douze ans je l'étais déjà. Cela faisait une demi-heure que je frottais ma bite entre les fesses de mon ami, lequel venait de jouir, c'en était trop.

— Je jjjjj...

Toujours serviable, mon doux Georges me gratina les parties concernées d'une caresse irrésistible et d'un baiser apocalyptique. Il y eut une seconde parabole, plus tendue que la première en ce sens que, partie de plus loin, elle aboutit au même endroit. La soutane de notre confesseur s'orna d'une seconde giclée nacrée, en travers de la première.

Cette étrange croix blanche fut notre dernière bénédiction à notre défunt professeur. Car vous, vous l'avez déjà deviné, mais nous, on n'osait pas y croire. On n'osait pas non plus lui donner des claques pour tenter de le ranimer. Georges et moi, on s'est regardés, longuement. Nous avons besoin de toute notre amitié pour faire face.

— On prend son pouls?

Il essaya d'abord. Moi ensuite. Mais aucun de nous ne sentit rien. Je constatai alors que j'étais incapable de palper mon propre pouls, et ne pus pas davantage trouver celui de Georges. Ce n'était donc pas une preuve.

Nous tentâmes alors de percevoir son souffle sur le dos de nos mains. Un long moment nous fut nécessaire pour nous rendre à l'évidence tant redoutée: il n'y avait plus d'abonné au numéro que nous demandions. Goudu était bel et bien trépassé, le temps ne reviendrait pas en arrière, et il fallait bien s'accommoder de cet extraordinaire et repoussant avatar.

Georges trébucha sur son pantalon resté sur ses chevilles lorsqu'il se retourna vers moi pour me dire :

— Il n'y a pas de doute, je ne sens rien. Tu sens quelque chose, toi ?

Il n'y avait plus de doute. Nous remontâmes piteusement nos culottes. Chaque fois que je voyais Georges remonter la sienne, je regardais avec tristesse sa jolie bite et son adorable touffe disparaître derrière le vêtement barbare ; pour la première fois, je les vis s'escamoter avec soulagement. La joue gauche écrasée en une vilaine grimace sur son sous-main, le torse tordu, le bras droit pendant sur son accoudoir, Goudu nous regardait de ses yeux vides.

Cette croix spermatique sur sa soutane d'encre, cette étrange bénédiction où le foutre de minet avait remplacé l'eau bénite, cette extraordinaire aspersion qu'il n'aurait jamais osé demander à Dieu était la plus belle qu'il pouvait avoir. Après un dernier regard empreint de peur et de tendresse sur le premier mort de nos jeunes vies, nous quittâmes furtivement le bureau maudit et reprîmes notre place à l'étude.

Qui trouva Goudu comme nous l'avions laissé ? Une enquête élémentaire aurait permis de déterminer que nous avions été les derniers à pénétrer dans son bureau. Personne ne nous demanda jamais rien. Le Supérieur nous annonça le lendemain matin que notre bon professeur et vénéré préfet des études avait succombé pendant la nuit, dans son sommeil, sans souffrir, dans son lit, à une crise cardiaque.

Puis ce furent les obsèques dans la chapelle archi-comble. Présence obligatoire. Tout le collège, les notoriétés municipales, une bonne partie des parents d'élèves, Monseigneur l'Évêque, des rubans, des médailles, des décorations, tout le monde sur son trente et un, même la chapelle qui avait été drapée de noir et d'argent. La Chorale au

grand complet au balcon devant l'orgue. Chorale à laquelle nous appartenions tous deux, Georges et moi.

Même le diable était présent. Quelques heures avant la cérémonie se leva une effroyable tempête. Des rafales de pluie et de grêle, portées par un vent violent et glacé, cinglaient à l'horizontale les vitraux de la chapelle, où le mugissement était tel qu'on ne s'entendait plus. Il fallut, lors de la répétition, pousser la sono presque à fond, à un yota du larsen pour que le prédicateur et l'officiant puissent se faire entendre. Leur voix, malmenée, métallisée par des haut-parleurs hurlant pour dominer les éléments nous parvint comme un appel au secours du clergé en déroute. La météo s'alliait au destin contre la machine de nos oppresseurs, et les soutanes noires que nous voyions, du balcon, s'affoler en tous sens à travers le chœur et la nef avaient quelque chose de merveilleusement dérisoire.

Le pouvoir absolu sur toutes choses semblait, pour une fois, leur échapper. Certes, nous n'en profitons pas, mais chaque sifflement de la sono poussée dans ses ultimes retranchements, chaque rafale hurlant contre les vitraux, chaque chandelier qu'un souffle éteignait, chaque tenture qu'un courant d'air soulevait devenait mystérieusement notre complice. Les manifestations démoniaques les plus marquantes semblent conjurées, — les fusibles du compresseur d'air de l'orgue sautèrent au dernier moment et furent remplacés alors que le gratin, évêque en tête, se pointait déjà dans la nef, — la cérémonie commença quasiment à l'aventure.

Le Père Supérieur, paré de ses plus beaux atours liturgiques, monta en chaire pour prononcer l'éloge funèbre. Il nous parla de l'exemplaire piété du cher disparu, de sa très haute valeur morale, de son infini dévouement — corps et âme — à la noble cause de notre éducation, (on avait remarqué), de sa vie sacrifiée à l'édification de nos avenirs.

Pourtant, ils devaient tous savoir. Personne ne pouvait ignorer, même pas le Père Supérieur. Il n'était pas possible qu'une institution si bien établie fût si longtemps restée secrète. Combien de promotions d'élèves avaient, depuis trente ans et plus, offert leurs joyeuses quéquettes aux lèvres gourmandes de Goudu, euphoriquement éjaculé sur sa langue avide? Les pères de certains de mes camarades étaient d'anciens élèves, et le Préfet foutrophage en personne se vantait couramment d'avoir présidé à leurs études et à leurs réussites. Dans certaines familles, deux ou trois générations avaient versé leur obole spermatique à leur bien aimé confesseur. Les aïeux ne pouvaient ignorer, et pourtant, ils avaient confié enfants et petits enfants à l'honorable institution, alors qu'ils auraient fait jeter en prison n'importe quel pédéraste laïque qui se serait avisé de faire des propositions dans la rue à leurs chères têtes blondes... Il est vrai que leur propre réussite attestait intensément que les méthodes de Goudu ne portaient aucun préjudice à la santé morale et physique des élèves à lui confiés, pas davantage qu'à leur bonne éducation, leur avenir et leur réussite, mais tout de même...

Et les bons pères jésuites, supérieur en tête, avaient bien dû trouver le pauvre homme comme nous l'avions laissé, nettoyer notre foutrique bénédiction pour lui offrir une mort honorable avant de le transporter nuitamment dans sa chambre où on nous avait affirmé qu'il avait, seul devant Dieu, rendu son dernier soupir...

Et l'éloge funèbre déferlait de la chaire, le tissu de mensonges se tricotait devant nos yeux horrifiés, s'engouffrait dans l'assistance endimanchée et y disparaissait comme du gâteau un jour de banquet. Pendant que j'entendais couler ce flot immonde de mondanité, je voyais, de mes yeux perdus dans les croisées d'ogive, s'épancher le merveilleux flot de

nacre dont des centaines, des milliers de collégiens, debout et la bite à la main dans le ciel de mes rêves, avaient abreuvé, pendant trente cinq ans, l'irremplaçable disparu.

Et là haut, au balcon, dans les rangs serrés de la chorale, la main du jeune de Brethmas trouvait dans la pénombre celle du petit Georges, s'en emparait, la serrait. Leurs regards se croisaient alors, et convenaient, d'une merveilleuse étincelle de connivence, que leurs pensées étaient les mêmes. Dans les yeux de l'autre, chacun lut la révolte, le dégoût contre l'hypocrisie, le mensonge, la duplicité et le vice de leurs éducateurs religieux. Sans se parler, ils s'étaient compris. L'amour, c'est ça. Et chaque nouveau mensonge gerbé des haut-parleurs sema dans leurs âmes pures et fécondes les germes de la laïcité.

Goudu-bis

— De Brethmas!

— Qui parle?

— Le fantôme de Goudu.

— Je ne crois pas aux fantômes.

— Pourtant, tu m'entends?

— Oui.

— Alors écoute. Tu bouffes tellement de curé que tu finis, implicitement, par reconnaître leur autorité. Tu parlerais d'autre chose, tu les confineras dans l'oubli qu'ils méritent, tu serais mieux dans le coup.

— C'est toi qui me dis ça?

— Oui, c'est moi. Tu sais, je rigole bien, maintenant. J'ai bien fait de bien vivre et de profiter de la vie. Ces histoires de curé, maintenant, de là où je suis, je peux te le dire, quelle imposture! Mais entre nous, je te suçais bien?

— Je reconnais, oui.

— Tu me rendrais un petit service?

— Si je peux, pourquoi pas?

— Tu peux.

— Alors, j'écoute.

— T'as pas un petit minet à sucer, là? Les anges, c'est de la rigolade, ça n'existe pas, et je me sens un peu seul...

— Mais t'y reviens pas tous les jours, hein?

— Juste une fois. Le prix du chapitre de ton livre. Tu me dois bien ça, non?

— D'accord. Ça fait de la moto, les fantômes?

— Sans problème... Je ne pèse rien.

— Alors, c'est parti. Direction Pigalle.

La Guerre des Etoiles

Goudu ne m'a pas toujours menti. Lorsqu'il me disait que dans la vie, il fallait tout mériter, les joies au prix des chagrins, les bons moments au prix des épreuves, il avait foutrement raison. Cet axiome est universel. La preuve, tiens, en drague, spécialité minetologie: il existe des salles de jeux, pleines de flippers et d'appareils vidéo tonitruants sur lesquels on doit aider les petites taches rouges à bouffer les vertes sans se faire vampiriser par les jaunes, où les petits avions noirs mitraillent les fusées violettes tout en craignant les bombes blanches et les redoutables rayons roses à petits pois verts.

Comme toutes choses en ce bas monde, ces lieux ont des avantages et des inconvénients. Ils attirent les minets avec une parfaite efficacité, mais c'est comme les papiers attrape-mouche que nos grand-mères déroulaient au dessus de la table de la salle à manger: quand le gibier est collé après, macache pour le sortir de là.

Le destin du pédéraste en quête est donc de supporter pendant de longues minutes l'épouvantable vacarme de ces lieux de perdition jusqu'à capter l'attention de l'éphèbe branché sur sa machine au point de la déconnecter complètement. Sport difficile pour les débutants, mais avec un peu d'entraînement, on obtient tout de même des résultats probants.

Les deux ennemis, ce sont le bruit et le temps, qui s'allient pour vous jeter dehors. A ces deux indésirables vient parfois s'ajouter le maître des lieux qui n'a pas encore compris que si le pédéraste ne joue jamais, c'est quand même son argent qui s'engouffre en tintant dans ses machines diaboliques.

Il y a deux grands classiques. Le paquet de cigarettes que l'on offre au pilote de super-jet Zombie-fighter. S'il craque, il

lui faut bien lâcher d'une main les commandes de son astronef et détourner une seconde son regard de la galaxie qui défile. Là, le Zombie ou l'effroyable araignée verte qui crache par son anus clignotant le fatidique rayon de la mort devient un instant votre allié: Ziouf ! Braoum! Gerbe de flammes, ritournelle endiablée, le vaisseau spatial s'écrase en fanfare sur la planète Zwarkh où les Schkraoufs aux dents d'acier consomment immédiatement le téméraire survivant, ce qui leur confère instantanément la tragique vertu de faire tourner à l'envers le compteur de points.

Consternation. L'apprenti cosmonaute a perdu la partie, il ne sera pas décoré par l'Empereur, mais il a gagné un clope, et éventuellement une pièce de cinq francs à titre de dommages et intérêts pour la partie perdue, laquelle est en général réinvestie dans l'instant.

Cette fois-ci, c'est votre cigarette qui devient une précieuse complice. N'osant la poser, l'astronaute en herbe pilote clope au bec, ce qui est, chacun sait ça, formellement interdit par les règlements de sécurité. Mais frime oblige, un homme, un vrai, ne pose pas sa cigarette pour mettre son jet supraluminique en orbite autour de la planète Taorg. Pas de pot, au moment où tout se stabilisait, ne voilà-t-il pas qu'une escarbille rougeoyante tombe sur la main d'acier qui commandait le flux du réacteur principal. L'autobus fait une embardée, puis un tonneau et tombe en perdition sur le sol rocailleux de l'astéroïde Zbrog qui passait justement par là et se trouve être le repaire des impitoyables Shiraks qui croquent les cosmonautes avec l'astronef autour comme les arothrons bouffent les moules avec leur coquille.

Schcraff! Tagada turlututu dzoing! Game over! 2.500000 points, c'est pas mal, mais ça ne suffit pas pour obtenir la partie gratuite que vous avez tant espéré voir avorter. Le jeune cosmonaute est à vous.

L'autre grand classique consiste à venir assister à la guerre des étoiles avec votre casque de motard ostensiblement exposé à votre bras. Souvent, la seule vue du casque suffit à provoquer le naufrage galactique sans lequel aucune communication n'est possible. Parfois, il faut attendre quelques chapitres et une succession d'explosions au terme desquelles le héros repentí se retourne vers ce bas monde et estime tout compte fait qu'un tour en moto serait moins dangereux qu'un nouveau voyage vers la planète Brzllu.

Il y a une autre méthode qui consiste à proposer des jeux vidéo gratuits chez vous, mais là, vous prenez un risque terrible: celui de voir votre fringant invité se connecter à votre tube cathodique avec tant d'ardeur que vous ne pourrez plus le détourner de son nouveau jeu pour l'intéresser aux vôtres.

Aujourd'hui, le survivant de la guerre des étoiles est un blond rouquin d'une seizaine d'années, aux traits fins, à la taille de guêpe, aux duvets prometteurs. Un rayon de soleil jette sur son visage un véritable masque d'or. Il est un peu difficile à convaincre. Se faire sucer, au début, il ne voit pas très bien l'intérêt. Ce que c'est, tout de même, que les lacunes laissées par une mauvaise éducation! Il s'appelle Alexandre, ce qui ne me dérange absolument pas.

— Écoute, réfléchis, lui dit le diable. Une pipe mal faite, au bois de Boulogne, bâclée dans la boue par un travelot, ça coûte cent balles. Et moi, gratuit, je t'en fais une soignée, amoureusement. Tu vas jouir, prendre ton pied, un pied pas possible...

Important, ça, le vocabulaire branché. Même si ça vous semble désuet, vous ne draguerez pas un cosmonaute du XX^o siècle en lui disant:

— Jeune homme, laissez-moi donc, d'une fellation convenablement appliquée, porter vos sens au paroxysme de l'émotion.

Mauvais, mauvais. Même dans le seizième, même à Neuilly, même à Chamalières, ce langage est complètement périmé.

— Je vais prendre mon pied, vraiment?

— Vraiment, mec, je te dis que ça.

On arrive quand même à la maison. Alexandre a des pudeurs. C'est charmant. Il s'inquiète d'abord de ce que les voisins pourraient voir par la fenêtre. Les plus proches sont à trois cents mètres. Il va sur la terrasse, vérifie, scrute, se penche.

— On ne pourrait pas fermer les volets?

— Pas question. La lumière du soleil est autrement plus jolie que l'ampoule électrique.

Surtout pour éclairer de mille luisances un duvet blond comme le tien. Ça je ne lui dis pas, ça fait vieux mateur baveux, mais tu parles que je le pense....

Bon, voilà Alexandre qui se débraguette et me sort une queue ramollie.

— Eh, dis donc, on n'est pas au bois de Boulogne, ici, on fait ça bien. A poil!

— Tu crois?

— J'affirme.

— Oh, c'est pas la peine.

— Ah si. Moi, je fais ça bien. Il y a les caresses qui vont avec. Comment tu veux que je te caresse, si tu restes habillé? Si tu veux vraiment prendre ton pied, faut te désaper.

— Je baisse mon froc, juste...

— Com-plè-te-ment. Sinon, tu ne prends pas ton pied intégral.

— Tu crois?

Dans ces cas là, le meilleur argument, le plus décisif, c'est l'exemple. Je me déshabille posément. Il ne se gêne pas pour me regarder. Finalement, il m'imité. Comme quoi, la nudité, ça aide. La bite par la braguette, il y a deux minutes, était

molle, le spectacle de la mienne et la sensation de son corps délivré des vêtements ont tout changé. Du coup, il m'exhibe fièrement sa performance balistique, le blond-rouquin. Au canon nucléaire, il n'était pas champion, mais au zob écologique, c'est un candidat très valable.

Faut que je te dise, cher lecteur, avant que tu éjacules, que j'adore les roux. Une passion. Ça ne veut pas dire: les autres abstenez-vous. Tous les jolis garçons sont bienvenus. Mais quand je pense à tous les cons qui n'aiment pas les roux: c'est pas beau, ça sent ci, ça renifle ça... C'est beau et ça sent bon. Avis aux jeunes rouquins: mes chéris, je vous aime. Je vous dis ce que je vois: une peau blanche, d'une blancheur immaculée, féérique, laiteuse jusqu'au diaphane. Une bite bien droite, un vrai morceau de tube au néon tendu vers moi. Et de chaque côté, deux grosses bouclettes, petits maelstroms de poils rouges, deux petits tourbillons bien circulaires où se noient mes sens en perdition. L'ensemble constitue une superbe fleur de lys, une superbe corolle cylindrique et deux pétales d'or fin. Et, merveilleux pistil qui écarte la tendre frange du prépuce pour me faire un clin d'œil, un gland d'un carmin euphorique qui réclame en rougeoyant des soins aussi immédiats qu'attentifs. Ça tombe bien, je suis spécialiste international pour ce genre de problème. Trois pas jusqu'au lit. J'opère sans anesthésie. Intervention facile.

Et soudain, au moment fatidique, à l'instant sacré de la communion, Alexandre lève les jambes en l'air, me coinçant les joues entre ses cuisses d'albâtre et son ventre soyeux. Le duvet rouge chatouille mon nez. Non, je ne lâcherai pas! Passant ma main gauche sous ses fesses, je force mon museau entre cuisses et abdomen pour profiter jusqu'à la dernière goutte du nectar divin dont j'ai suscité une abondante récolte.

Puis, je prends du recul pour comprendre le pourquoi du comment des si effroyables contorsions qui ont failli gâcher l'instant du nirvana.

Alexandre prend son pied. Au sens propre, à deux mains. Ça l'aide à jouir? Il veut être à la mode? Peut-être fâché avec l'abstraction? Le garçon a saisi son pied et le serre comme s'il avait peur de le perdre. Je vais pour défaire les nœuds.

— Bon, voilà, ça y est. Tu vois, je t'avais promis que tu prendrais ton pied, c'était pas des blagues, hein?

— Non.

— C'était bon?

— Ouais.

Le garçon abandonne son corps repu sur mon couvre-lit, et moi mes regards jouisseurs sur le spectacle doré qu'il m'offre. Mes yeux survolent en planant à très basse altitude les tourbillons de satin allumés par le soleil sur ses avants bras, mes lèvres déposent un tendre baiser à la lisière des bouclettes rouges.

Mais que se passe-t-il? Le garçon halète à nouveau, son sexe remonte vers le plafond, ses mains courent langoureusement sur ses flancs, massent son ventre, pressent ses testicules. Une giclée de nacre jaillit joyeusement et retombe en flaque tremblotante à côté du nombril... Deux fois en cinq minutes... Et la seconde fois, tout seul, spontanément...

C'est vrai! J'avais oublié! Ce bon vieux Goudu....

Naturisme Sauvage

André est un solide loulou du genre de ceux qu'on n'aime pas voir tourner autour des BMW entre Passy et Auteuil. Des chevaliers teutoniques, il a gardé l'armure. Dans sa partie basse, elle se présente sous forme de bottes pointues richement décorées de motifs ésotériques évoquant sans nul doute tel épisode de la conquête du Graal. Les hauts de chausse de l'armure sont constitués de ce qu'on appelle blue jean au nouveau monde, sorte de cotte qui ne doit plus, comme au Moyen Age, sa rigidité à un treillis métallique, mais à une épaisse et uniforme couche de crasse qui allie la souplesse à la solidité; on n'arrête pas le progrès. La partie supérieure se présente sous la forme d'un blouson dont chaque pouce de cuir est renforcé par un abondant cloutage. Toutes les deux rangées de clous, une médaille à l'effigie des saints protecteurs de ces nouveaux croisés. Apparaissent ainsi Saint Elvis, Saint James, Saint Sid Vicious, et d'autres dont les noms ne figurent pas davantage au calendrier.

Le heaume, lui aussi, a fait des concessions au progrès. Fini le lourd métal, place à la fibre de verre. De chaque côté, un écusson aux armoiries du bataillon du soldat. En l'occurrence: Japauto Spécial Turbo.

Ainsi paré, André n'a peur de rien. Il est vrai que les mémères changent de trottoir en le voyant apparaître dans sa pédestre, mais apocalyptique chevauchée. Pédestre parce que son héroïque destrier termina sa brève mais courageuse existence dans une sombre échauffourée qui opposa les saintes armes occidentales aux redoutables peuplades Beurs, secte d'infidèles mal pensants qui envahit nos campagnes et, chose plus grave, nos belles banlieues. De ce cataclysme où sa monture périt dans un brasier, il ne lui reste qu'une clé,

marquée Suzuki. C'est peu, mais c'est précieux. André la montre partout, à tout le monde. "Quand j'avais ma meule" raconte-t-il sans désespérer.

Ce qu'il y a de bien, quand tu prends l'ascenseur avec André en grande tenue, c'est qu'on n'est jamais bousculé. L'ascenseur a beau avoir onze places, s'arrêter docilement à tous les étages, ouvrir gentiment ses portes dans un glissement feutré, on était deux au départ, on reste deux à l'arrivée. A chaque étage, les panneaux s'ouvrent comme un rideau de théâtre sur ses santiags, ses clous, son jean, son perfecto et ses badges dont certains sont même clignotants les jours où il a de quoi acheter des piles. Les gens font un pas en avant, voient, considèrent, déglutissent, et reculent. "J'ai oublié mon parapluie". "J'ai encore un achat à faire". "Ah, ça descend, mais moi je monte". "Non, non, on monte". "Mais finalement, je descends".

C'est ça, le respect des foules minables pour les héros. Le problème, de porter de lourdes armures, c'est justement qu'elles sont lourdes, inconfortables, et qu'elles tiennent chaud. Aussi André l'enlève-t-il très volontiers chaque fois que c'est possible. Aussitôt arrivé à la maison, il dépose heaume, haut de chausses, bas de chausses, pourpoint, et différents sous-vêtements pour apparaître dans toute la splendeur virile du farouche guerrier. C'est là que tu te dis que les foules stupides ont eu bien tort de s'en aller tout à l'heure, parce que le spectacle en vaut vraiment la peine. Comme les Indiens, André se pare de peintures de guerre. La seule différence, c'est que les Indiens se les font en couleurs sur la figure alors qu'il les porte, lui, en noir sur les pieds. Du putois, il partage aussi l'arme secrète: les gaz asphyxiants. A peine dévêtu de son armure, et surtout de ses bas de chausse, particulièrement prolifiques en gaz de combat, il répand dans la pièce une odeur indéfinissable qui jette les rares témoins sur

la terrasse. Le meilleur des insecticides: tu as les mouches qui tombent en piqué avec les moteurs en flammes et le camembert qui tambourine sur la porte du frigo en hurlant: “par pitié, laissez-moi entrer!”.

Il faut environ une demi-heure d’immersion dans une solution à 2,5% d’Obao Monoï et 3% de Johnson Spécial Industrial Cleaner enrichie d’un bouchon ou deux de trichloréthylène pour permettre à André d’opérer un salutaire retour à la nature. Après ce bain décapant, je suggère aux usagers une vaporisation sur tout le corps sauf l’anus et les testicules d’une solution d’eau de toilette Sol Dièse à 17f. le litre et de Lavande “Senteur des Prés — Désodorisant concentré à l’usage des locaux sanitaires et lieux publics”. Ce traitement de finition et d’apprêt sera bien reçu par le sujet à condition que vous mettiez quelque forme à sa présentation. Ainsi, le premier appareil qui vous vient à l’esprit, — le vaporisateur avec lequel vous traitez vos rosiers contre les pucerons — risque d’appeler quelques commentaires de la part du récipiendaire. Par contre, sauvez de votre poubelle un vieux vaporisateur portant encore l’étiquette “Christian Dior, pour Homme No. 5”, transvasez-y votre étrange mixture et le fauve sera à vos pieds, présentant chaque pouce de son admirable corps à la bienfaisante pulvérisation. C’est fini, tout est prêt, vous pouvez consommer.

Installez-le sur votre lit, sous un éclairage artistique, mettez vous à l’aise notamment au niveau de votre braguette et regardez. Ce qu’il y a de moche quand les adolescents deviennent trop grands, c’est que les poils poussent dans tous les sens. Ça fait extrêmement désordre, touffu, ça leur fait perdre le bénéfice du satiné de leur peau, qu’ils ont toujours, mais inaccessible au toucher sous le paillason qui les envahit. André en est tout juste au point où sa pilosité apparaît en schéma, en plan. On a tracé toutes les plates-bandes au crayon

très fin, mais on n'a pas encore fait les plantations. Regardez à quatre mètres, il a l'air parfaitement glabre. Approchez-vous à bout portant: les contours minutieux apparaissent en gris, très très fin. Toutes les formes gracieuses, les volutes voluptueuses sont tracées en un fin, très fin duvet. Touchez, vous ne sentez rien.

Mais, partant du pubis, ce merveilleux velours s'élève en une fine tornade grise qui contourne le nombril, se dilue gentiment sur la peau diaphane au dessus, le velours de l'estomac, puis s'épanouit en un très fin palmier entre les seins. A cinquante centimètres, on ne voit rien. A l'intérieur des cuisses, c'est pareil: de subtils rameaux prennent racine à hauteur des testicules et se développent gracieusement en direction des genoux. Derrière, une double volute semble jaillir de la raie des fesses pour ombrer délicatement la cambrure des reins.

Au toucher, vous avez un adolescent imberbe, finement duveteux, et vu de près, un futur petit jules absolument affriolant. Aucun endroit n'est décevant: le haut du dos, les mollets, les bras, toutes les surfaces habituellement hérissées d'un adulte offrent chez André une douceur, un velours qu'on ne perçoit vraiment bien que d'une fine caresse des lèvres. André est fait pour être caressé, et ça tombe bien: il adore ça.

Comme cette faculté ne lui permet pas de se valoriser en société autant qu'il le voudrait, notre combattant du "No Future" a recours à quelques artifices communément appelés "frime". C'est de son âge et de son époque.

Nous ne nous attarderons pas à débattre si son accoutrement a ou n'a pas à voir avec cette tendance, puisque, dans l'aventure qui va suivre, vous avez déjà deviné qu'il va l'enlever. Le voilà qui me demande un jour à brûle-pourpoint de faire des photos de lui. Des photos de deux sortes: d'abord sur ma moto pour montrer à ses copains, et ensuite de lui en

slip, pour montrer à ses copines. J'émetts l'opinion que c'est sans slip qu'il se valoriserait davantage aux yeux de ses femelles admiratives, il me répond qu'il va y réfléchir.

Je ne fais jamais de photos de mes petits copains. La prudence est la mère de la sûreté. Bien que mes conquêtes aient toutes les quinze ans qui me permettent d'opérer en toute légalité et par tous moyens à ma convenance les prélèvements de sperme dont je me drogue, il existe toujours dans notre Code Pénal des articles sur l'incitation de mineurs à la débauche qui permettent à un juge pointilleux de vous faire chier jusqu'à ce qu'ils aient dix-huit ans. A quinze ans, vous pouvez les fellationner, les sodomiser, leur demander en retour ces mêmes gâteries, c'est légal. Mais de quinze à dix-huit, les prendre en photo à poil, et même en maillot de bain s'il n'y a pas une piscine à proximité pour justifier cette tenue, c'est de l'incitation de mineur à la débauche. La loi, c'est ça. Faut protéger la jeunesse, on y travaille d'arrache pied dans nos tribunaux.

Aux termes de cette même loi, si vous écrasez un moins de quinze ans qui traverse imprudemment la rue, vous risquez quinze jours de prison avec sursis, mais vous écopez de cinq ans fermes si vous lui retirez sa culotte.

Bref, il y a des pédés très imprudents mais très serviables qui constituent gentiment, avec leur petit Kodak, le dossier qui permettra au juge d'instruction de les coincer par surprise. Alors, moi, j'en ai pris mon parti. C'est dur, c'est triste, il n'y aura pas de souvenir, la sécurité est à ce prix: pas de photo.

Dans le cas très particulier où un garçon me demande, comme c'est le cas, de lui en faire à son usage, je les fais hors de chez moi, et je n'en conserve rien, même pas les négatifs.

Nous voilà donc partis, direction le Bois de Vincennes. Dans mon petit sac, mon Instamatic, derrière moi, sur la moto, la

bite contre mes fesses et les mains dans mes poches, le farouche André.

On choisit une allée inaccessible aux voitures. Le beau gosse prend ma place au guidon, fait semblant de rouler, puis béquille la moto et prend près d'elle des poses de conquistador. Avec le blouson, sans le blouson, en débardeur, avec le casque, sans le casque.

— Une photo en slip?

André regarde autour de lui. Les promeneurs sont tout de même nombreux. Dans une prairie voisine, toute une famille pique-nique, il y a Mamie avec son fauteuil pliant, le dernier dans son landau, les enfants, le voisin, deux chiens, plein de monde qui se fout de nous comme de l'an quarante, mais qui pourrait trouver étrange le mini-slip en fausse imitation de simili cuir noir qui couvre à peine les vastes couilles et les touffes profuses de mon modèle.

— On pourrait peut-être trouver un endroit où qu'il y a moins de monde? propose-t-il.

On peut. On remonte à moto, et au bout de quelques minutes d'errance, nous voilà dans un étroit sentier, entre deux virages. Le bois est si feuillu à cet endroit qu'on ne voit pas à plus de quinze mètres. L'athlète pose sa culotte d'un revers viril et propose ses muscles à mon objectif.

— A poil, maintenant?

— Oh, tout de même...

— Tu sais, au point où t'en es... regarde autour, il n'y a personne. Écoute: on n'entend rien. On est vraiment seuls... Qu'est ce que tu crains?

Mes arguments portent. Le gadget noir descend le long des cuisses pâles. Clic contre l'arbre, clic devant la moto. De se sentir la bite et les poils à l'air libre, ça galvanise mon André qui commence à bander sévère.

— Tu m'en fais une sur la moto?

On fait photo sur photo. Assis dans l'herbe, le cul en l'air, la bite en main, posée sur la selle de la moto.

— Parie que je bande assez fort pour qu'on accroche le casque après?

— Profites-en, il reste une photo.

On essaie. La belle verge tendue ne soutient pas mon casque intégral, mais retient facilement le casque du passager, qui est plus léger. Voilà la dernière photo. Clic!

Et crac! On ne se méfiait plus. Nous avons oublié toute prudence. Voilà quelqu'un à côté de nous. André fait un geste vers son slip, enseveli dans les feuilles mortes. Mais à quoi bon, notre visiteur, qui est d'ailleurs une visiteuse, est là, tellement près. Elle regarde André, qui rougit, mais continue à bander.

— Oh mon chou, comme t'es beau! dit-elle.

Enfin... Elle. Dit-il. Moi, je ne la, ne le voyais que de derrière. Jambes fines, mignonnes. Mais alors, cette voix fêlée, il n'y a pas de doute, on a affaire à un travelot. La créature se retourne vers moi. Là, le doute n'est plus possible. C'est une fausse imitation de simili femme.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'ai une forte propension à préférer l'authentique. Autant pour le foie gras que pour les garçons. Pour moi, la première qualité d'un garçon, c'est justement d'être un garçon, bien mâle, avec les signes distinctifs de sa sorte et l'emballage d'origine, L'entre-deux, je ne m'y fais pas. Tant vaut une femme, qui aurait, elle, le mérite d'être réussie. Un travesti demeure pour moi un garçon gâché et une femme loupée.

André n'a pas l'air de cet avis. A Pigalle, on n'est pas si exigeant et on fait passer l'esthétisme après la nécessité. Son baromètre, qui était à l'horizontale pendant les prises de vues, accuse maintenant une montée dans les 45°.

— Je peux? demande la créature en s'agenouillant devant ce qui lui est si gentiment offert. Mon loubard a les joues aussi rouges que le gland; néanmoins, il permet. Partant pour l'aventure. Et puis, un trou, c'est un trou. Après avoir expérimenté les miens, en voilà de nouveaux qui s'offrent à Sa Turgescence.

Ça va extrêmement vite. Quelques oscillations, quelques soupirs de part et d'autre et j'en déduis que la perfusion est réussie. Notre visiteuse gloutonne se relève en faisant claquer sa langue.

— C'est tout de même meilleur quand ils sont jeunes dit-elle.

Là, je ne saurais pas bien dire. Je n'en ai jamais goûté de vieux.

— Je m'appelle Andrée, déclare son Incertitude après une dernière déglutition.

— Moi aussi! affirme l'autre, le vrai.

— Tu en veux encore, mon chéri!

Le baromètre du chéri dit oui en se balançant doucement de haut en bas.

— Quelle virilité! s'exclame la connaisseuse. Elle flatte l'animal sauvage de la main, lequel fait une réponse prometteuse en remontant claquer sèchement contre le ventre de son propriétaire.

Sa Gourmandise se trousse prestement, puis me fait face, ce qui a le double effet de me présenter un sexe qui ne m'émeut guère, et d'offrir à Sa Raideur Sérénissime un postérieur qui en demande beaucoup.

Faut pas lui dire deux fois, à Sa Bandaison. Il rentre dedans, tu dirais un train dans un tunnel. Andrée a un hoquet, puis déconnecte. Je lis dans son regard une ineffable extase. Effet immédiat. C'est comme un shoot: t'as encore l'aiguille dans le bras, tu planes déjà.

Le couple lime sévère, tout debout dans le sous bois. C'est de la haute fréquence, je te le dis, moi. Il y a les lapins qui passent le nez hors de leur terrier pour admirer la concurrence. A ce train là, en trente secondes, c'est réglé.

Eh bien mon cher lecteur, on n'arrive pas jusque là. On a encore de la visite. Cette fois-ci, ça a des képis et des galons, et ça roule les r.

Mon loulou reprend sa liberté d'un bond en arrière. Ça fait un bruit de champagne qu'on débouche. Il ramasse ses fringues et une brassée de feuilles mortes d'un grand geste. J'ai déjà sauté sur la moto. Vroum. Par chance, elle est tournée dans le bon sens.

Dans mon rétroviseur, je vois passer en gros plan les roupettes et le trou de balle d'André qui saute en selle derrière moi, tout nu, ses vêtements sous le bras, puis, en arrière-plan, l'un des pandores s'emparer de Son Évanescence, toute retroussée tandis que l'autre part à notre poursuite à vélo.

Là, il a comme qui dirait un handicap, encore qu'il pédale ferme et que les branches s'accrochent au pare-brise de la moto et ralentissent notre progression. On entend ses bramades avinées se perdre dans les grincements de sa chaîne.

Et alors, là, soudain et tout à coup, c'est la lisière. On débouche en vrombissant d'entre deux bosquets sur un trottoir plein de promeneurs. Je m'arrête pour éviter des enfants.

— Eh, je suis à poil, moi! glapit mon passager.

Simple détail. Je redémarre, descends le trottoir. Il y a une circulation d'enfer, pas d'autre solution que de prendre une place dans le flot des voitures.

— Eh, je suis à poil, moi!

— Tu veux que je m'arrête?

Il y a des commentaires autour de nous. Notre défilé fait de l'effet. Les enfants nous montrent à leurs papa-maman-

mémées qui nous tendent le poing et plaignent la remise en ordre qu'on a heureusement manquée aux dernières élections.

Vu de derrière, ça doit être croquignolet. Au dessus du feu rouge de la moto, il doit y avoir les jolies fesses pâles et duveteuses du pigallien, sa gracieuse cambrure de reins, sa raie du cul ombrageuse, ses mollets musclés. Les automobilistes qui nous suivent ont l'air de prendre la chose du bon côté. Il y a des sifflets admiratifs et des "Tu viens chéri?"

Allons, bon, ça se complique. Voilà toute la circulation qui s'arrête. Les deux files sont si serrées qu'il n'y a pas la place, même pour une moto, de doubler au milieu de la rue. La voiture suiveuse vient à côté de nous, me coupant ainsi toute possibilité de fuite vers le bois. D'ailleurs, horreur, on longe un lac, toute retraite est impossible de ce côté. Les automobilistes de droite tendent le bras pour toucher les fesses de mon passager, ceux de gauche m'insultent et nous promettent à la vindicte populaire.

— Eh, je suis à poil, moi!

— Qu'est ce que tu veux que j'y fasse?

Il n'y a plus qu'une solution, une seule voie libre, une rue, à gauche. Alors, il y a deux grands bruits: la moto qui accélère, André qui hurle: "noooooooooon!" et on rentre dans Saint-Mandé.

Saint-Mandé est une banlieue pavillonnaire assez bourgeoise. Hélas pour mon nudiste, c'est la sortie des écoles, et les trottoirs sont pleins de gosses. Pas moyen de s'arrêter pour un rhabillage exprès.

Las! La zone pavillonnaire jouxte le bois, on débouche soudain dans une rue commerçante et notre stupéfiant attelage passe devant un commissariat. André ne l'a pas vu, mais moi si. Le planton, lui aussi, nous voit, et rentre précipitamment dans son antre. Là, le secteur va devenir craignitif pour nous

autres pauvres de nous. Ce couillon est en train de raconter à la radio qu'un type à poil se promène à moto dans son village et il va y avoir des éclats bleus et des sirènes dans pas longtemps. Faut rejoindre le bois, coûte que coûte.

On retourne à gauche, on retourne à droite, on passe carrément devant l'école dont la sortie peuplait les trottoirs alentour. C'est l'ovation. Voilà un bon sujet de rédaction pour demain. L'agent femelle qui règne sur son passage clouté nous arrête pour laisser traverser un bambin, puis nous fait signe de passer. On passe. Elle constate, fait un geste vers son sifflet et se perd dans la fumée et la pétarade de mon accélération. Il y a un bruit de sirène à l'horizon. Il y a aussi l'orée du bois au bout de la rue, toujours barrée par une double file de voitures arrêtées.

Le panier à salade hulule derrière nous et je vois ses lampes bleues dans mon rétroviseur. André serre les cuisses contre mes fesses, mais je suis trop occupé pour vraiment apprécier.

Ça devient rodéo. Je monte sur le trottoir, en plein phares. Ça s'écarte en injuriant. On écrase un parapluie. Je vois la percée, là bas, à cinquante mètres. Il y a un carrefour, avec un feu rouge, et une route qui entre dans le bois. Et au milieu du carrefour, quelques mètres d'interruption dans l'embouteillage. Quelques mètres éphémères, qui risquent fort de disparaître avant que nous les ayons atteints.

Derrière nous, les flics ont abandonné leur astronef incapable de nous suivre sur le trottoir, et cavalent à nos trousses. Faites comme moi, les mecs, si vous avez une moto: tout nickel, sauf le numéro arrière, crépi de boue.

On renverse une belle poubelle chiraquienne à roulettes. Voilà le carrefour du salut. Il y a un attroupement de piétons qui attend que le feu vert mûrisse pour traverser. Je ne peux quand même pas les tuer, je m'arrête presque, je crie:

— Attention!

Ça s'écarte un peu, je bouscule le reste. Ça quolibète sec.

— Mais il est tout nu!

— Salaud!

On fend tellement la foule que les deux rétroviseurs se replient au-dessus du guidon. Nous ramassons quelques coups. Voilà maintenant que ça tire à gauche. Un quidam qui prétend nous arrêter s'est emparé de la manche du blouson qu'André tient sous le bras.

Il est à ma portée. Je lâche une microseconde l'embrayage pour une mandale express. Le gauche, ce n'est pas mon fort, mais son nez non plus, espère. Il y a un jaillissement de branches de lunettes, de sang, des cris, des hurlements. C'est dégueulasse, des mecs pareils. Ça veut se battre, et à peine tu les touches ils appellent leur maman et te salissent ta main légitime-défenseuse avec leur vilain sang tout rouge. La prochaine fois, il laissera passer les voyous.

Eh bien, à force de pousser et de charcuter, le carrefour est franchi. Eh oui, mes chéris, vous pouvez desserrer les fesses que je vous remercie d'avoir serrées par solidarité en vivant notre suspense.

Attendez! Non! Resserrez-les. Ça craint à nouveau pour vos sympathiques héros. Les flics coureurs ont eux aussi traversé la mêlée, et j'avise dans le rétroviseur qu'un pilote de Talbot vient de leur offrir l'hospitalité dans sa charrette pour voler à notre poursuite.

Nous voici donc fonçant dans le bois, sur une belle route ensoleillée, avec à notre suite une Talbot klaxonnante en pleins phares.

Où que tu ailles, quoi tu fasses, il y a toujours un con de service qui se prend pour Zorro. Un de ceux qui se prennent pour des piliers de notre société alors qu'ils ne le sont que du bistrot du coin. Et encore; parce qu'à choisir, le bistrot doit

encore préférer à prix égal les buveurs qui marchent droit et parlent sans crier.

Bref, l'attelage beauf-police aurait tendance à gagner du terrain, d'abord parce que ma moto est épatante pour aller se promener, mais que question Bol d'Or, elle n'est pas vraiment étudiée pour, et ensuite parce quand tu te casses la figure à moto, c'est tout de suite ta carcasse qui déguste, ce qui me rend prudent, alors que l'abruti qui talbote à nos trousses n'a pas ce souci et fonce à travers tout avec sauvagerie. Comme il trimballe les pandores, il en profite pour jouer au con à bon compte. Ce n'est pas tout les jours qu'on peut faire comme Belmondo au cinoche avec la bénédiction de la maréchaussée.

Comme ça, il aura quelque chose à raconter pour égayer les longues soirées d'hiver. Quand on aura éteint la télé après la dernière goulante de l'invité de Guy Lux, il pourra, avec une histoire comme ça, éviter la deux cent cinquante sixième édition du Verdun de grand'papa :

T'écoutes? Non, écoute, laisse tomber tes mots croisés, écoute, ça vaut le coup. Les mecs, ils étaient en train de braquer une banque. L'alerte a été donnée et les flics les attendaient à la sortie. Comme il y en avait un qu'était agité, ils le font foutre à poil. C'est comme ça qu'ils font maintenant, pour être sûr que les mecs ils ne s'échappent pas. Puis, tout d'un coup, il y en a un qui savate le flic qui le tenait en respect, s'empare de son flingue, et ils menacent tout le monde et ils se tirent. Le deuxième, sans se rhabiller! T'entends bien, bobonne, à poil, le mec il se tire dans les rues. Moi, j'ai tout vu, même que j'étais tellement près que j'ai dû lever les mains quand il a tiré son flingue au flic par terre dans son sang. Les mecs, ils courent dix mètres, renversent un motard, ramassent la moto, et se tirent avec. Moi, j'avais ma bagnole, juste là, j'étais descendu pour acheter le journal, je dis au flics "Montez", ils montent, et on file le train à la moto.

T'imagines pas. C'était une grosse moto, qu'ils avaient. On roulait à, oof, tu sais, dans ces moments là, tu regardes la route, pas le compteur, mais enfin, à fond la caisse dans le bois. A travers la circulation, zim, zoum! T'sais, ma bagnole, elle a l'air de rien comme ça, mais ça marche, tu sais, ça cache son jeu, ces tires là.

Et alors, v'là les mecs qui se mettent à nous tirer dessus, parce que le deuxième, celui qu'était à poil qu'on voyait son cul, il avait toujours le flingue du flic. Et il tirait sur nous. J'ai senti siffler les balles, dzooing! Le flic, il me dit comme ça: "vous allez vous faire flinguer, laissez-nous la bagnole, c'est notre métier, pas le vôtre".

T'sais, ils sont courageux, ces mecs. On dit "Les flics ci, les flics ça", mais quand t'as les balles qui sifflent autour de toi, faut y aller, tout de même. Il m'a pas dit "Arrêtez, on va se faire flinguer", il m'a dit "Restez là, c'est à nous d'y aller." Vraiment du cran, tu vois, le mec.

Bon, pis tout d'un coup, v'là la moto qui tourne sec dans le bois. Elle prend un petit chemin que l'entrée il y a des pieux plantés par terre, tu vois comment ils font, pour empêcher les voitures de passer.

Moi, je dis au flic: "si on s'arrête, ils nous sèment, alors on continue". T'sais, moi, j'suis comme ça, quand il s'agit de rendre service, j'suis là, moi. Bon, les pieux par terre, ils étaient en face du chemin, mais à côté, en fonçant un peu dans le taillis, il y avait la place de passer. Alors je passe. Et nous vl'a à toute berzingue à travers le bois, elle était toujours là, la moto.

Cher lecteur, tu dois bien te douter que si tonton de Brethmas a pris un chemin à travers bois, c'est qu'il a une idée derrière la tête. Parce qu'il faut te dire que le bois de Vincennes, de Brethmas, il en connaît par cœur chaque taillis, chaque chemin, chaque sentier, chaque ruisseau, parce que ça

fait plus de dix ans qu'il y fait son jogging plusieurs fois par semaine. Avis aux adolescents épris de rencontres champêtres et littéraires.

Alors, voilà. Franchement, les pieux, je n'y comptais pas trop, parce que le talbotman avait l'air enragé, et que quand tu as affaire à ce genre de roquet, c'est pas avec ça que tu l'arrêtes. Fectivement, la caserne à roulettes contourne les pieux et commence à dévaler à travers le joli bois.

Ce qu'il y a de merveilleux, à Vincennes, ce sont les petites rivières qui serpentent sous la futaie. Elles suivent le terrain avec des petites cascades. Fin février, il y a les coins à têtards, avec les gosses qui pêchent. Puis, en avril, arrivent les grenouilles. Pas là où il y avait les têtards. Non, ailleurs, à d'autres endroits. Et alors, les petites rivières présentent l'avantage qu'on ne peut les traverser que sur des ponts. Et sur le chemin qu'on suit, il y a un pont, c'est vrai, mais beaucoup trop étroit pour une automobile à pétrole...

Et de Brethmas et son passager dénudé de passer majestueusement, insolemment sur le petit pont tandis que le beauf et son armada restent derrière à vitupérer. Tu t'attendais à une fin avec un carambolage, du sang et tout?

Ben non. La Talbot entre deux buissons, devant le pont, et quatre cons qui tendent les bras au ciel et nous regardent disparaître en levant derrière nous un petit nuage de feuilles mortes.

Au bout de deux minutes, on s'arrête. On se regarde. Il ne bande plus, le bel André.

— Merde, mon slip, qu'est ce que j'ai foutu de mon slip?

Introuvable, le merveilleux string en sous-produit pétrolier. Le pauvre gamin en reste là, tout baba, les bras pendants, la bite aussi, avec ses merveilleux poils pubiens qui tremblent au vent.

— Bon, ben écoute, tant pis pour lui, mets ce qui te reste qu'on se taille d'ici.

Une sirène de police dans le lointain le rappelle à la réalité. Il remonte son jean sur ses diaphanes fesses nues, chemise, blouson, casque et tout.

Quand on est revenus sur la route, t'imagines pas les voitures de police dans tous les sens avec les gyrophares et les sirènes. Il avait dû y avoir un braquage quelque part, parole.

— Dis, tu me paieras un autre slip?

Avenue de L'Opéra, Place Blanche

Il fait froid. Joël est transi. Il tape des pieds au coin de son bout de trottoir. Qu'est ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa croûte. Tiens, voilà le pépère à la GS qui repasse pour la troisième fois. Il a l'air d'en vouloir. Le garçon lui fait un clin d'œil et un baiser muet. Même si ça ne marche pas, deux tours de pâté de maison dans la voiture lui permettront de se réchauffer un peu et d'évaluer la concurrence pour ajuster ses prix.

Les stops s'allument. Ils sont tous pareils, les chonchons. Ils passent devant toi sans broncher, et comme pris d'un regret, vont s'arrêter quelques mètres plus loin. Seuls les habitués ou quelques fortes têtes s'arrêtent à son niveau pour le faire monter.

Mais les fortes têtes sont souvent de mauvais payeurs; aussi Joël préfère-t-il un timide bien coincé qui ira s'arrêter au bout de la rue, mais qui, de peur du scandale, paiera le prix et un peu plus sans difficultés.

Il est pas beau, pépère, constate-t-il.

— Bonjour mon lapin, tu me fais faire un tour?

— C'est à dire que....

— Laisse-moi monter une minute, on va discuter.

Ça marche. Un à zéro, la balle au centre. Joël contourne la caisse et ouvre la porte droite. C'est sale et ça pue, là dedans. Il y a de la poussière sur le tableau de bord, un foutoir pas possible de vieux papiers par terre et une odeur de niche à chien. Pour toi, ce sera cher, vieux crabe! se dit-il.

La guindé est immatriculé dans le 35. Qu'est ce que ça peut bien être que ça?

— T'es pas de Paris, mon loup?

— Non, de l'Ile et Vilaine.

Ça, pour être vilaine, elle est vilaine!

— Tu m’emmènes, chéri, c’est trois cents francs.

— C’est cher!

— Mais c’est bien... Et puis, c’est pas cher. Tu vois le grand brun, là au coin, il est à cinq cents et il reste un quart d’heure...

Zut, ils sont tous là. Sept, huit, douze, seize. On est seize ce soir... On va encore crever de faim... Faut pas que je la lâche, ma vilaine. Flûte, voilà Tony. Même le percepteur est là. Il y a intérêt à planquer mon oseille. Et il m’a vu, ce con. Je ne pourrai pas lui dire que je n’ai rien fait.

— Bon, allez, pour toi, deux cents, tu me plais. Mais je ne paie pas l’hôtel hein? Si on ne peut pas aller dans le tien, j’en connais des tranquilles, mais c’est à tes frais.

— Avec l’hôtel, ça fait quand même trois cents...

— Oui, mais regarde, chéri.

Joël ouvre sa ceinture, se débragette, baisse son slip à mi-cuisse. Son bas-ventre apparaît à la lumière mobile des réverbères. Le chonchon a un hoquet, regarde, tend la main, touche un peu.

— Lâche pas ton volant, chéri. Ça vaut le coup, non? Je ne suis pas beau?

— Mmmh. Tu ne bandes pas.

— Ça viendra, c’est à toi de me faire bander. On y va. Tourne à droite, et encore à droite, tu te gares là, l’hôtel est dans cette rue.

— C’est une voie d’autobus.

— Te bile pas, chéri, à cette heure-ci, il n’y a pas d’autobus.

L’escalier de l’hôtel a presque la même odeur que la voiture vilaine. Le douze est la piaule que Roger donne habituellement à Joël. Il y a le lit, jamais défait, juste la place de passer autour, un lavabo et un bidet derrière un vilain paravent à grosses fleurs, de la moquette tachée, un petit carré de linoléum dans le coin toilette, et des volets toujours fermés

parce que la rue est étroite. Une chaise pour poser les fringues, pas de table, pas d'armoire.

— C'est pas très chouette... dit le pépère.

— Si tu préfères l'intercontinental, on peut y aller, ils ne posent pas de question. Mais c'est plus cher.

Joël se déshabille à toute vitesse. A treize ans, ça le gênait de se déshabiller devant quelqu'un qui le regardait. A quatorze ans, il y a trouvé une certaine excitation. Maintenant, à seize, ça ne lui fait plus rien du tout. Ni chaud ni froid. La monotone lassitude du geste professionnel comme Charlot qui serre son boulon à la chaîne de montage. Il prend une pose de danseuse et virevolte devant son client assis sur le lit.

— Je te plais?

— T'es joli.

— Bon, ben vas-y? Qu'est ce que tu me fais? Tu te déshabilles pas?

Le micheton s'attaque laborieusement à sa ceinture. Ça va fouetter dans cinq minutes, les cafards et les punaises vont être contents!

Il serait plutôt du genre flageollant et frippé, beau papa. Faut pas qu'il compte sur moi pour lui faire le grand jeu. Ou alors mille balles et une toilette de printemps!

Joël se couche sur le dos, et joue avec sa queue. Dur de bander. Ce type est tellement moche, et puis, le pauvre garçon se sent mou, de plomb, il est fatigué....

Trucmuche interrompt son déballage pour caresser le corps offert. Lui, en tout cas, il bande. Il est du genre à éjaculation précoce. Ça arrangerait bien mes bidons, si ça partait tout seul. Allons, bon, le voilà qui me suce. Heureusement que mon prochain client ne verra pas cette bouche baveuse m'engluer coquette, sans quoi je suis bon pour l'ANPE. Je te dis qu'il va partir, tu vas voir. Il commence à transpirer, le cul qui se dandine, il se branloche un petit peu, c'est parti mon kiki. Eh,

me mords pas quand tu jouis, vilaine. Voilà, plein le couvrelit! Deux cents balles, ding! Faites l'appoint.

L'établissement ne rend pas la monnaie. N'oublions pas le service!

Ben dis donc, c'est pas rien, quand il éjacule, pépère. On dirait qu'il arrive au sommet de l'Anapurna! Eh coco, tombe pas raide, hein? Me fais pas le coup de la crise cardiaque! La poubelle de l'hôtel n'est pas assez grande pour te coller dedans!

— C'était bon? T'es content?

—hhhhh Oui. Et toi, tu ne jouis pas?

— Je suis un peu fatigué, tu sais. A rester dehors comme ça, j'ai la grippe, c'est dur de bander avec la fièvre. Mais le principal, c'est que t'ai joui, toi. C'était bon?

— Mmhhh.

— Bon, ben alors, on y va? Je suppose que tu as à faire.

— Non, je n'ai rien à faire. J'ai pensé que tu dormais avec moi?

— Eh coco, réveille-toi, t'es à Paris, ici. La nuit, c'est six cents francs.

Joël se rhabille nonchalamment. Vilaine conjure l'engluement de son ventre avec le lavabo où l'eau chaude est un minuscule filet brûlant.

— Tu me reposes où tu m'as rencontré?

— Si tu veux.

— Tu me fais mon petit cadeau?

Quatre billets de cinquante tout chiffonnés étaient prêts dans une poche. Retour à la voiture puante. Au revoir mon chéri.

A peine la guinde disparue, Joël se retourne dans l'encoignure d'un porche et sort de sa poche le portefeuille qu'il vient de subtiliser. Merde, c'est pas un portefeuille, c'est un porte carte! Bof! Permis de conduire, carte d'identité, carte

d'ancien combattant... A Barbés, j'aurai bien deux cents balles de tout ça, surtout les trois au même nom... Au suivant.

Joël se sent de plus en plus lourd, nerveux. Vite, que le pognon rentre. Il sera grand temps. Se remettre d'aplomb, recommencer à vivre. Une Renault quatre qui s'arrête, maintenant. Ma fille, bientôt, je vais partir en scooter! C'est trois cents mon chéri. D'accord? T'es sûr? Je passe pas la nuit, hein? Bon, OK.

C'est reparti. Au moins, ça m'évite le rhume.

— Comment tu t'appelles, mon amour?

— Antonio.

— Antonio? Mais c'est joli ça. Et t'es d'où?

— Portugal.

— Portugal? Ah, la mer, le soleil...

— Zé souis à Paris dépouis trente ans.

— Ah.... Où on va?

— Cez moi. Onn va cez moi.

— Parfait, parfait.

Joël observe sa capture occupée au pilotage de sa R4. Putain, il est poilu, ce con! Sur ses poignets, c'est plus épais que les manches de son chandail! Faut qu'il peigne son bras pour regarder l'heure, parole!

Antonio habitait dans les rues étroites qui montent de Pigalle au Sacré-Coeur. Il fallut chercher longtemps pour garer la voiture, puis marcher. On traversait un couloir bas, sombre et décrépi qui menait de la rue dans une première cour, puis un second couloir encore plus semblable à un terrier qui conduisait dans une deuxième cour humide et nauséabonde. Ben dis donc, quand il y a le feu là-dedans, les pompiers ne peuvent pas y passer une brouette! L'escalier était étroit, noir et tordu. Il ne fallait pas avoir de gros meubles pour emménager là! Interdit aux pianistes! Même une contrebasse devait coincer dans les virages. Tout était tellement tordu que

les panneaux de la porte d'Antonio, suivant le mouvement général, n'étaient plus rectangulaires. Le papier mural était taché et couvert de salpêtre autour d'une fenêtre au chambranle pourri. Le sol en énormes planches disjointes de bois non ciré, gris comme dans un vieux lycée, un lit étroit et défait avec des draps gris et sales, un coin exigü contenant un évier jonché de vaisselle sale, et un grand désordre général de linge crade et d'objets entassés.

Ils se déshabillèrent tous les deux. Antonio était poilu comme pas un. Et pourtant, il en avait vu, Joël, des types à poil. Mais ça, encore jamais! Chez Antonio, il n'y avait pas de zone pileuse et de zone de peau nue. De la pointe des pieds au front, tout était du même noir, le pelage aussi abondant, aussi profond. Il était littéralement à l'ombre de ses poils. La toison naissait sur les doigts de pieds, prenait possession des mollets et des cuisses en noyant les genoux et les muscles, atteignait son paroxysme en bas du ventre en un buisson si profond que le sexe, malgré son érection, en émergeait à peine, remontait sur le plexus, la poitrine et les épaules sans désemperer, et bondissait à l'assaut du cou où un trait de rasoir l'arrêtait net comme un gazon au bord d'une route. Nul doute que faute d'être tenue en respect à cet endroit par des rasages au moins quotidiens, cette forêt vierge eût réalisé sans discontinuité la jonction poitrine-barbe, pour ne s'arrêter qu'au nez de son porteur, ne lui laissant que les yeux à l'air libre.

L'envahissement pileux reprenait bas sur le front, tolérait curieusement une légère calvitie, en avoir tant partout, et pas où il faut, Ô rage ô désespoir! un genre de tonsure sur le sommet du crâne, puis reprenait de plus belle sur le sommet de la tête.

S'éclaircissant sans pour autant disparaître sur la nuque, il reliait sans interruption la chevelure à l'immense prairie dorsale, allait ombrager les fesses presque au point d'en

cache la raie, retrouvait une nouvelle vigueur derrière les cuisses pour ne s'interrompre qu'aux confins du talon.

Joël songea en souriant qu'un morpion qui aurait voulu faire le tour d'Antonio n'aurait eu que les yeux et le front à sauter, opération d'autant plus facile qu'entre ces deux déserts, les sourcils offraient un refuge broussailleux tout à fait propice à une escale.

Il était encore plus incapable de bander que tout à l'heure. Son corps tout entier était à la fois de plomb et de vif argent, tremblant de cette fièvre glacée qu'il craignait tant. Vite, qu'il se manie, ce peigne-cul...

L'homme entreprit de lui sucer sa queue molle, récoltant les bactéries que la bouche glaviottante de la vilaine avait dû y laisser. Rien qu'à cette pensée, le garçon faillit laisser échapper la nausée qui le tenaillait.

— Tou né bandes pas?

— J'ai la grippe, c'est dur. Je suis fatigué, excuse moi...

De toute façon, le gorille ne tenait plus. Ça débordait. Flac! Plein les genoux. Finalement, ils ne sont pas trop chiants, les chonchons, les quatre cinquièmes envoient la purée avant qu'on ait à s'occuper d'eux. Joël se rhabille.

— Tu penses à mon petit cadeau?

— Tou n'as rien fait, pas bandé, pas zoui. Pas dé travail, pas de payer.

— Tu veux pas?

— Zé te paie quoi? Tou ne m'as rien fait?

— T'as joui, mon pote.

Joël en a marre. Ça commence à presser. La sueur perle à son front et ses paupières tombent inexorablement. Il balaie la vaisselle sale entassée sur l'évier d'un grand geste du bras, elle se fracasse par terre dans un lamentable vacarme, puis saisit la porte d'un petit meuble accroché au mur et fait mine de tirer dessus.

— Tu paies?

Pourvu que cet enfoiré ne vienne pas se battre! Joël ne se sent pas la force, plus aucune force. Il balaie d'un coup de pied derrière lui un couteau tombé au sol. Pas de ça Lisette. Pourvu qu'il craque! Il craque, porte sa main à sa poche, tend trois billets.

— Le quatrième aussi.

La main tremblante de Joël tire toujours sur la porte du petit élément de cuisine. Le micheton semble hésiter.

— Il y a aussi ta bagnole dans la rue. Elle a quatre pneus et plein de carreaux...

Il s'empare du dernier billet et sort précipitamment L'escalier tordu, la cour moisie, la rue pavée. Vite. Le café. Saïd est là.

— Salut. Un permis de conduire, une carte d'identité, une d'ancien combattant, combien?

— Ancien combattant, ça vaut rien, je te donne cinquante parce que c'est toi. Permis cent cinquante, carte d'identité deux cents. Ça fait quatre cents.

Joël sort deux cents francs de sa poche.

— Ça fait six. Donne m'en trois.

Il glisse furtivement les trois petits sachets dans sa poche et se dirige vers la sanisette. Merde, en panne! Il marche péniblement jusqu'à celle de Blanche. Pourvu qu'elle marche! Ces connards, pas foutus d'entretenir leur matos! La sanisette fonctionne, le garçon entre, retire sa ceinture, se garotte le bras, sort de sa poche sa petite cuillère au dos noirci, son briquet, sa seringue. Il était temps. Une heure de plus, il s'affalait en pleine rue avec le souffle court des mauvais jours et les tempes qui battent comme si elles allaient exploser. Et vlan, une goutte de sueur tombe de son front juste dans la cuillère. Pas gâcher une dose pour ça. Tant pis. Ça vient de

moi, ça y retourne. La main du garçon tremble, une goutte rouge perle au creux de son coude.

Ouf! L'avion redécolle! Il revoit à nouveau les choses nettes et les couleurs brillantes. La sanisette pue. Sortons vite. Il me reste quatre cents francs. Resto, et après je vais en boîte. Tout va bien jusqu'à demain...

Drague au Tribunal

Il y a quelques années, une certaine presse qui fait ses choux gras de la vie privée de ses contemporains nous gratifia d'un scandale de ballets bleus pas piqué des hannetons. Du côté des accusateurs, on trouva des journalistes d'un hebdomadaire dont les idées se défendent plus avec les biceps qu'avec la matière grise, si vous voyez ce que je veux dire, et du côté des accusés, une municipalité communiste.

Non pas que les communistes aient mis en pratique des idées libertaires sur la pédophilie, les rénovateurs eux-mêmes n'en sont pas là; mais on se bat avec les armes qu'on peut, et toujours en manque de matière grise, c'est dans le calbard de ses ennemis politiques que l'hebdomadaire très peu satirique est allé, cette fois-ci, toutes poubelles épuisées, chercher les arguments de sa querelle.

Ce qui est drôle, c'est que l'histoire, ma vie et sans doute la vôtre nous apprend que les plus fidèles gardiens de la pédérastie à travers les âges se recrutent notoirement parmi les membres du clergé, qui militerait plutôt du côté de l'hebdomadaire. Alors, que ce soit eux qui jettent des histoires de pédés dans les pattes des communistes, lesquels, partout où ils ont le pouvoir, exilent les amoureux d'enfants en psychiatrie ou au goulag, cela relève d'un sens de l'humour que j'apprécie peu.

L'hôpital qui se fout de la charité, c'est même dépassé en l'occurrence. Il y a un mot pour ça, c'est la mauvaise foi. Mais la guerre, c'est la guerre, et il y a des gens du côté de ce journal qui la font toute leur vie quoi qu'il arrive. Ils la commencent pour acquérir le pouvoir, et si par malheur ils l'obtiennent, ils la font alors pour le garder. C'est la guerre des clones contre les hommes, la guerre du béton contre la fleur,

du canon contre le berceau, du dictât contre la liberté, de l'existence contre la vie.

Bref, il y a eu des arrestations brutales et spectaculaires, des instructions longues et douloureuses, des incarcérations sans rapport avec les délits commis.

Trois ans après avoir été jeté en “préventive”, un des inculpés attendait toujours d'être jugé. Une façon peut-être de s'assurer que le malheureux ne s'en tirerait pas avec moins de trois ans. C'est lui qui m'écrivait: “si je l'avais écrasé en voiture à la sortie de son école, j'aurais eu deux mois avec sursis”.

Pour le compte d'un journal dans lequel je tenais alors une rubrique intitulée “Les Pieds dans le Plat”, j'ai assisté à la presque totalité du procès de ce brave homme.

Le seul esprit de l'instruction en dit long sur le pétrin où il s'était fourré. C'est lui qui faisait manger de la viande et payait des chaussures neuves à son petit amant dont les parents le recevaient amicalement. Le jour où il leur demanda la permission de l'emmener en vacances au bord de la mer, qu'il n'avait jamais vue, le père lui en confia spontanément un deuxième! Et le papa touchait les allocations familiales pendant que notre héros entretenait à sa charge le ou les objets du délit.

— Je les ai rhabillés de neuf parce qu'ils étaient en haillons, je les ai nourris parce qu'ils avaient faim, plaidait notre ami.

— C'est pour mieux les séduire! interprétait le procureur.

— Je les ai emmenés en vacances pour la première fois de leur vie.

— C'est pour les éloigner de leur famille!

Dans un dialogue de sourds, chacun sait que l'autre est sourd. Là, l'accusation se croyait solidement détentrice de la seule et unique vérité, et tout état des faits qui n'entraît pas par son optique se voyait taxé de subversion.

C'était une cour d'assises avec de jolis jurés qui avaient des petites moustaches plates et carrées.

Il y avait quelques femmes, également à moustaches. C'était en hiver, et par les grandes baies du prétoire ultra-moderne, on voyait la banlieue enneigée.

Et chose extraordinaire, cette affaire dont toute la France s'était émue, dont toute la presse avait fait ses unes et couvert pages et pages, dont la radio avait fait des émissions spéciales, téléphonez vite au docteur Zobi qui vous dira tout sur mon cul, ce scandale pour lequel le premier interviewé venu se déclarait prêt à s'improviser bourreau de justice expéditive, ce crime abominable qui souleva tout le pays d'indignation se jugea devant une salle vide.

Les gens sont comme ça. Pour participer à des hystéries collectives, hurler avec les loups, être fort devant leur télé, tu peux compter sur eux. Mais quand, après, il faut assumer, voir les choses comme elles sont vraiment, et même entendre ses quatre vérités (combien de pères ont bandé devant leur petite fille?), là, il n'y a plus personne.

Dans les gradins du public, nous n'avons jamais été plus de cinq. Trois journalistes des trois journaux à scandales, celui de "Libération" et moi. Comment les autres ont-ils fait leurs papiers? Mystère et téléphone.

Ai-je le droit de parler de parodie de justice? Pas sûr, hein? Tu serais moi, tu te méfierais? T'as raison. Bref, si le "spectacle" auquel il m'a été donné d'assister n'avait pas été dramatique — chacun y voyant le drame qu'il veut —, on y aurait vu des moments très drôles.

Ainsi par exemple, lorsqu'il s'est agi d'interroger un témoin, encore mineur de quelques jours, sur les sévices qui lui avaient valu, trois ans plus tôt, d'épancher tant de sperme. Comme ça allait être cochon et que les cinq pauvres journalistes que nous étions avaient bien une gueule à être venu pour ça, le président

et ses assesseurs décrétèrent que cette audition se déroulerait à huis clos. “Pour ne pas gêner le jeune témoin,” crurent-ils bon de justifier.

Et le public, tout le public, c’est à dire nous cinq de sortir du prétoire pour laisser le jeune fellationné narrer ses éjaculades sans rougir. L’intimité enfin retrouvée ne se composait plus que d’un président, deux assesseurs, deux greffiers, un procureur, douze jurés, quatre prévenus, quatre avocats et cinq flics en uniforme, soit un comité restreint de trente et une personnes!

Bref, si le procès des pédophiles ne faisait pas recette, la correctionnelle, en face dans le même couloir, faisait salle comble pour le spectacle de la justice quotidienne. C’est donc, après une virée au bar, dans ce prétoire de correctionnelle que JdB décida d’attendre que les messieurs-dames d’en face veuillent bien le laisser poursuivre sa mission journalistique. Il y eut quelques coups et blessures de locataire à concierge, une injure à agent, puis le tribunal appela, — mettons Philippe Durand — ce n’est pas son nom, bien sûr, à comparaître, prévenu libre pour vol de disques dans un supermarché.

Et mon voisin, charmant jeune homme mince, à lunettes, de dire, dans un léger souffle: “c’est moi”.

Le tribunal, lui, continuait son voyage. La partie civile était là, sous forme d’un supermarketman à lunettes et d’un avocat, à demander que l’on juge par défaut, parce que ça avait assez duré.

— C’est toi qu’on juge? demandé-je au bel adolescent.

Il hoche la tête en serrant les lèvres.

— Ben dis que tu es là, ils vont te juger par défaut, tu vas ramasser le double.

Aucune réaction. Mais alors là, quand je dis “aucune réaction”, ça signifie que si je m’étais adressé à une statue, j’aurais eu le même résultat.

— Tu m’entends? je le secoue.

— Mon avocat n’est pas là, j’suis foutu...

Alors là, tu sais comment JdB est persuasif quand il parle à un minou. Je te lui prends le menton, le tourne face à moi, visse mes yeux dans les siens, et j’ordonne en articulant très bien:

— Tu vas te lever, avancer, dire “C’est moi, mon avocat n’est pas arrivé, voulez-vous bien remettre à un peu plus tard, s’il vous plaît, Monsieur le Président.”

Puis, je lui jette le menton vers l’allée comme on jette dans sa caisse un chat qui a fait popot à côté, et lui bourre les côtes avec véhémence.

Il commence à trembler, vibre un peu, puis le moteur chauffe et il se lève très doucement, au ralenti, et avance dans l’allée alors que la partie barbare demande déjà soixante-douze ans de travaux forcés jusqu’à ce que mort s’ensuive.

Il prononce quelques syllabes muettes, dont il ressort tout de même que son avocat n’est pas arrivé.

L’affaire est donc remise sur le champ et on passe à la suivante, qui raconte l’histoire d’un monsieur qui est rentré dans un hôtel, a dit:

— Sors de d’là, bobonne!

puis s’est mis en devoir de hacher menu le mobilier de la chambre, puis celui du hall avant de pulvériser le standard téléphonique, le nez du réceptionniste et la porte en verre de l’établissement.

Le sauvage agresseur est tout petit, tout minuscule, accroche-toi j’éternue. L’hôtel devait être en carton pâte, parole.

Mon joli prévenu de voisin revient vers moi, ce qui me permet de le zieuter plus à mon aise. Il porte un imper entr’ouvert, un pantalon de velours avec des formes intéressantes entre les poches, une chemise à carreaux, des

lunettes métalliques et trois poils au menton. Il a juste dix-huit ans, sans quoi il ne serait pas là, mais même un spécialiste comme moi lui en donnerait seize. Il me regarde comme le messie, se rassied à mes côtés. A mon côté, parce qu'il s'est tout mis du même.

— Vous savez ce qu'il faut faire, alors? qu'il me dit avec anxiété.

— Ben attendre ton avocat, mon chéri! je lui réponds.

Et lui, oh lui, eh! de rougir comme une pivoine.

— C'est parce que je t'ai dit mon chéri que t'es tout rouge?

Là, il serre les lèvres comme tout à l'heure, puis hoche la tête, de haut en bas, puis de droite à gauche, puis en rond, puis en carré. Question couleur, il s'allume comme le doigt de E.T. Bravo tonton Jacques, il y a un abonné au numéro que tu as demandé!

— On sort pour attendre ton avocat? lui prends-la-main-je.
(1)

On laisse l'anéantisseur d'hôtel s'expliquer avec l'aubergiste et ses juges, et on s'évacue vers le couloir. Là, il y a le mec de Libé qui me regarde arriver avec ma conquête et qui pince les lèvres en les ondulant comme pour dire:

— Ben dis-donc, tu perds pas de temps, toi.

Je le snobe avec mon sourire spécial salons de l'Hôtel de Ville et emmène mon jeune prévenu sur un canapé voisin. Mais seulement pour s'asseoir, parce qu'on est tout de même dans un couloir de palais de justice.

— T'es sûr que tu as bien prévenu ton avocat, qu'il sait que c'est ici et aujourd'hui et tout?

— Sûr, je l'ai vu avant hier.

(1) Merci San Antonio

— Bon, ben alors, te tracasse pas, mon lapin, il va venir.

Plus je lui dis mon chéri et mon lapin, plus il devient incandescent et plus il s'assied près de moi. Va même falloir freiner un peu, qu'il soit jugé avant de se retrouver sur mes genoux. Je lui raconte en deux mots que je suis venu jouer au journaliste sur l'affaire d'en face pour le compte d'un journal qui s'appelle Gai quelque chose, mais c'est pas le pied, cherche et tu trouveras.

Là, mon jeune inculpé ne se sent plus. Pourvu qu'il ne fasse pas pipi sur le canapé du ministère de la justice! Mais voilà que le public sort de son prétoire et emplit notre couloir de son piétinement.

— Que se passe-t-il?

— L'audience est suspendue et le tribunal se retire pour délibérer! m'informe un pépère qui doit être un habitué des lieux.

— Qu'essa veut dire? s'enquiert mon inculpé.

— Ça veut dire qu'on a une demi-heure à perdre, mon amour, je lui réponds.

Là, il me prend la main, carrément. Je juge opportun de nous évacuer avant qu'il ne me roule un pâlot. Les truffes d'en face sont à huis clos, mais pas nous. Il y a foule vers le bar, et il ne faut pas narguer la maréchaussée dans ses temples. Je hèle ma conquête vers l'extérieur.

— Où qu'on va?

— Promener.

La neige a cessé. Il y a de la belle poudreuse, des traces de voiture profondes. On lève les pieds comme des hérons pour marcher. L'air de rien, je le mène vers ma voiture.

— Surtout, ne claque pas la porte. Attends, entre, je vais la refermer.

Ce que je. Pourquoi cette précaution? Ben voilà. La voiture est couverte de neige, carreaux compris. Si on ne fait pas

tomber le joli manteau blanc, on va pouvoir faire au milieu du parking des choses qu'on n'aurait pas pu faire en été. Tu me suis?

C'est marrant, à l'intérieur d'une voiture dont tous les carreaux sont recouverts de neige. Il règne une étrange luminosité. Mais tu me connais, moi, j'ai l'érotisme très visuel. Impossible de machiner si je ne vois pas bien. Je ressors donc précautionneusement, déblaie la neige du toit vitré, et réintègre notre petit igloo. Là, je vais pouvoir mater les pilosités frivoles de mon jeune voleur de disques.

Elles sont jolies, légères, fines, veloutées. Un petit triangle là où il faut, avec une jolie balise blanche au milieu pour qu'on le voie même dans le brouillard, à peine de quoi dire que les cuisses ne sont pas lisses, et une petite garniture au mollet. Le petit pompon triangulaire m'inspire, je lui fais des bisous partout, mais au moment où je vais lui faire ce que tu sais déjà, il me repousse et prend l'initiative. Autant il en avait peu dans le tribunal, autant là, il navigue dans un archipel connu, je te le dis, moi. Ce que sa langue ne savait pas faire tout à l'heure pour s'expliquer, elle sait le faire maintenant pour me faire jouir. Je ne te dis que ça. Bref, la demi-heure passe très agréablement. On retourne au palais de justice avec la chair apaisée.

L'avocat tant attendu est là. Il a l'air aussi timide que son client. Il porte exactement les mêmes lunettes, mais de travers. Ses papiers sont tout mélangés, il en tombe par terre, on les ramasse précipitamment, il y en a à l'endroit, à l'envers.

— Le tribunal appelle Philippe Durand.

En piste! Je les pousse vers le ring d'une grande bourrade. Le baveux fait une plaidoirie confidentielle. En ce sens que si les juges ont entendu, ils ont de la veine, parce que moi, au second rang de l'assistance, je ne me suis même pas rendu compte qu'il parlait.

Deux cents francs d'amende, et deux cents de dommages et intérêts, attendu que les produits du vol ont été récupérés.

On remercie l'avocat, et on retourne vers le parking.

— Tu t'en sors bien, finalement...

— Mieux que tu crois, il me dit en éclatant de rire. Ça fait cinq ans que je pique des disques là dedans, j'en ai plus de mille! Bon, on va chez toi, maintenant?

Et il rit, il rit, et nous rions follement dans le hall du palais de justice, devant les corbeaux médusés. Et il n'est plus timide du tout... Mais alors, vraiment plus timide...

Il me prend la main pour aller à la voiture.

Et la Lumière fut

Frédéric Mouton-Ringard a des parents comme les autres. Un papa cadre dans une entreprise dont les bureaux occupent un immeuble, une maman blonde un peu à la mode. La famille réside dans un pavillon comme on en construit par rangées entières, la sept chevaux du bonheur attend devant le garage et un chien joyeux gambade sur la pelouse. Pourtant, Frédéric n'est pas un enfant comme les autres.

A treize ans et demi, il fait le bilan de sa première année d'amour. Alors que ses copains de classe n'en sont qu'à tirer les cheveux des filles à la sortie de l'école, il vit, lui, depuis un an, une fabuleuse relation avec Georges. Il a bien, parfois, été tenté de se croire un peu monstrueux. Ce qu'il faisait était si interdit, si détesté, si éloigné des choses permises... Mais comment peut on qualifier de monstrueux quelque chose d'aussi bon? Dès qu'il se blottit à nouveau dans les bras de son ami, s'emplit en fermant les yeux de son odeur bien aimée, appuie son corps contre le sien pour mieux percevoir les voluptueuses vibrations du "bien être ensemble", sa conviction de vivre une chose simple et belle chasse bien vite ses doutes les plus angoissants.

Il est vrai que la tranquille assurance de Georges a beaucoup contribué à le rassurer vis à vis de lui-même. Au début, cela n'avait pas été simple. Frédéric aimait faire défiler dans son esprit le film de leur rencontre. L'an dernier, à la piscine Montparnasse.

Il y allait deux fois par semaine, régulièrement. Non qu'il professât un goût particulier pour la natation, mais parce que c'était le seul endroit où il pouvait évoluer presque nu, ce qui lui procurait un plaisir indéfinissable, mais impérieux et profond. A cet effet, il avait acheté un maillot de bain

absolument minuscule, qui barrait son ventre au ras de ses poils, se réduisait à un fil sur les côtés et découvrait généreusement ses fesses. Il lui était facile de cacher l'existence de ce gadget à sa mère: il lui suffisait, avant de rentrer, de ne pas oublier de mouiller sous la douche le maillot officiel, le maillot "plouc", comme il l'appelait.

Il se promenait au bord des bassins, attentif aux regards qui se posaient sur lui. Cet exhibitionnisme le comblait d'aise. Au début de ses pavanés, il avait constaté avec soulagement que les femmes ne lui accordaient pas la moindre attention. Cela tombait bien: elles l'auraient embarrassé. C'était des hommes qu'il voulait être regardé et le stratagème du mini-maillot avait fonctionné au delà de ses espérances.

Car c'était le résultat d'un savant calcul. Il avait fait ses débuts d'exhibitionniste aux douches du stade du lycée. Toujours le premier nu, il parcourait sans même une serviette le long couloir qui traversait tous les vestiaires pour se rendre à la salle de douches, s'installait sous la poire centrale, devant la fenêtre dépolie et se savonnait longuement, présentant chaque face de son corps ruisselant à la lumière du soleil et aux regards de ses copains. Ces petits numéros lui avaient apporté une affirmation de lui-même qu'il attendait très consciemment. Ils lui avaient permis de constater qu'il était le premier de toute sa classe à avoir des poils au zizi. Alors que ses camarades les moins bébés en étaient à s'en montrer un ou deux invisibles à cinquante centimètres, il arborait fièrement, lui, à douze ans et demi, une touffe dont même certains élèves de troisième auraient pu se montrer jaloux, et un sexe plus de deux fois plus gros que celui de ses congénères.

Au début, une telle précocité avait provoqué bien des commentaires, d'abord moqueurs, puis bien vite respectueux. Heureusement pas le genre de réactions que celles qui avaient fait de Dinot le martyr de la classe. Il est vrai que ce maladroit

manifestait une attention si soutenue pour les académies de ses copains, les détaillant si fixement, prétendant même les toucher, qu'il avait en quelques semaines définitivement acquis sa malencontreuse réputation. Pour presque tout le lycée, il était "la tapette", chahuté dans la cour, conspué dans les couloirs, persécuté dans la rue. Comment assumait-il une telle existence? Frédéric se le demandait bien. Il avait été l'un des premiers, puberté précoce oblige, à recevoir ses propositions, et même une invitation:

— Mes parents sont en week-end, lui avait dit Dinot, viens à la maison samedi après-midi.

Frédéric avait quelque peu hésité. Son goût des choses sexuelles et sa curiosité pour ce qui aurait été sa première véritable expérience — il se doutait bien de ce qui allait se passer — le poussaient à accepter le rendez-vous. Mais la perspective de devoir bientôt partager les persécutions qu'endurait l'autre eut tôt fait de l'en dissuader. Pour ses camarades, il était un sportif, corps athlétique avancé pour son âge, qui se jetait impétueusement dans les mêlées de rugby, accomplissait tous les exercices avec une puissance et une désinvolture de casse-cou. Qu'il n'eut point honte d'un corps si parfait et l'exhibât sans retenue aux douches était le privilège de cette suprématie, et les choses devaient en rester là. S'il était surpris allant chez Dinot, ou si quoi que ce soit transpirait de leur relation, il partagerait son triste destin de tapette-tête de turc, et de cela, il n'était pas question.

Il avait donc décidé de décliner l'invitation, rembarbé sèchement le séducteur lorsqu'il vint, le lundi matin, lui demander des explications pour le rendez-vous manqué, puis l'avait par la suite évité comme la peste.

De toute manière, il ne perdait pas grand 'chose. Le corps de Dinot, parfaitement impubère, sans le moindre poil, avec un

zizi flageolant pas plus gros qu'un doigt de pied, ne correspondait pas du tout à ses aspirations.

Les garçons de troisième, qui, trop rarement à son goût, partageaient son heure de douche, l'intéressaient déjà bien davantage. Leurs longues jambes duveteuses, leurs touffes de poils larges et profondes, leurs voix plus graves, leur brutalité de petits mâles déclenchaient en lui des sensations nouvelles et prometteuses. Malheureusement, ces garçons, déjà pudiques entre eux — ils se douchaient tous face au mur — , répugnaient carrément à partager leur douche avec une classe d'impubères. Lui seul, grâce à sa précocité, parvenait à se mêler à leur groupe.

Mais c'est un hasard qui éclaira le destin de Frédéric, et lui révéla brutalement cette part de lui-même qu'il cherchait encore à comprendre.

Un jour, un jour béni, un adulte, étranger au stade venu disputer un match, s'égara dans les vestiaires et se retrouva dans la douche des scolaires. En quelques secondes, notre garçon réalisa que c'était ça qu'il voulait, ça et rien d'autre. Ses entrailles se nouèrent soudain, un bloc de glace s'installa dans sa poitrine lorsqu'il découvrit ces cuisses puissantes et velues, cet énorme tas de poils pubiens se prolongeant de manière continue sur le nombril pour s'épanouir en palmier sur une large poitrine, ce sexe sombre et large, si différent du macaroni des copains, enfoui comme une bête sauvage à la lisière de sa forêt. Voilà ce que, sans le savoir, il avait attendu jusque là.

Frédéric resta quelques instants commotionné, puis tenta de se ressaisir. Bien que personne n'eut encore rien remarqué, il ne pouvait pas rester là, immobile et ruisselant, à fixer la bouche ouverte avec ébahissement l'homme nu qui se frictionnait. Il prit soudain conscience de son corps: transi d'émotion, la gorge nouée, percevant une extraordinaire

sensation en bas de son ventre. Lorsqu'il baissa les yeux, il vit son sexe si grandi et si tendu que la peau qui en recouvrait le bout n'était plus assez longue. Jamais il ne l'avait vu ni senti comme cela! Raidi au dessus de l'horizontale, il allait commencer à attirer l'attention. Il dut se tourner vers le mur pour cacher son trouble, et là, face au carrelage, en se touchant à peine, il connut son premier orgasme spontané.

Son zizi ne se décidant pas à reprendre son aspect anodin, il regretta, pour une fois, son habitude de venir sans serviette du vestiaire aux douches. Cachant tant bien que mal son embarras entre ses mains, il retourna vers ses vêtements en rasant les murs.

C'est l'analyse de cette expérience décisive qui l'amena à la piscine et le décida à acheter un mini-slip. Il eut vite compris comment se nouaient les relations qu'il cherchait: cela pouvait commencer aux douches où, sous prétexte de se savonner, on ouvrait grand son slip devant son voisin tout en guettant son regard. Cela pouvait aussi se conclure au bord du bassin, au milieu des gens, sans le moindre problème. Un simple regard, et on s'était compris.

Parfois, un adulte amorçait une conversation et tournait maladroitement autour du pot par de naïves périphrases. Tantôt Frédéric le laissait s'embrouiller jusqu'au bout dans ses arguties, ne se donnant que lorsque son séducteur, las de rester incompris, s'apprêtait à lever le siège, tantôt il interrompait le bavard d'un impératif:

— On y va?

Ponctué d'un regard vers la rangée de cabines. Là, le garçon abandonnait son corps sans plus de façons et se repaissait de celui qui lui était offert.

Pourtant, la passade vécue, il restait sur un sentiment d'amertume. Certains hommes le trouvaient trop jeune. Ceux qui voulaient bien de lui donnaient l'impression d'être traqués:

— Va, je te rejoins.

L'enfant attendait parfois son partenaire dix minutes. Les plus timides se livraient à un véritable parcours du combattant, contournant la piscine à pied, la retraversant à la nage, s'approchant avec des ruses de sioux de la cabine du plaisir. Il y en eut même qui ne vinrent jamais.

L'étreinte était toujours furtive, empreinte d'un sentiment de culpabilité, d'une maladresse de fautif. Sitôt joui, l'amant repartait sur le sentier de la guerre, et s'éloignait de la cabine fatale avec un luxe de précautions. On ne revoyait jamais les mêmes. Les rares qui réapparaissaient un autre jour déclinaient la muette invite de son regard: ils s'intéressaient maintenant à d'autres garçons, les abordant avec la même circonspection, se livrant au même rituel d'approche.

L'idée de ne pouvoir se livrer qu'une fois à chaque homme tracassait Frédéric. Ces relations épisodiques et purement physiques le laissaient sur une impression de frustration. Il devait bien pouvoir se passer quelque chose de plus intéressant, de plus profond, entre un jeune garçon et un homme. La définition de cette lacune demeurait quelque peu confuse dans son esprit, mais il avait la certitude d'avoir autre chose à vivre dans ce domaine. Ce fut Georges.

Au début, rien ne le distingua des pédés habituels sinon qu'il fut parmi les plus directs dans les opérations d'abordage, — un regard échangé avait suffi —, et qu'il entra dans la cabine presque normalement au bout de quelques secondes.

C'est alors que tout devint différent. Au moment où, comme il aimait tant le faire, l'enfant enfouissait son visage dans les poils du ventre offert, l'homme le prit par les épaules, s'agenouilla devant lui et le regarda bien droit dans les yeux. Longtemps, ils restèrent ainsi, face à face, échangeant ce long regard qui disait déjà tout. Puis Georges serra l'enfant dans ses

bras, l'embrassa longuement. Il sentit le jeune corps frémir contre le sien.

— Ne restons pas là, lui dit-il, j'habite tout près.
Ils sortirent ensemble sans se cacher.

Vous ne pouviez pas me comprendre

Retour sur mon célèbre lit. L'invité de notre émission d'aujourd'hui s'appelle François. C'est un fils de bonne, d'excellente bourgeoisie. C'est plein d'avantages. Quand il se déshabille, tout est impeccable, le caleçon d'un grand couturier embaume la lessive, les chaussettes immaculées peuvent rester au pied du lit sans incommoder, les chaussures cirées du matin par Conchita n'empestent pas le parking à groles. Non seulement l'emballage est parfait, mais aussi le produit. Vous pouvez renifler partout, sous les bras, entre les jambes, dans ses duvets blonds, ce n'est que savon Lancôme et eau de toilette de la rue Saint-Honoré. Pas de bouton, de bubon, d'urticaire, de rougeurs, c'est du petit cochon bien nourri.

Autre avantage, François n'est jamais à cours d'argent de poche. On peut aller au théâtre, au restaurant, il a de quoi payer sa place, et même souvent la mienne. Si je proteste et prétends y aller de mon écot, il repousse mon porte-monnaie dans ma poche en me disant :

— Laisse. Si tu savais ce que mon père dit et pense des pédés en général et de toi en particulier, il nous doit bien ça, va. Ça me fait jouir de savoir que tu bouffes à ses frais.

Si François est visiblement bien nourri, il n'en profite que par la qualité. La finesse de son épiderme, sa vivacité et différents indices indiquent une parfaite santé, mais il demeure d'une minceur étonnante. C'est le plus dégingandé des minets échassiers que je connais. Quand il bronze aux ultraviolets, c'est tout juste si son squelette ne se projette pas sur le mur d'en face. Mais à regarder de près, il est mince, mais pas maigre. Il demeure robuste, et chacun de ses muscles se dessine finement en longueur sous sa peau. Il a, dans tous ses

mouvements, cette gracieuse maladresse des adolescents-araignées.

Il y a une exception à sa minceur. Elle se situe à environ un mètre du sol lorsqu'il est debout. C'est presque de la taille de son poignet. Impressionnant. Long, large, un peu plat, parfaitement droit, merveilleusement rose et élégamment parfumé, y compris le petit parterre autour du monument. Lorsqu'on s'en occupe comme il aime, on risque un décrochement de la mâchoire. Mais le risque en vaut la peine: lorsqu'il prend son plaisir, les symptômes et les épanchements sont proportionnels à l'ustensile. On le sent vibrer, gonfler, trépider entre ses mains, être le siège de spasmes puissants, le joli ventre blond-roux bien plat monte et descend devant vos yeux. Et vous sentez venir de loin dans ce grand corps, passer entre vos doigts l'abondant nectar de son plaisir. Bref, du grand spectacle.

Lorsqu'il s'occupe lui-même de son affaire, on ne peut pas dire qu'il se branle, mais qu'il s'ébranle. Lorsqu'il saisit son énorme bite de sa main arachnéenne et la met en mouvement de son poignet ténu, vous avez tout à fait l'impression qu'il fait de la gymnastique, qu'il rame dans je ne sais quelle galère. Là, les effets de son plaisir s'ajoutent au sport qu'il exécute pour se les procurer. C'est du grand spectacle. Non seulement il y a de l'image, mais également du son. On pourrait faire un disque érotique avec ses soupirs et ses halètements. Bref François est un gai, très gai compagnon.

Mon joli châtelain a seize ans, ce qui ne l'empêche pas d'être plus grand que moi. Il n'y a plus de jeunesse. Son papa habite dans une sorte de manoir d'une trente-douzaine de pièces sis au milieu d'un parc dans une banlieue ouest qui sent bon la Rolls, la Jaguar et les longs murs de pierre de taille. Mais, dédaignant le château parental, mon chérubin a décidé de transplanter ses pénates dans un pavillon situé au fond du

jardin et qui abrita jadis les écuries et les palefreniers. Sa généreuse famille a donc installé à grands frais le chauffage central dans cet édifice que quatre générations de domestiques habitèrent néanmoins. Quelques menus travaux du genre installation d'un nouvel escalier, d'une salle de bains, et remise en état d'un porche gothique et d'une immense charpente apparente ont achevé de transformer l'ancillaire construction en un petit pavillon que j'irais bien habiter dès demain.

Je ne comprends pas tout dans les grandes familles. Depuis que ses papa-maman ont appris que leur aîné préférait les garçons, règne dans la famille une ambiance à couper au couteau. On ne se parle plus guère que pour se dire des vacheries et on ne se regarde plus que du haut de son dédain le plus grimaçant. Papa a néanmoins dépensé quatre vingt millions de centimes à restaurer les écuries à l'usage de son rejeton détesté, a juré qu'il m'abattra au fusil de chasse à la prochaine occasion mais me serre la main avec cérémonie depuis qu'il sait que je ne suis pas un pédé ordinaire, mais un pédé-écrivain, nuance. Il m'envoie même sa valetaille ibérique ouvrir le portail devant mes pare-chocs boueux lorsque je viens d'aventure visiter son dauphin sur ses terres. Bon, je sais bien, je prends des risques. Il y a une vingtaine de fusils de chasse au râtelier dans la salle de billard du bâtiment principal. Mais nonobstant le délicieux rejeton qu'il met à ma disposition, monsieur le président directeur général est le seul à m'abreuver aussi généreusement de Chivas carte noire et d'armagnac cinquantenaire. Aussi suis-je un visiteur assidu de son domaine enchanteur.

François fréquente un collège situé dans un château voisin, où, comme dans tous les bahuts, les professeurs viennent professer en deux chevaux et en Renault quatre. Le troupeau de Mercedes et de Golf GTI que vous apercevez pèle mêle

sous les arbres de la place n'est pas le fait du corps enseignant, ni même directorial. Ce sont les élèves qui se transportent avec ces choses là. Il faut préciser, pour leur défense, que dans un bled où la moindre mesure est entourée d'un parc de deux hectares, les distances sont tout de suite considérables. D'ailleurs, Armando, le majordome de mon presque beau-père, dispose d'une petite camionnette pour faire les commissions.

Mon chérubin n'a pas l'âge de s'asseoir derrière un volant, et malheureusement pour lui, aucun piston paternel, aucun chèque familial n'est venu à bout de l'intégrité des fonctionnaires de la République. Il y avait bien la solution d'aller acheter un faux permis à Barbés, mais personne n'a voulu s'y résoudre. Pour échapper à la contrainte de l'obligeant Armando qui, en servant de chauffeur, jouait malgré lui les chaperons, on a acheté une mobylette. Une belle. Au début, elle avait peu de chances de rouiller car, lorsqu'il pleuvait, Armando, mandé par téléphone, organisait une caravane de secours pour ramener dans sa camionnette le jeune chevalier et sa monture bien au sec.

Mais François a bien vite compris qu'en affrontant les averses, il gagnait sa liberté. Il vient donc "avec sa meule" jusqu'à Paris, ce qui représente une petite performance, vu la distance, et considérant qu'il n'a pas droit à l'autoroute.

C'est ce qui me vaut de voir son long corps doux et parfait étaler sa blondeur et ses duvets sur mon couvre-lit, lequel est chocolat, ce qui le met parfaitement en valeur.

Ce nouveau type de rencontre me prive douloureusement de Chivas et d'armagnac, mais mon jeune amant secrète, diable merci, une liqueur qui a la merveilleuse vertu de me consoler.

Je regarde son visage. C'est le petit page des fresques de la Renaissance, avec la bouche un peu sévère, des courbes à la fois douces et expressives, pas un bouton, pas un grain d'acné,

pas un accident, et, partout, ce duvet blond-roux qui me met dans tous mes états.

Avis aux parents d'éphèbes blond-roux: vous ne voulez pas aller au théâtre samedi soir? J'ai des invitations pour le théâtre municipal d'Auxerre. C'est la porte à côté.

Avis aux éphèbes blond-roux: je vous fais un dessin?

Mon regard rencontre le sien, s'y baigne. On revit nos souvenirs. J'ai connu François il y a six mois par les petites annonces du Gai Pied. Publicité gratuite. C'est lui qui a passé l'annonce, se faisant passer pour dix-huit ans et cherchant un partenaire de son âge. Bien qu'ayant plus du double, j'ai néanmoins répondu. Sans grand espoir, car l'âge est une barrière infranchissable dans le monde gai. A trente ans, c'est l'exil en Sibérie lorsqu'on aime les jeunes.

Bref, j'ai fait une belle longue lettre. J'ai expliqué à en veux-tu en voilà que c'était dans les vieilles marmites qu'on faisait les meilleures soupes, et qu'à chercher un partenaire de son âge, on tombait sur quelqu'un qui avait les mêmes problèmes, les mêmes interrogations, alors qu'à le chercher d'un âge tout autre, on tombait sur du franchement différent, que la rivalité laissait la place à une superbe complémentarité, chacun apportant ce qu'il avait, l'un sa jeunesse, l'autre sa vie et son baroud, et que c'était de tels assemblages que naissaient les grandes aventures enrichissantes.

Bravo JdB! Dans le mille. Deux jours après, le temps à ma lettre d'arriver, et la voix de mon François rafraîchissait le téléphone:

— Je souhaite vous rencontrer dès que possible.

J'étais de congé: dès que possible, c'était tout de suite. Le RER, dans sa grande bonté, ayant tissé sa toile jusqu'au pied du château du bled où résidait mon chéri, rendez-vous était pris une heure plus tard, au Forum des Halles, devant le cinéma Gaumont.

— Comment on se reconnaîtra? me demande mon correspondant.

— Ne te fais pas de souci: tu seras le plus beau.

C'était le plus beau. Dominant la foule de sa resplendissante chevelure, mon élu arriva en courant et en jetant des regards de toutes parts.

— C'est toi, François?

— C'est toi, Jacques?

— T'es aussi beau que je t'ai rêvé.

— T'es pas aussi vieux que j'avais craint!

La glace pulvérisée, nous voilà dans l'interminable escalator qui nous hisse vers ma moto.

— Où on va?

— Où tu veux.

Où tu veux, c'est toujours chez moi. Je suis comme la fourmi, qui ramène tout chez elle, mais moi, ce n'est pas pour l'hiver, c'est pour tout de suite!

Comme tous ses prédécesseurs, son premier regard a été pour les aquariums. Et il a posé les deux questions les plus habituelles:

— Comment tu fais pour changer l'eau?

— On ne la change jamais, on la filtre.

— Et d'où elle vient, cette eau de mer?

— Elle est synthétique.

Puis, arrêt devant la machine à écrire.

— C'est là que tu écris?

— Oui. Je te donnerai mes bouquins.

— Il y a longtemps que je les ai lus !

— Ah bon?!?

— Quand j'ai lu tes bouquins, j'ai déjà pensé que j'aimerais te connaître. Et puis, bon, le temps a passé. J'aurais pu écrire, je ne l'ai pas fait. Et il y a quelques jours, il est arrivé un truc dont tu parles dans ton premier: *Traité de Chasse*. Un de mes

copains s'est suicidé à cause de son homosexualité. Et il a laissé à ses parents exactement le type de lettre dont tu parles: "vous ne pouviez pas me comprendre". Là, je me suis dit: "je vais lui écrire, à JdB". Et le jour où j'allais le faire, ta lettre est arrivée. Tu crois au destin?

Moi, je n'y crois absolument pas, au destin, à la prémonition, à l'horoscope, etc. Mais il y a tout de même des jours où on se pose des questions, où le hasard paraît vivant.

Ce disant, il retire ses bottes et s'allonge sur le lit. Je le rejoins dare-dare en apportant son verre. Nous sommes à quelques centimètres l'un de l'autre, mais le désir de contact qui nous travaille n'est pas que physique. Nous sentons que nous avons plein de choses à échanger. Regards, sourires.

— J'avais un copain qui s'appelait Claude. Il habitait tout près de chez moi. Nous étions copains depuis la maternelle, si étroitement que nos parents avaient fini par faire connaissance, et même par faire des affaires ensemble. Mais autant chez moi on est libéral, j'ai pas à me plaindre, autant chez lui, ils sont ringards. Ses deux parents sont des militaires en retraite, même sa mère! C'est te dire! Bon, on a fait tout ce que deux garçons qui grandissent ensemble font: on s'est montré nos quéquettes, les premiers poils, la première branlette, etc.

Mais il était très malheureux, parce qu'élevé à la dure, à l'anglaise. Son père le battait, il ne pouvait pas sortir, ses déplacements entre le collège et la maison étaient chronométrés, à dix-sept ans, tu te rends compte? Il avait six mois de plus que moi, ça lui donnait dix sept. Il était pédé comme ce n'est pas possible, plus que moi, c'est dire! Il y a un an, on en avait parlé sérieusement. C'est vrai, lorsqu'on est gamin, on ne se pose pas de questions. On joue au docteur, et c'est tout. Et puis il arrive un âge où les autres cessent d'y jouer, et qu'on continue. Où les autres regardent les filles et pas nous. Là, on se pose fatalement des questions.

Le fossé existait déjà entre les autres et nous. Nous n'aimions pas les jeux collectifs, les brutalités, nous étions déjà différents. Mais ça n'allait pas plus loin. Par contre, le jour où on s'est rendu compte que quand on avait fini de se machiner, on regardait les autres, qu'on fantasmaient ensemble de se faire tel ou tel, il a bien fallu se rendre à l'évidence: le virage était pris. Nous étions sortis des incertitudes de l'enfance. Cela s'appelait l'homosexualité.

Malgré ces problèmes, je pense qu'on aurait pu attendre notre majorité et la faculté sans problème s'il n'y avait pas eu l'incident. On avait un copain super beau. Nous en parlions souvent, nous en rêvions. On le voyait à poil aux douches du stade, on n'en pouvait plus. Et Claude a fini par lui faire des avances. Et ce petit con a rouspété, hurlé au pédé. Dans mon bahut, ils sont super cons. Rien que dans la classe, on a cinq royalistes et une bonne dizaine qui collent les affiches du Front National. Ils ont attrapé Claude et l'ont tabassé jusqu'au sang. Quand il est rentré chez lui dans cet état, moi, je n'étais pas là, ce jour là, j'avais la grippe, ses parents ont demandé des explications au proviseur. Lequel a convoqué les agresseurs qui se sont expliqués avec tous les détails. Les casseurs ont été mis à la porte deux jours, mais Claude, définitivement. Lourdé. Tu vois l'ambiance?

— Je vois.

— Quand son colonel de père et sa capitaine de mère ont appris du même coup que leur fils était pédé et qu'il était viré du bahut, pour le guérir, ils l'ont à nouveau frappé, puis ils lui ont fait sa valise et l'ont emmené au RER. T'es plus notre fils.

Il l'a pris, le RER, jusqu'à Paris. Il est descendu à l'Etoile, et a acheté deux cartes postales. Une pour ses vieux, une pour moi. Sur la mienne, je te la montrerai, il s'excusait de quitter notre amitié, disait qu'elle l'avait aidé à vivre jusque là, mais, maintenant, écrivait-il, ils sont tous contre nous et ils sont trop

forts. Cette vie n'est pas pour moi, disait-il, et "Je te souhaite de t'en sortir, tu es le seul que j'ai vraiment aimé".

Et sur celle de ses parents, que j'ai vue le lendemain, il y avait la fameuse formule que nous avons lue dans *Traité de Chasse au Minet*: "vous ne pouviez pas comprendre".

François sanglotte, maintenant. Il pose son joli visage sur mon estomac et jette un regard de biche dans mes yeux. Je pose une main sur sa joue de satin. Nous restons là, longtemps, à nous écouter vivre.

Soudain, il reprend son récit:

— Quand j'ai reçu ma carte, j'ai couru chez ses parents. Les flics avaient téléphoné au milieu de la nuit. Sitôt postées les cartes, il est redescendu dans le RER et s'est jeté dessous. Il est mort moins d'une heure après que son père l'ait déposé à St Germain en Laye. Sans hésiter, sans se poser de questions. Je ne sais pas, il aurait pu traîner, réfléchir, me téléphoner. Non, tout de suite. Sa mère pleurait. Pas son père. Je lui ai cassé la gueule dans son propre salon. Je suis sorti de son jardin sous les coups de fusil. Les gendarmes sont venus.

C'est comme ça que mes vieux ont appris que j'étais le meilleur ami de Claude et que j'étais pédé. Je m'attendais à tout, il ne s'est rien passé. Mon père venait d'entreprendre les travaux des écuries, il les a laissés s'achever et je m'y suis installé. Puis il a découvert ton existence.

Ce jour là, j'ai essuyé les larmes de François d'un baiser. Aujourd'hui, nous sommes dans la même position, sa tête sur mon ventre. Mais nous sommes nus. La chose n'est pas encore faite, elle se fera tout à l'heure. Nous avons le temps, et nous laissons le désir faire son œuvre. C'est moi, cette fois-ci, qui ai quelque chose à raconter à mon amour.

— Ton père m'a téléphoné samedi pour me dire qu'il voulait me rencontrer.

— Quand? N'y va pas!

Son réflexe me tient chaud au cœur.

— Hier, J’y ai été. Il ne m’a pas flingué. C’était dans un restaurant privé, rue Cadet. Il a été charmant.

— Qu’est ce qu’il t’a dit?

— Je ne dois pas te le dire.

— Tu te fous de ma gueule?

— Il est vrai qu’il m’a demandé de ne pas te parler de cette entrevue. Il est évident que je vais t’en parler. Est-ce un calcul de sa part? Je ne le pense pas. Il est assez naïf pour croire que je ne t’en parlerai pas. Il m’a arraché une sorte de promesse de gentleman. Il te prend pour un sous-homme et notre conversation, dans son esprit, se déroulait bien au-dessus de ta tête et de ta comprenette.

— M’étonne pas de lui. Et tout ça pour dire quoi?

— C’est très flatteur pour moi. Il m’a dit qu’il s’en remettait à moi pour m’occuper de ton éducation. Il avoue qu’il n’a aucun contact avec toi et qu’il ne sait comment s’y prendre. Il trouve que, dans son malheur, il a de la chance, parce que si son fils est pédé, il est néanmoins acoquiné avec un écrivain de renom — c’est lui qui le dit — et pas avec un maquereau ou un drogué. Il pense qu’il a donc intérêt à cultiver cette situation pour la contrôler, plutôt que d’y mettre fin et de te voir fuguer avec une créature.

— Une créature?

— C’est le mot qu’il a employé.

— Ce genre de calcul est bien de lui.

— Nous avons donc conclu un gentleman’s agreement. Je suis welcome chez toi, toujours selon ses propres termes, mais je dois veiller sur toi.

— Et tu vas veiller? me demande-t-il de son sourire narquois.

J’ai répondu d’un baiser. Qu’auriez-vous fait à ma place?

Le grand Pardon

Figurez-vous, mes chéris, que l'auteur de ces merveilleuses aventures que vous lisez d'une main, je ne vous demande pas ce que vous faites de l'autre, est sensible au charme des vieilles pierres. S'il n'aime pas l'Église, ah alors ça non, il n'aime pas, il adore par contre les églises. Les vieilles, aux colonnes séculaires qui pourraient vous raconter combien de générations d'enfants de cœur ont inséminé le confessionnal pendant que le curé au nez rouge, dans la sacristie, débouchait la bouteille de vin de messe. Une petite burette pour tout à l'heure, et le reste tout de suite, parce que ces choses là, une fois débouchées, ça ne se garde pas.

Et je m'avise un jour qu'après avoir visité force églises de province et de campagne, je ne connais pas la moitié de celles de ma bonne ville de Paris. Aussi, par un beau matin d'été, après avoir astiqué ma moto et mis un slip propre, pars-je en sifflotant à la découverte des richesses architecturales de la cité.

Je connaissais tout de même certaines églises notables, comme Notre-Dame entourée, sur son flanc droit et derrière le chœur, d'un petit jardin dit "Square Jean XXIII" qui fut longtemps un des hauts lieux de la minetologie lutétienne. Contre le chœur, à l'abri rafraîchissant des arcs-boutants chers à Victor Hugo, glougloutait une charmante vespasienne de style champêtre. Quel repaire de brigands!

O Combien de braguettes, combien de caleçons
Furtivement entrouverts pour un besoin pressant
Sont restés là, béants, pendant que des tréfonds,
Jaillissait pour jouir un beau dard turgescent!

Hélas, trois fois hélas, le maire de Paris, allergique sans doute aux aventures champêtres et aux lieux d'aisance romantiques fit raser à hauteur des genoux les frondaisons qui abritaient nos amours, abattre avec sadisme le charmant édicule, et éclairer toute la géographie environnante à giorno pour bien qu'on se le dise.

Mais tu sais, ce qui réconforte, c'est que les pédés résistent à tout. Après deux mille ans de bûchers, d'inquisition, de tortures, de cassage de gueule, d'injures, de déportation à Auschwitz, d'hôpitaux psychiatriques, de goulags, de Le Pen et d'assassinats anonymes, ben il y en a toujours. Alors, Chirac qui rase les vespasiennes, au regard de l'Histoire, c'est un peu dérisoire, tout de même. Faut qu'il ait du temps à perdre. Tu me diras, il nous a fait un très beau stade, au cas où. On pourra toujours nous exterminer à la Chilienne la prochaine fois, pour changer un peu. Mais n'espérez pas qu'on disparaisse, pauvre de vous: c'est pire que si on se reproduisait !!!

De la merveilleuse Saint-Eustache, je connais un brin, aussi. Derrière l'autel, au sud de l'axe central, dans l'abside, vous verrez quelques marches qui s'élèvent vers une porte monumentale. Ne craignez point: entrez. C'est le péristyle d'une petite chapelle. Et à droite, un escalier en colimaçon mène au saint des saints: la pièce où répète la chorale.

Là, je connais. Combien de fois, dans la fraîcheur du soir, à l'heure où le fond de la basilique s'estompe dans l'obscurité, et où seules restent éclairées les lointaines et résonnantes croisées d'ogive, de Brethmas est venu s'asseoir, et le regard perdu dans les vitraux dont seuls les jaunes apparaissent encore, il a écouté les voix cristallines de ses petits amoureux chanter la gloire du seigneur qui les a faits si jolis.

Il en a ramené jusqu'à trois à la fois, votre héros mythique. Sa bagnole était garée dans la petite ruelle côté nord du chœur, il faut traverser une autre chapelle pour y parvenir.

A peine apparus dans la basilique, mes trois chéris, bandants d'impatience, me traînaient à travers la nef vers "notre" sortie et m'asseyaient à mon volant. Le temps de nos amours était compté par leurs papas-mamans qui gobaient sans trop s'étonner les prolongations des répétitions. Le temps de rouler jusqu'à la maison, de faire voler nos vêtements, de nous couvrir de baisers, d'asperger de sperme l'enchevêtrement de nos corps où nos bouches avides essayaient d'attraper au vol ces perles de nos plaisirs, et il fallait tout remballer et faire le circuit retour. Salut à samedi. Salut à samedi. Salut à samedi.

Un jour, dans l'église Saint-Germain-des-Prés, je constate un beau blond qui, armé d'un bloc à dessin, crayonne devant une peinture murale. Je m'approche pour découvrir l'œuvre naissante par dessus son épaule. Mon lumineux archange ne dessinait pas toute la peinture qui se trouvait devant lui, mais un seul personnage de la fresque. Et pas n'importe lequel: un autre archange, non moins blond, non moins gracieux que lui. Et avec une petite différence: sur le tableau, l'adolescent était vêtu d'une ample tunique à l'antique, mais sur le bloc-note, il était complètement nu, de cette nudité à la fois classique et provocante, crue et douce dont rayonnent les éphèbes. Les yeux du peintre croisent les miens: on se sourit, on va au Flore, c'était un vrai russe, qui s'appelait Igor, et... Mais ce n'est pas cette histoire là que je veux te raconter. Elle fut trop simple et trop belle.

C'est au Sacré-Cœur que c'est arrivé. C'est moche, sombre et je n'y retournerai plus. Mais le jour où j'y ai été, j'avise un petit brun dans les seize ans, agenouillé à même les marches du cœur, les bras écartés comme Saint Truc en extase sur une image pieuse. Je m'approche, regarde. Joli, brun, bouclé, peau

mate, subtil duvet naissant sous les oreilles, une tête un peu méditerranéenne, et sur sa joue, une grosse larme qui coule. Son regard se perd dans la contemplation du Christ au sommet du maître-autel peinturluré. Bon, ce n'est pas le moment de déranger: ou il frime ou il est sincère, mais dans les deux cas, do not disturb.

Je fais le tour de l'église, et parviens à l'oublier. Ressorti, je flâne un moment sur la rue d'où on découvre la moitié de Paris. Mes yeux errent sur l'océan de toits à la recherche de tel monument.

Et puis coucou! Voilà mon pieux minou qui sort au grand jour, tout petit sous le vaste porche, dévale les marches et se dirige presque dans ma direction. En trois pas, je me place sur sa trajectoire.

— Salut!

— 'Jour.

Oh! Ma doué, ce regard de braise! Il n'y a pas que dans l'église qu'on reçoit l'illumination. On s'est regardé deux secondes, on s'est déjà tout dit. Je te veux, tu me veux. Il n'y a plus qu'à réciter le rituel, un peu de protocole ne nuit jamais.

— C'était toi qui priais comme ça tout à l'heure?

— Ouais.

— Tu crois en Dieu, alors?

— Ouais. Pas toi?

— Mmh... Pas à ce point...

— On va chez toi?

La vache! Il saute les lignes, brûle les étapes! C'est la messe rapide du matin: Dom... tutuo.

— On y va.

Comme quoi, vous voyez, parents: quand je pense à tous les discours que vous faites à vos rejetons pour qu'ils ne le fassent pas, au peu de discours nécessaire pour qu'ils le fassent, à la monstrueuse inutilité de vos mises en garde, au fabuleux

pouvoir du désir, ben, je suis rassuré. Vos enfants aiment aimer, et on les aimera.

Ce que je me demande parfois, c'est comment vous avez fait, vous, quand vous aviez leur âge. Toujours tout seul? Ce n'est pas un peu monotone à la fin?

Moto faisant, on cause un peu.

— Tu ne crois pas en Dieu, s'enquiert-il, inquiet.

Maintenant qu'il est embarqué, je peux lui révéler l'horrible vérité.

— Non, absolument pas.

— Je te convertirai. Je te sauverai.

— Je ne suis pas perdu.

— Comment peux-tu vivre sans croire en Dieu?

— Qu'est ce que tu as de plus en y croyant?

Bref, on a l'habituel échange de banalités. Qui a créé le monde? Qui a créé Dieu? L'œuf avant la poule ou la poule avant l'œuf? Arrivé à la maison, tout change. La vue d'un lit a, semble-t-il, l'apostatique vertu de faire oublier à José, c'est le saint du jour, les vertus de la foi.

Or, il faut vous dire que le lit à de Brethmas, ce n'est pas rien. Non seulement ce qui s'y passe, il y a de quoi écrire un livre, — d'ailleurs, qu'est ce que je suis en train de faire, là, hein, je vous demande? — mais le lit lui-même, dans ce que ce vocable comprend de plus matériel.

Imaginez une vaste alcôve. Toute la surface en est rehaussée d'un mètre. C'est le résultat de l'ingéniosité du maître des lieux, qui, à la recherche des précieux mètres carrés parisiens, s'est confectionné avec sa petite scie et sa perceuse cet immense débarras. Sur cette estrade dont la face apparente est une banquette trône le lit. On l'aborde par le côté gauche. Le Maître se lève toujours du pied gauche. A la tête et au pied, une bibliothèque, qui contient, entre autres, les œuvres Brethmassiennes y compris certains précieux manuscrits que

vous lirez peut-être un jour si vous êtes sages et les éditeurs généreux.

Les murs sont de velours marron. Et au fond, éclairant ce volume obscur, une immense glace Louis XV à volutes et biseaux courbes, dorée à la feuille.

Le couvre-lit, assorti aux murs et aux bibliothèques, est de laine chocolat. Ce n'est pas ce qu'on a trouvé de mieux pour masquer les éjaculades aventureuses, mais harmonie des couleurs oblige.

L'ensemble, symétrique, avec son immense glace au fond, sa banquette que l'on gravit pour accéder au nirvana, fait penser à une petite mais majestueuse scène de théâtre.

Aussi les intimes de la maison n'hésitent-ils pas à l'appeler "le Théâtre", autant pour son aspect que pour les spectacles que l'on y donne. On m'a suggéré d'installer des rideaux à la verticale du dossier de la banquette qui jouxte le bord du matelas. Cela parachèverait l'illusion. Mais j'aime trop la lumière et le grand air pour m'enfermer dans une alcôve...

Alors, quand Saint José voit ça, offert, cette immensité duveteuse proposée à nos ébats, il oublie Dieu, la salvation et ses œuvres tout de suite. Il me saute au paf, et ailleurs. J'en ai partout. Par le haut, ça se traduit par un fastueux pâlot hollywoodien où nos langues dansent un tango très serré. Il me met sa première main sur les fesses, la deuxième sur la braguette pendant que la troisième l'ouvre alors que la quatrième y a déjà pénétré par dessous la ceinture, une cinquième main frictionne mon dos par dessous ma chemise tandis qu'une sixième se transforme en étau autour de ma nuque pour garantir l'étanchéité du baiser qui nous lie. T'as jamais rêvé de faire l'amour avec Vichnou, qui a six bras? José, c'est Vichnou. T'en as partout à la fois, il est du genre enveloppant.

Avec toutes ces mains qui inventorient, mes coutures et mes boutons commencent à craquer sinistrement.

— On se déshabillerait, ça irait tout de même mieux, j'avance.

Redoutable, Si on pouvait prendre une photo à ce moment là, on le verrait bondissant avec toutes ses fringues volant en étoile autour de lui comme les miettes d'une explosion. Du dessin animé. Se désaper plus vite que ça, t'as jamais vu, même rue Saint-Denis qu'elles ont des velcros et des zippers pour accéder sans encombre à leurs instruments de travail.

Je me hâte de l'imiter pour ne pas voir mes pauvres hardes succomber à tant d'empressement. On se jette l'un sur l'autre. Le lit, qui en a vu pourtant, s'en souviendra. Le grand problème de Saint José, lorsqu'il s'abandonne aux joies charnelles, c'est de ne pas pouvoir tout faire à la fois. Il serait du genre quadruple saut périlleux en jonglant avec six quilles tout en domptant les lions sur le dos de l'éléphant au sommet d'une pyramide de chaises.

A peine disparue d'entre tes jambes, sa bouche gloutonne se colle à la tienne, d'où elle déménage immédiatement pour goûter à ton anus et revenir sur ton gland qui, ne vivant pas au même rythme, n'a fait qu'un spasme depuis le dernier passage. Je vois ma queue enfoncée dans sa bouche, j'éternue, il y a ses fesses à la place.

Saint José, c'est le diable en personne. Et en plus, il a de l'autonomie: une fois, deux fois, trois fois, la multiplication des petits spermatozoïdes. Quand il n'y en a plus, il y en a encore. Prenez et mangez. Moi qui ne crois pas aux miracles, après six ou sept quêtes, je suis obligé d'avouer que j'ai déjà donné. Pas grave, il continue tout seul. Et une rafale pour Saint Thomas, et une pour le petit Jésus. Malgré ce que j'ai pu absorber par les différents orifices que j'ai successivement mis

à sa disposition, il en reste encore assez pour me faire un couvre-lit à petits pois.

— Arrête! Il n’y a plus de Sopalin! me lamenté-je.

L’ouragan se calme, le ventre duveteux s’apaise, la mitraille ramollit, j’ai le temps de regarder un peu. Saint José a quinze ans, du duvet bien noir sur les jambes, deux grosses touffes de part et d’autre de son distributeur d’extase, avec une fine échappée de velours jusqu’au nombril. Puis, plus rien jusqu’au menton où quatre longs poils brillent au soleil. Encore un peu de velours sur les joues et une grosse chevelure bouclée, à la fois légère et profonde, propre et brillante comme on les fait si bien autour de la méditerranée.

Pays chaud oblige: sa bite est d’un modèle décapotable, et même décapoté. Ses jolies roupettes foncées pendent bien bas, ce qui se conçoit après une telle prestation. Il me regarde avec convoitise. Il ne peut plus, même le diable a ses limites, mais il en voudrait encore. Ce sera pour la prochaine fois.

— Tu peux me ramener au Sacré-Cœur? me demande-t-il avec un joli sourire qui a gardé la forme de ma queue.

— Je peux. Mais déjà? A peine fini, tu te tires?

— Je suis pressé.

— Je n’aurais pas cru... Tout à coup comme ça?

— Oui. Tout à l’heure, je ne l’étais pas, mais maintenant, je le suis.

— Comment ça?

— Ben, je suis en état de péché mortel. Faut que je me confesse.

— Ça peut pas attendre qu’on boive un coup?

— Non, je t’en supplie, on y va tout de suite.

On y va donc. Moto faisant, on discute un peu le coup.

— Mais enfin, en venant, tu savais qu’on allait faire l’amour?

— Oui. Mais chaque fois que je fais l'amour, je me confesse, parce que c'est interdit. Je dois obtenir l'absolution.

— Et tu recommences?

— Oui.

— C'est un peu facile, non? Je ne sais pas, je ne suis pas croyant, mais je pensais que l'ascèse et la privation étaient de grandes vertus chrétiennes...

— Je suis un monstre. A chaque fois je craque. J'y peux rien, c'est plus fort que moi. Chaque fois, je me dis que c'est la dernière...

Nous voilà arrivés. Je laisse Saint José sur les marches du Sacré-Cœur.

— A mercredi prochain?

— Non, tu es le diable. Faut plus que je te voie.

Est-il besoin de vous dire que le diable a, tous les mercredis, un rendez-vous devant le maître-autel du Sacré-Cœur?

Plus de Baise au Père-Lachaise

Le Père-Lachaise fut un des hauts lieux de la drague parisienne. Je dis fut, parce que, sans en être un habitué et en dépit des aventures narrées dans un ouvrage précédent, les petites visites que j’y rends de temps à autre me donnent la triste impression d’une régression des activités folkloriques du lieu. Cela fait comme un pincement au cœur, ça vous prend un air de dernière séance, de rideau qui se ferme doucement sur une vie qui ne sera plus.

Tu as déjà vu un cinéma fermé? C’est d’autant plus triste que c’était un lieu de distraction. Les petits pompons des lustres, les guirlandes de plâtre des motifs à la con, les corniches en stuc, les couleurs gaies qui ont fané, la poussière qui s’est installée, l’écran gris, les trous de projection morts comme des yeux crevés, tout respire doublement la mort, parce tout vivait pour le plaisir.

Ben le Père-Lachaise, quand on l’a connu comme je l’ai connu, ça donne exactement cette impression. Parce qu’il ne faut pas venir me dire que ce n’est pas un lieu de distraction. Le sculpteur qui a foutu des naïades à poil sur le tombeau du général machin, il ne l’a pas fait pour activer les pleureuses, de même que les petits angelots avec la bite à l’air qui gardent de leur vol de pierre le caveau de la famille Schmilblick, ils ne sont pas là non plus pour que ça fasse plus enterrement. Faut pas prendre les anges du bon dieu pour des canards sauvages, surtout lorsque lesdits anges, tout marmoréens qu’ils soient, sont des gamins dans les dix ans nantis de breloques “bene pendantes” comme celle du pape et d’une érection bien solide comme celle de..., enfin bon.

Avant, lorsqu’on voyait bouger dans un monument, c’était un minet qui, la bite à la main, tentait d’attirer votre attention,

ou alors deux minets qui, les bites à la main, avaient oublié toute prudence. Maintenant, quand ça remue dans la pénombre des vitraux sales, c'est un clochard qui s'ébroue et rien de plus.

Lors de mes visites en bonne compagnie en ces lieux bucoliques, je ne manquais jamais d'amener mes jeunes et tendres victimes en un lieu de méditation de ma connaissance. Il consiste au départ en un monument funéraire du modèle le plus ridicule qui soit. C'est un petit édicule étroit, haut, très haut, avec un petit toit. Suivant l'inspiration, cela ressemble soit à une guérite de sentinelle, soit à une latrine de campagne, au mieux à une cabine de plage. C'est en pierre très mince, assemblée. Alliée à sa hauteur, la maigreur du monument et la minceur des matériaux dégagent une impression de dérisoire fragilité. Aussi faut-il être un comédien pour ne pas éclater de rire en lisant la mention: "concession à perpétuité".

Déjà, elle n'a pas très bonne mine, la perpétuité. Parce qu'à côté de ce ridicule édicule, un jour, chut un gland. Un vrai, pas un comme toi, eh va donc, et de ce gland naquit un chêne. L'arbre grandit, grossit, devint puissant, haut, tentaculaire. Ses racines prirent possession du sol alentour et soulevèrent le caveau. Tu vois le caveau, là, comme ça, qui soudain a un hoquet et crie:

— Qui c'est qui m'a mis la main là?

Le voilà bousculé, mis de guingois, ses jolis angles droits varient, ses élégants rectangles deviennent trapèzes. Et non content de donner tant d'émoi à ce paisible monumenticule, le gros chêne, dont le seul tronc est bien plus gros que son frêle voisin, pousse deux racines grosses comme des barriques hors du sol, qui entourent la base du caveau et l'enserrent insensiblement de leur effroyable étau. On en est là à l'heure où je vous parle.

Tel un monstrueux boa, l'arbre s'apprête à constrictoriser la sanisette mortuaire, laquelle arbore toujours fièrement, je te le rappelle: "concession à perpétuité".

Qu'il y ait des connards qui se croient obligés de faire perdurer leur nullité au delà du temps qui leur est imparti, de proroger leur date limite, de continuer à s'imposer par caillou interposé alors qu'on n'avait déjà plus rien à branler de leur vieille carcasse bien avant qu'elle n'expire, il y en a toujours eu et ce n'est pas moi qui exterminerai le dernier, je n'ai que deux mains.

Qu'ils croient, dans leur mesquine avarice et leur vanité exigüe, qu'un château de cartes, même en caillou, va imposer leur trace infime à l'éternité, ça ne relève, après tout que de leur connerie personnelle et portative. Le chêne, qui n'a pourtant rien d'éternel, va régler son compte à leur petite prétention, et ils ont eu toute leur vie pour constater qu'il existait des chênes.

Mais alors, qu'ils écrivent dessus: "concession à perpétuité", ce qui veut dire en fait: "hors d'atteinte du temps", "Pas touche, méchant Temps avec tes pattes sales", ça s'élève au delà des qualifications. La seule trace qu'ils auront laissée, ils la voulaient éternelle et grandiloquente, elle ne sera qu'éphémère et risible.

C'est cette leçon que je soumets à la méditation des éphèbes. Ils regardent en hochant la tête le tombeau à l'agonie. La deuxième mort inexorable qui se pointe, la fin du rejet, la vraie grande disparition. On est bien peu de chose, hein? On a beau essayer et tenter d'être et de surêtre, il y a toujours un endroit où la route s'arrête. Et alors, je leur dis:

— Profitons-en vite tant qu'on est là.

Et alors, on fonce vite faire courir nos mains sur nos ventres, faire dévaler nos doigts agiles du cou au nombril, déboutonner fébrilement ce qui entrave encore, s'escrimer contre les

derniers élastiques, accéder enfin au plaisir doux, soyeux, chaud, le goûter de tous nos sens, jeter tout ce qu'on a de gustatif, d'olfactif, de tactile, de jouisseur dans la grande course du plaisir contre les cons et contre la mort.

J'en étais là de mes réflexions, mais malheureusement tout seul, le jour où commence mon histoire. Et trois allées plus loin, que vois-je déambuler? Ben oui, un survivant, dans les quinze ans, grand, mince, brun, petite tête souriante, pantalon collant, petit blouson serré à la taille, écharpe flottante. Je le regarde, il me regarde, on se regarde, je souris, il sourit, on se sourit. Tout va bien, le Père Lachaise a encore quelques tours dans son sac. Le voilà qui s'engage derrière un caveau, disparaît de ma vue, et ne réapparaît pas de l'autre côté. Bon, eh bien, ça va encore plus vite que je croyais. Il m'attend dedans, bouge pas, j'arrive.

Je navigue entre les monuments dans la direction de sa disparition, arrive au coin de l'ultime tombeau. Il n'est pas dedans, il est devant, jambes écartées, barrant toute l'allée, tenant à deux mains une bite tout à fait confortable, et arrosant à gros jet le sol entre nous. Comme je ne suis pas du genre à faire demi-tour d'un air gêné, et que je ne peux pas passer, je m'arrête en attendant la fin du déluge. Laquelle ne tarde pas trop. J'assiste à l'égouttage de l'organe, deux coups de branlette, une petite secousse, et hop au garage.

Et alors, seulement alors, il relève une jolie frimousse rougissante, et balbutie:

— Excusez-moi.

— Pas de problème, tout le plaisir était pour moi. Il ne fallait pas vous déranger, je trouvais ça très joli. Que puis-je faire pour vous? Vous donner à mon tour un spectacle?

— Nonouinon. Vous... Je vous ai vu... C'est pas vous en photo dans...

— Si, c'est moi.

La semaine dernière, le *Gai Pied* a fait un joli article sur moi, avec des photos de mes petits poissons, et même une de moi, assis sur le bord du lit de mes exploits.

Et le chéri m'a reconnu. Curieuse façon, tout de même, d'entrer en contact avec l'artiste. Il y a moyen de me dire bonjour sans me montrer sa queue. Enfin, ce qu'on aime justement dans les éphèbes, c'est ce qu'on ne comprend pas toujours très bien, même avec un diplôme d'interprète comme le mien.

— Et comment tu t'appelles?

— Etienne.

— Et ma photo dans le *Gai Pied* t'a tellement frappé, au point que tu m'as reconnu du premier coup et que tu avais envie de me...

— Oui.

— Alors, tu sais ce qui arrive aux gentils petits enfants qui viennent me faire risette, je les prends sur ma grande moto qui pétarade, je les emmène dans ma tanière, je les étends sur mon lit, et je les dévore de baisers, tu es prévenu?

— Oui.

— Tu es candidat?

— Oui.

— Ben c'est pas drôle, alors...

Pauvre petit Etienne! Son joli sourire s'éteint. Mais non, je plaisantais. Un bisou claquant sur la joue pour rallumer sa joie et en avant vers la maison de l'ogre.

Là, je ne te raconte plus. J'ai droit à ma vie privée, et Etienne aussi. Ne compte pas sur moi pour te parler de ses longues jambes blanches, de leur velours soyeux, de son ventre plat, du petit triangle de moquette noire, de sa queue droite et frémissante, de son orgasme explosif, de ses spasmes, de ses soupirs, des "je t'aime" qu'il me souffle dans le cou, tu ne sauras rien de tout cela.

Il manifeste après le désir de me présenter son ami, Luc, âgé de vingt ans, qui ne sera, affirme-t-il, pas jaloux, ravi de me connaître, qui a lu mes livres, etc.

Nous voilà parti, et même arrivés. Luc réside dans une chambre de bonne d'un immeuble proche de la place Gambetta, à deux pas du cimetière.

Luc est en slip. C'est un Etienne grand modèle, un peu plus duveteux, un peu plus mâle, mais néanmoins terriblement adolescent. Me voyant survenir avec son petit lapin, il a d'abord un sursaut, mais nos sourires le rassurent bien vite.

— Devine qui je t'amène?

Luc ne sait pas. Etienne prend le *Gai Pied*, l'ouvre à la page dite, et confronte son ami à la photo et au modèle. Le visage s'illumine. Merci *Gai Pied*, trois jours seulement, et déjà des résultats... Il ne sait plus, me tend la main, m'embrasse, m'avance une chaise, me pousse sur le bord du lit, me prend les mains.

— Ainsi c'est vous?

— Il n'y a pas de quoi te mettre dans un tel état, je lui dis en douceur.

Et encore, je parlais d'état, je n'avais pas tout vu. Un coup d'œil à son slip me montre un autre état, que l'on pourrait qualifier d'état d'urgence, ou d'état de turgescence, suivant l'optique qu'on a de ce genre d'événement.

Quel nerf! Luc est capable de bander comme on se met au garde-à-vous. Il n'y a pas quinze secondes que je suis là, pas cinq qu'il m'a reconnu, il me présente déjà les armes!

Me voilà assis sur le lit, gratifié d'une Kro, chacun des deux s'assied à mes pieds, s'empare d'une de mes cuisses de ses doigts délicieux. Ils ont quelque chose à me raconter.

— J'ai lu *Détournement de Majeur*, dit Luc. La scène au Père-Lachaise.

— Et moi aussi, complète Etienne. Alors, j'y ai été.

— Et moi aussi.

— Et c'est là qu'on s'est rencontrés.

— Eh bien je suis ravi.

— C'est vous qu'on cherchait, et puis, on s'est rencontrés, on s'est avoués qu'on vous cherchait, et puis....

— Et puis vous y avez gagné au change puisque vous êtes jeunes et que vous vous aimez.

Ils m'aiment aussi, je te le dis, moi. Je n'ai pas vu Luc enlever son slip, mais je constate qu'il ne l'a déjà plus. Etienne a la tête dans son pull et son jean sur les genoux, moi je suis poussé en arrière, déboutonné, étiré, désapé, je sens tous mes vêtements me quitter par tous les bouts, je suis la proie de deux bouches, de quatre mains, de mille baisers. Etienne a reconstitué ses provisions déjà bien entamées une heure plus tôt chez moi, Luc est un grand garçon qui m'a mis plein de bonnes choses de côté, l'après-midi passe en caresses et en éjaculades, en tendresse et en baisers, en histoires et en regards doux, en sourires et en embrassades.

Le séisme se tasse. Luc se lève pour aller chercher à boire dans le frigo. Je regarde son derrière étroit et ferme onduler devant moi, son pubis d'éphèbe revenir.

— On a été très frappés par ton livre (après tout ce qu'on s'est fait, le tutoiement s'est installé).

Etienne m'ouvre l'armoire. Tout l'espace de l'étagère du haut est vide, tendu de velours rouge. Et deux crânes y trônent, étalant leur horrible sourire au-dessus des piles de linge.

Je crois comprendre. On me confirme. Ils viennent de là-bas.

— Mais comment vous les avez sortis?

— Quel est le récipient où l'on peut mettre très naturellement une tête, et que l'on peut prendre à son bras de la façon la plus anodine?

Une fois de plus, je donne ma langue aux minets, et ils en font un usage, je te dis, enfin...

T'as trouvé, toi?
— Un casque de moto.

Dissert

Je m'appelle Antoine, j'ai dix-sept ans et je suis en seconde au lycée Jules-Ferry. Je m'acquitte avec joie d'une dissertation dont le sujet me fut imposé par le Maître, ce qui me change fort agréablement du propos scolaire dont l'un des aspects les plus chiatiques est leur totale déconnection d'avec l'actualité et les préoccupations quotidiennes.

Non que je n'aime pas les études. C'est souvent intéressant. Le grand problème est que l'on n'a pas toujours l'impression que ce que l'on nous enseigne nous sera très utile dans la vie. Nous ressentons parfois les programmes comme un parcours très sinueux vers un but qu'un peu de logique nous aurait permis d'atteindre en ligne droite, et la notion d'exercice de notre esprit, peut-être recevable dans l'absolu, devrait être remise en cause dans la mesure où il n'est pas réaliste de vouloir faire à la fois de la gymnastique et une course.

C'est donc avec un enthousiasme particulier que je prends la plume, parce que l'occasion m'est donnée de m'exprimer sur un sujet qui me concerne directement, ce qui est infiniment plus motivant que de traiter de la spiritualité dans Teilhard de Chardin ou même de l'humanisme dans Voltaire. Not'Maître, comme on dit dans Molière, mais aussi à la cour du roi (ou de la reine) de Brethmas blague avec à peu près tout, sauf la confiance et la parole donnée à propos desquelles il est d'une rigueur d'airain. C'est donc la première fois que j'écris avec la certitude d'être publié, puisque telle est sa promesse d'inclure le fruit de mes cogitations dans son prochain livre. Le bougre est même capable de respecter mes fautes d'orthographe, (1) mais on lui doit tout de même de donner la parole ou la plume

(1) mais non, mais non, le Maître veille.

à ses petits copains alors que tous les littérateurs homosexuels et pédérastes que j'ai pu lire à ce jour ont cru pouvoir écrire en leur nom et s'exprimer à leur place. (2)

Je ne veux pas dire pour autant que tout ce qui a été dit sur le sujet était faux ou a été mal dit. La bibliothèque de Not'Maître et tyran bien aimé contient de nombreux exemples du contraire. *Le Bon Sexe Illustré* de Tony Duvert, par exemple, exprime des tas de subtilités profondément exactes que sans doute personne de mon âge n'aurait su dégager aussi bien, et même certains chapitres de Jacques ou certains articles qu'il a faits dans des revues gaies m'ont tiré des larmes d'émotion et même des gougouttes d'éjaculation tant ils visaient juste, exprimaient ma pensée, mes sentiments, mes émotions, mon vécu, tant je m'y suis reconnu alors qu'il ne me connaissait pas lorsqu'il les a rédigés.

Ce genre d'écrit a le mérite de me rassurer beaucoup sur mon devenir en ce sens qu'il me démontre clairement que tout ce que je pense, tout ce que je ressens a déjà été dit et ressenti, ce qui au détriment de mon petit orgueil, m'apporte la rassurante démonstration que je n'ai rien de monstrueux, que des milliers de gens ont déjà parcouru ma route et fait mes découvertes. Même en écrivant cela, j'ai l'impression de faire du déjà dit.

Maintenant, revenons au sujet qui m'est imparti. Mon fellateur préféré m'a seulement dit: "fais un chapitre du livre". C'est vague. Si je voulais être méchant, je dirai qu'il est toujours vague sauf lorsqu'il guigne votre braguette. Mais ce serait vraiment de la méchanceté. En fait, il n'en fait pas le siège, ne la prend pas de force, il a un je ne sais quoi qui fait qu'on la lui ouvre non seulement spontanément, mais dans la

(2) Merci. Ça fera trois pipes.

joie. Cela change agréablement du pédérastus simplex que l'on rencontre très ordinairement aux Tuileries ou dans les saunas.

Un sujet si vague, cela ne veut rien dire, mais cela veut dire trop de choses aussi. Cela signifie que je suis la voix des adolescents dans le livre, et c'est une lourde tâche. Presque écrasante, mais bon, elle ne peut revenir qu'à un adolescent et ma petite fierté me dicte que je ne suis pas plus mal placé qu'un autre pour l'assumer. Comme je voudrais illustrer mon propos d'exemples, le meilleur des exemples est sans doute de vous raconter par le menu comment j'ai connu JdB, avec commentaires à l'appui. A charge de revanche, car il aime les gageures, je me propose même de lui suggérer, de lui imposer si on fait appel à sa rigueur, de donner à la suite de mon exposé sa version des faits.

Tout a commencé par une petite annonce du *Gai Pied*:

Je cite: ACADEMIE DE LA PIPE DE PARIS ET SA REGION.
Lauréat du grand concours de la meilleure pipe des Tuileries 1982, Médaille d'Or du Festival d'Art Buccal du Trocadéro 1983, hors concours et Membre du Jury 1984, recherche partenaires pour entraînement olympique. Beaucoup à apprendre pour amateurs éclairés. Débutants acceptés si motivés. Mais attention, le Maître (36 ans, tout ce qu'il y a de présentable) n'est inspiré que par les élèves de moins de 20 ans. Une photo à poil n'est absolument pas nécessaire, mais un portrait ordinaire sera le bienvenu, ainsi qu'une lettre dans laquelle le jeune homme dissertera du sens de sa candidature. Amitié non exclue, et même vachement souhaitée si le postulant est intelligent et cultivé et possède au plus haut point sensibilité et sens de l'humour.

Personnellement, j'ai vu là un second degré particulièrement intéressant. Le caractère organique de la première partie de

l'annonce est compensé avec bonheur par la seconde qui entrevoit l'amitié avec un partage d'activités culturelles. Car pour avoir fréquenté un peu les petites annonces, je me permets d'ouvrir ici le guichet des réclamations.

L'immense majorité des annonceurs, et aussi des répondeurs d'ailleurs, se divise en deux catégories: 1° ceux qui ne pensent qu'à ça, vous veulent conforme à leur fantasme à un poil près, c'est le cas de le dire, ils nous veulent imberbes de ci, berbes de là, avec des jeans et des baskets, etc... etc... pour une consommation immédiate et quasiment rituelle: a/ Tu veux un coca? b/ T'es mignon, est-ce que je peux te prendre en photo? c/ Mon lit est par là, tu viens?

Et 2°, l'autre sorte, que j'appellerai les mimis mouillés ou les ventouses, ou les tantes paternalistes. Tous ceux qui veulent un fils, un petit frère, un nounours, qui vous engluent de leur bouche poisseuse, s'agenouillent et se vautrent sur nous dès qu'on s'assied dans un fauteuil, parlent tout le temps d'avenir, de projets qui ne se réalisent jamais, tout ça pour en revenir au 1°: couche-toi là qu'on cause.

Je préférerais presque la première catégorie qui a le mérite d'aller au but sans détour. L'annonce de JdB traitant du physique avec humour et finissant par un appel à une certaine complicité m'a semblé une intéressante synthèse de ces deux extrêmes. J'ai répondu sur une copie d'écolier, une réponse assez brève, sans doute quelconque. L'annonce avait ceci de déplaisant qu'elle contenait les mots "postulant" et "candidature", et j'avais un peu l'impression de faire acte de candidature à une place. C'est l'appel à l'humour et à la sensibilité qui m'a consolé. Maintenant, si on analyse toutes les petites annonces, elle demeure l'une des moins pires.

J'ai reçu une réponse de quatre pages à la machine, assez drôle, qui avait le mérite de confirmer en tout point l'impression que j'avais eue au vu de l'annonce du caractère

cool et pas trop tante du personnage. Cela sentait quand même son pédé à cent mètres, mais enfin, j'avais répondu à une annonce intitulée, je le rappelle, "Au roi de la pipe" et il fallait quand même assumer un minimum. Cela se terminait par "téléphone-moi" et j'ai téléphoné. Cinq fois, j'ai appelé pour ne pas tomber sur son répondeur. Je ne pouvais pas laisser de coordonnées vu que j'habite chez mes parents, et c'est donc un dimanche à dix heures du matin qu'une voix ensommeillée m'a répondu, qui n'était pas celle du répondeur. Ça va le style, cher maître, proustien à souhait?

A ma grande surprise, ça n'a pas été: "on se voit aujourd'hui". J'avais pourtant libéré ma journée pour rencontrer mon annonceur, mais JdB travaille le dimanche, il vous dira où si ça le chante, mais il bosse tout le week-end. Rendez vous fut pris pour le mercredi suivant, à midi vingt, à la sortie de mon lycée, "j'ai une moto bleue avec un pare-brise et un coffre noir".

Pour mes copains de classe, mon homosexualité, que je n'ai jamais osé proclamer, est plus qu'un soupçon, mais ça se passe plutôt bien. Il y a bien quelques rouleurs de mécaniques qui font des petits commentaires, mais ils n'ont pas l'humour nécessaire pour que ça porte, et ça reste au niveau de ragots qui ne trouvent pas prise dans la mentalité du bahut. Pour ça, je ne peux pas me plaindre. Néanmoins, cela m'aurait sûrement gêné de partir au bras d'une tante ou dans la voiture d'un monsieur, mais l'idée d'être attendu par un motard et de faire un départ casqué et pétaradant devant les copains était assez provocante pour me séduire. Le stéréotype du pédé cuir a beau se faire jour dans quelques films comme *l'Arbalète* ou l'avant dernier Coluche avec Jean Yanne, il ne passe pas dans l'esprit des gens qui persistent à redemander de la *Cage aux Folles*. A cet égard, *La Triche* vu dans le cinéma de Jacques (ça y est, je l'ai dit) représente un document intéressant sur ce

qu'il appelle "la vie des bêtes" mais tombe quelque peu à plat en ce sens qu'il prend à rebrousse-poil, à contre-pied l'attente du grand public quant à la trombine du pédé moyen.

Par ailleurs, l'idée d'avoir affaire à un pédé cuir, à ce qu'on appelle un "clone" et qui est la sorte de pédé qu'on imagine le mieux en motard avait aussi quelque chose d'inquiétant. Aussi ai-je risqué d'abord un œil, puis la tête par la porte du bahut pour voir la dégaine de celui qui m'attendait. Se vexera-t-il si je dis qu'il n'avait pas de dégaine du tout? Un type ordinaire sur une moto ordinaire. C'est quand même pour cette normalité que j'y ai été sans pressentiment. Il m'a filé un casque et on est partis discrètement. Moi qui espérais faire mon petit effet, je dois dire que j'en ai été pour mes frais.

Même comme motard, il ne se prend pas au sérieux. On n'était pas arrivé à Blanche, c'est le premier feu rouge en partant du lycée, qu'un type nous coince au point que sa portière m'a touché le genou. Moi qui ne suis pas motard, j'ai eu très peur. Je me voyais déjà au samu. Crois-tu que JdB se soit excité, ait déchaîné injures et pétarades après le chauffard? On a suivi pépère tranquillement jusqu'au feu rouge suivant, qui est Pigalle. On s'est arrêtés en douceur à côté de lui et il lui a fait un signe très mondain pour qu'il baisse sa vitre, ce que l'autre a fait. Et alors, posément, sans crier, sur le ton de la conversation, il a penché sa tête casquée et il a dit:

— Si monsieur conduit comme il baise, je plains madame.

C'est tout. Et elle était là madame, dans la bagnole. On est repartis. Mais j'avais déjà de la sympathie pour lui, dont je n'avais pourtant vu que les yeux par le trou du casque.

Je n'ai vu sa gueule que dans son parking, quand il l'a enlevé.

Ça va, rien à dire. Vous noterez qu'il m'a emmené d'autor chez lui, sans me demander mon avis. Chez lui, il y a des

aquariums assez jolis, un lit extraordinaire, sa machine à écrire qui est très grosse et des plantes vertes.

On a discuté longtemps de tout, en buvant de la Heineken. Il veut tout savoir, quand et comment je me suis rendu compte que j'étais pédé, comment ça se passe dans ma tête, au bahut, avec mes vieux, il est d'une curiosité insatiable. On a parlé de cinéma, de musique, de pédés, de ghetto, du *Gai Pied*, de politique, de tout, et puis il m'a demandé carrément si je m'attendais à passer à la casserole en venant chez lui. Tel quel. A vrai dire, j'étais bien décidé, avant de venir, à ne céder sous aucun prétexte, en tout cas le premier jour. Et puis bon, ce qui m'a plu, c'est qu'on a parlé de tout et de rien très longtemps sans parler de cul. C'est rare chez les mecs à partir de vingt-cinq ans. Et finalement, j'ai répondu oui alors que je m'étais promis non.

Il m'a dit: "bon, ben..." en désignant le lit de son menton. Comme quoi on peut faire très simplement des choses qui semblent très compliquées quand on y pense. Ce qui s'est passé, c'est lui qui vous le racontera s'il veut, mais j'espère qu'il ne voudra pas trop. Tout ce que j'en dirai, c'est qu'il n'a pas pris tout ce que j'étais prêt à lui donner. Pas ce jour là en tout cas, et c'est presque une leçon: c'est moi qui étais décidé à ne rien donner, et finalement c'est lui qui est resté en-deçà des événements.

Il fait tout en rigolant, même l'amour, et pourtant, il le fait plutôt bien. (3) On se revoit souvent. Nous n'avons pas des relations de couple et pourtant, il est certain qu'on s'aime beaucoup et qu'il y a quelque chose entre nous. Il a d'autres copains de mon âge qui sont en général assez originaux. Parfois il y a des soirées vachement agréables où j'ai fait la connaissance de mecs que je n'aurais pas espérés.

(3) "plutôt" seulement? Attends voir, petit con!

D'autres fois, on part tous les deux en province en voiture ou en moto. Là, il y a toujours une baise à la clé, mais je dois dire pour être honnête que je suis en général aussi partant que lui. Que ça se passe dans la nature ou dans un petit hôtel de village dont on fait craquer le lit, ça reste de bons moments d'amitié et de bons palliatifs à la vie quotidienne. On a l'impression que JdB est tout à vous parce qu'avec lui, on continue à faire ce qu'on veut avec qui on veut, et pourtant, quand on veut, on le trouve comme si c'était un grand amour.

Question parents, je pense que le plus gros des problèmes est passé, car j'ai fini par leur avouer que j'étais homosexuel. En fait, tout cela est lié à mon acceptation personnelle. Depuis la maternelle, je me suis toujours senti du monde des garçons avec cette étrange sensation que les filles étaient en quelque sorte des étrangères avec qui je partageais l'école et rien de plus. En replongeant dans mes souvenirs de cette époque, je peux affirmer que, sans savoir pourquoi, je regardais certains garçons plutôt que d'autres. Il y en avait qui me laissaient indifférents et d'autres que j'aimais plus. Quand arrivaient punitions ou fessées, je me sentais solidaire de mes préférés et pas des autres.

Les jeux sexuels sont arrivés juste avant la puberté. Je me rappelle très bien que je n'avais pas un poil la première fois que je me suis enfermé dans les waters avec mon voisin de classe, alors que lui en avait quelques-uns. Mais j'ai dû me rattraper bien vite. Quelques mois plus tard, nous comparions nos poils et je l'avais largement dépassé en la matière. Curieusement, c'est une fille qui m'a appris à me masturber, sa sœur en l'occurrence. Elle avait quelques années de plus que nous. On était allés la trouver dans sa chambre en lui expliquant que si elle voulait être gentille, elle nous montrerait comment était faite une fille. Elle n'acceptait qu'à condition qu'on se mette tout nu aussi, mon copain a refusé devant sa

sœur, mais moi je l'ai fait tout de suite. Elle s'est déshabillée et nous a expliqué les arcanes de sa constitution. Elle nous a montré comment elle se donnait de la joie avec son doigt, et comme je ne savais pas ce qu'était la jouissance — le simple plaisir d'être tout nu, de bander et de faire quelque chose de défendu suffisait alors à nos émois —, elle m'a appris comment me masturber.

J'ajoute qu'elle n'a obtenu aucun résultat sur le moment, pas plus que moi, et que c'est le soir dans mon lit que j'ai fait les travaux pratiques de ma leçon du jour et que j'ai découvert l'orgasme.

Puis, j'ai découvert que je préférais à mon copain les hommes plus âgés. J'ai eu ma période piscine et douches de stade. Je me suis inscrit dans un club sportif rien que pour les douches. De plus, mon copain est devenu hétéro alors que je suis resté homo. (4) Je n'avais jamais osé rentrer dans une boîte gaie, mais un jour il y a eu la manif gaie dans Paris. J'ai résolu d'aller la voir sans la faire, en badaud, et finalement, j'y ai participé. Là, j'ai été dragué par un type qui m'a emmené en boîte et dans des bars, qui m'a fait découvrir pas mal de choses, et m'a donné le courage de demander un *Gai Pied* à un marchand de journaux. Et j'ai répondu à l'annonce que vous savez. Je m'enhardis, hein?

La période difficile pour un jeune est celle où on constate qu'on n'a pas pris la même route que les autres, que ce sera plus difficile, mais qu'on ne peut pas faire autrement alors que tout le monde, parents, juges, société croient qu'on pourrait faire autrement.

On a tendance à se dire qu'il serait plus facile d'être hétéro parce qu'on n'aurait pas besoin de se cacher. Là, on pense même au suicide. Cette idée ne m'a pas personnellement beau-

(4) Les psy apprécieront le “devenu” et le “resté”...

coup travaillé, mais Jacques a connu des mecs qui se sont suicidés à cause de ça.

L'ordre des événements dans mon acceptation de moi-même est un peu flou dans mon esprit parce que ça a été finalement assez vite. C'est Jacques qui m'a dit qu'on avait tort de se cacher, parce qu'on se comportait comme un coupable alors qu'on était innocent. Mais combien d'innocents se sont fait flinguer? Il faut savoir se défendre très durement pour s'afficher partout, et il y a encore un endroit où je n'ai pas osé: c'est le lycée. Cela passerait peut-être. Il y a dans d'autres classes des pédés affirmés qui ne se font pas casser la gueule pour autant, mais quand on entend ce qui se dit sur eux, tant vaut eux que moi. Pourtant, je crois qu'ils le savent tous...

Jacques dit, lui, qu'on vit pour soi et non pour les autres, et qu'en tenant compte de l'avis des cons, on s'abaisse à leur niveau. C'est d'une logique irréfutable, mais plutôt difficile à assumer, parce que je ne fais pas, comme lui, quatre-vingts kilos. Pour ma part, je trouve qu'il y a trop de cons, et je préfère encore souvent passer inaperçu. Au bahut, je vis donc une double vie. Parfois c'est pénible, à d'autres moments, c'est drôle. Pénible parce que je ressens la différence omniprésente, même loin de tout propos sexuel. Par exemple je déteste le sport et la vie collective (réfectoire, etc...) Quand j'entends les autres parler du dernier match de foot ou de la dernière moto sortie, je n'ai pas l'impression d'appartenir à leur sorte. Pourtant, je m'empresse de préciser que je n'ai rien d'une folle et que rien dans mon comportement ni ma tenue n'a jamais appelé une remarque ou un commentaire.

Côté parents, je me suis décidé, pour élargir le champ de ma petite vie privée, pouvoir rapporter *Gai Pied* à la maison, lire des livres homos sans me cacher ou recevoir des coups de téléphone de mecs. Jacques, qui me poussait dans ce sens a eu la brillante idée d'appeler ma sœur à l'aide. Elle a vingt ans,

on l'a invitée chez lui et on lui a tout raconté en lui demandant de nous aider à faire passer la pilule à la maison. Au début, ils ont très mal pris la chose. Mon père ne l'accepte pas, m'a pris des rendez-vous chez des psys où je ne suis pas allé, on a eu des scènes très violentes à ce sujet. Ma mère a longuement parlé avec ma sœur et a fini par s'y faire au prix de quelques larmes en se disant qu'après tout, le principal est que je sois heureux. On n'en est pas encore à recevoir mes mecs à la maison, et je crois que ça n'arrivera jamais, mais on sait qu'ils existent. Jacques, qui n'a décidément peur de rien, propose d'inviter toute la famille à manger chez lui, mais je ne veux pas. Je ne saurais pas où me mettre. Et toute une soirée où on va parler de moi en ma présence, ça me fait ch... Il a beau dire qu'on va parler de normalité sexuelle et leur faire un cours sur la nature et la tolérance, je trouve que ce sont des choses qu'on vit comme ça, mais dont on n'a pas à parler. Je n'ai pas envie qu'on me décortique et à trop s'expliquer, on a l'air de se défendre. Et là, je lui renvoie sa réflexion suivant laquelle ce sont les coupables qui ont à se défendre, et pas les innocents.

(5)

Peu de temps après que j'aie pris en tapant du pied la décision définitive de ne pas regretter d'être homo, mes parents ont en une scène de ménage épouvantable. Quand je suis rentré du cinéma, ma mère pleurait dans la cuisine dévastée et mon père était sorti faire un tour pour se calmer. Elle n'a jamais voulu me dire à quel sujet exactement ils s'étaient engueulés, elle m'a seulement juré, à ma demande, que ce n'était pas à mon propos. Pourtant cela demeure

(5) Pan sur la queue. Mais finalement t'as raison, mon lapin. J'ai beaucoup de mal à me persuader que Mai 68 est définitivement révolu, et tu m'aides beaucoup quand tu me remets ma montre à l'heure.

possible, elle a pu me dire ça pour ne pas me faire de peine, néanmoins, ils s'engueulaient déjà avant que je leur révèle mes mœurs. Cette nouvelle n'a quand même pas dû arranger les choses. Parfois, je surprends des réflexions entre eux vachement pénibles. Exemple:

Ma mère: quand il a de bons bulletins, c'est ton fils, et quand il n'aime pas les femmes, c'est le mien.

Mon père: tu es bien placée pour savoir que ce n'est pas de moi qu'il tient son dégoût des femmes...

Ma mère: ben justement, je me le demande parfois.

C'est très dur à entendre, ce genre de choses entre les gens qu'on aime, même, surtout s'ils croient que je n'ai pas entendu, ce qui est le cas. En plus, ma mère, qui est pourtant celle des deux qui me comprend un peu, n'a toujours rien compris à la situation, la preuve quand elle dit que je n'aime pas les femmes. J'ai fait une expérience avec une fille, et ça a été très concluant.

Du point de vue physique en tout cas. Je préfère seulement les hommes, mais il n'y a rien que je n'aime pas, et les hétéros, mes parents en premier, ne peuvent pas en dire autant...

Mais on a beau leur expliquer, et j'ai confiance en ma sœur à ce sujet, rien à faire pour les faire sortir du stéréotype du pédé de cinéma. Je pense même qu'ils doivent être très surpris que je ne sois pas une folle démente. Je n'irai pas jusqu'à dire que ça leur manque, mais presque, parce que là, ils comprendraient, alors que j'ai l'air d'un hétéro, je sens l'hétéro, on croit que je suis hétéro, mais je baise comme un homo, ça me rend à leurs yeux doublement suspect.

Ma mère a essayé un jour une conversation avec moi, avec pour leitmotiv que je ne pourrais pas être heureux comme ça, etc... Elle a beaucoup de mal à accepter que deux garçons puissent s'aimer de sentiments. Il est vrai que ce qu'on voit

des pédés à la télé ou au cinéma n'est pas fait pour les rassurer à ce sujet. Pas un film à la mode où on n'emmène pas le spectateur faire une virée dans une boîte cuir. Elle n'a pas vu *La Triche* malgré mes supplications, encore qu'il y a, là encore, des scènes de ghetto, mais au moins il y a Xavier Delluc et Victor Lanoux qui interprètent un couple qui s'aime. A l'heure où j'écris, je ne désespère pas de l'emmener voir *Another Country*, mais je suis quand même un peu inquiet parce qu'elle est capable de voir là dedans des choses inattendues qui ne s'y trouvent pas.

Mon père, lui, ne va jamais au cinéma pour lui, c'est dire qu'il ne risque pas d'y aller pour moi.

Question drague, je suis un peu d'accord avec Jacques lorsqu'il dit qu'il y a les éternels dragueurs et les éternels dragués. Il appartient aux premiers, et moi aux seconds. Quand j'y pense, je ne sais pas comment j'ai fait pour répondre à son annonce. Surtout une annonce comme ça. Sans doute je l'ai prise choquante et humoristique parce que j'étais en pleine crise et que je voulais sortir un grand coup de moi-même, mais il a fallu que je sois vraiment en crise pour faire une démarche comme celle-là.

Un jour, j'ai fait la connaissance d'un garçon plus jeune que moi qui est une folle démente. Il se travestit et rêve de passer dans des spectacles de boîte de nuit. En faisant une telle démonstration de sa féminité, je me demande s'il n'essaie pas de se tromper lui-même, parce qu'il me semble évident qu'il ne trompe pas les autres, et qu'un travelot est un travelot. C'est une fuite en avant dont je ne ressens pas le besoin. Pour moi, le concept même de l'homosexualité est que ça se passe entre garçons, et je veux qu'un garçon soit un garçon. Un mec, c'est un mec. Ce que j'aime, c'est justement ce qu'il a de viril, ce serait une catastrophe et l'extinction immédiate de mon désir s'il supprimait ce qui le rend viril, les poils, les manières,

les vêtements, la voix. (6) Je crois que les travelots sont un exutoire pour les homos qui ne s'acceptent qu'à moitié et n'osent pas regarder un homme en face en se disant: "c'est ça que j'aime". Cela peut être dur suivant l'éducation qu'on a reçue, ou suivant la perméabilité qu'on a eue à cette éducation.

Pour ma part, je rejette en bloc éducation, morale et tout, et je n'ai pas besoin de ça.

Le problème du choix des partenaires est assez intéressant. Trop souvent, on trouve des mecs intéressants qui ne sont pas excitants, ou des supermecs qui sont cons comme des valises. Je ne dirai pas que c'est systématique, (7) mais c'est très fréquent. Alors, on ne sait plus trop comment on doit envisager les relations. J'ai fini par opter pour un panache, qui demeure la moins bâtarde des solutions. Tantôt je m'envoie un type pour le seul plaisir, et tantôt je me donne à un autre qui me fait moins bander mais qui est intéressant. De toute façon, on ne trouve jamais vraiment ce qu'on veut et les gens qui ne se contentent pas d'approximation (8) doivent se retrouver tout seuls. J'ai eu ma petite période idéaliste, j'en suis vite revenu parce que ça empoisonne la vie et ça accumule les déceptions. La solution raisonnable consiste, je pense à en avoir un fixe avec lequel on trouve un max et de s'offrir des choses agréables quand on a envie et qu'elles se présentent.

Je trouve idiots les pédés qui se marient ou se comportent comme des couples avec jalousie, et toutes les tares des hétéros. Il y a à l'homosexualité certains aspects positifs,

(6) Bien dit!

(7) Ouf!

(8) Là, je ne sais pas ce que je dois dire, parce que c'est vrai, mais ça me fait vachement chier de me savoir une approximation!

notamment celui de ne pas être codifiée puisqu'elle n'a jamais été reconnue. (9) Il faut être barjo pour ne pas en profiter et pour s'embarrasser des charges et devoirs de la condition hétéro. Mais peut-être que les homos qui vivent comme ça n'ont jamais vu leurs parents se battre et se disputer...

Pour ma part, je trouve que la liberté ainsi procurée est une excellente compensation aux inconvénients d'être gai. Cela mérite même de se payer d'un peu de solitude.

Comme tous les pédés, j'ai peur de vieillir. Quand je vois un vieux qui se promène aux Tuileries et de qui tous les jeunes se détournent, j'ai envie d'aller le trouver et de m'offrir à lui pour lui rendre sa joie de vivre. C'est un peu "qui tollis peccata mundi", mais je trouve absolument ignoble cette façon des gais de refuser les vieux. Je reconnais que j'ai pensé à m'offrir, mais que je ne l'ai jamais fait. Pourtant, je crois de plus en plus que je le ferai de temps en temps parce qu'on n'a pas le droit de rejeter comme ça ses frères dans l'oppression. Les pédés qui réclament la tolérance ne peuvent pas se rejeter entre eux comme cela.

Jacques, lui, a l'âge de ma mère. Le problème de l'âge physique ne se pose pas parce que c'est cet âge là que je préfère. Reste un problème de culture, et là il faut dire que le fossé que se creuse inexorablement avec mes parents est quasiment inexistant avec un homo. Il déteste les boîtes le funky et le disco et je désespère de le lui faire apprécier un jour. De ce côté là, ex-aequo avec ma mère. Et puis, c'est aussi bien que j'aille en boîte tout seul. (10) Mais il se branche

(9) J'ai déjà vu ça quelque part?

(10) Chienne lubrique, va! T'as vu le retour de la Pomponnette dans *La Femme du Boulanger*?

rock assez nettement pour qu'il soit clair que ce n'est pas pour me flatter. En contrepartie je reconnais qu'il m'a emmené à des concerts et une opérette d'Offenbach où je n'aurai été ni tout seul ni avec ma mère, et que je ne l'ai pas regretté, au contraire. Il passe avec un homo des choses qui ne passent pas, à âge égal, avec les parents.

Il est vrai que le fait d'être homo lui fait franchir des abîmes et des déserts par rapport à elle sur les sujets société, politique, liberté, social, tolérance, etc... Ma mère serait-elle arrivée à ce résultat si elle avait été gouine?

Le bilan de tout ça, c'est encore un test à Jacques qui, à propos de ma crise d'acceptation de mon homosexualité, m'a dit: "le jour où tu pourras répondre oui à cette question: si tu pouvais recommencer ta vie, recommencerais-tu homo?, tu auras résolu ton problème." Je crois que je peux répondre oui aujourd'hui, et qu'il n'y est pas pour rien.

Droit de Réponse

L'apprenti a fait une excellente planche et le Maître est satisfait. Peu de choses à rajouter. Rien même, parce que, si j'ai voulu que ce soit un délégué de ta génération qui prenne la plume, c'est bien pour m'abstenir de parler à sa place. On voit que tu as de bonnes lectures et d'excellentes fréquentations.

Ce qui me chagrine, dans l'absolu, c'est que tout ce que tu viens d'écrire, il est évident que tu le penses vraiment, que tu le vis, que tu le tiens pour ta vérité personnelle, pour le fruit de tes cogitations, le résultat de tes expériences. C'est un choix délibéré que tu as fait, après avoir écouté les uns et les autres, Dupont et Durand, le pasteur machin et de Brethmas.

Pourtant, qu'un ringard te lise, et il proclamera que tu es trop con pour avoir tant d'idées personnelles, que je t'ai vicieusement et insidieusement inculqué les miennes, que je t'ai honteusement détourné, etc... etc...

Pourtant, quand le même ringard embauche un apprenti, il ne le trouve pas trop con pour lui confier un travail d'ouvrier à un salaire dérisoire. Pourtant, quand le même ringard se fait piquer sa voiture par un mec de ton âge, il ne lui reconnaît plus le privilège de l'inconscience. Là, ce sont ses biens personnels qui sont touchés, et le mec de dix-sept ans qui n'est pas foutu de trouver tout seul avec qui il veut baiser est censé devenir soudain parfaitement responsable de ses actes, là, il n'est plus trop jeune pour décider lui-même, c'est de la mauvaise graine incurable, ça monsieur le juge.

Quand c'est la fille de monsieur Ringard qui se fait engrosser, elle est une victime blanche et pure dont on a abusé la naïveté, la pureté primale. Mais si l'engrosseur a le même âge, il sera, lui, parfaitement conscient et responsable de ses actes...

Comment voulez-vous, messieurs les moralistes, qu'on vous prenne au sérieux alors que les discours que vous tenez ne tiennent pas debout?

Merci, Antoine, pour ta contribution.

Les Clés du Paradis

Si tu as bien lu *Détournement de Majeur* dont j'ai eu l'honneur, en 1980, d'enrichir le rayon masturbatoire de ta bibliothèque, tu dois te souvenir de Didier, promoteur du CLILIS (Comité Lycéen de Libération Sexuelle), qui menaçait, si on ne lui abrogeait pas fissa l'alinéa 2 de l'article 331 du code pénal privant les 15-18 ans d'homosexualité, de fomenter une manifestation sans précédent.

Son projet consistait à emmener un groupe de revendicateurs se masturber contre les grilles de l'Assemblée Nationale pour montrer aux députés, preuves à l'appui, que les jeunes garçons avaient des besoins sexuels impérieux et souhaitaient une législation qui leur permette de les assumer sans envoyer leurs amants en prison.

Tu trouveras Didier page 13 de mon précédent chef-d'oeuvre. Sa manifestation n'a, hélas jamais eu lieu, sinon, j'en aurais eu, des choses à te raconter! Par contre, l'abrogation du vilain alinéa a, elle, bien eu lieu le 6 août 1982.

Le CLILIS est mort de querelles internes. Les extrémistes voulaient abaisser l'âge de la majorité sexuelle à 13 ans pour tout le monde, les modérés se contentant de réclamer la mort de ce putain d'alinéa. Or, si les vieux prennent le temps de discuter, à quatorze ans, on ne se fait pas de cadeau, tout le monde s'était envoyé chier à grands coups de pieds dans les cartables et on était resté là. Didier était consterné de son échec. Il était venu, tout sanglotant, conter sa déconvenue à tonton de Brethmas.

Comme toujours pour ce genre de discussion, on se déshabille, on se met sur le fameux lit, moi sur le dos appuyé sur des coussins, l'autre contre moi avec sa tête sur ma

poitrine, et on cause des heures. Les discussions sont plus faciles ainsi parce que la tendresse, le contact directement humain qui nous lie, le défi que notre amitié jette à nos désirs permettent d'aller plus loin dans les choses, plus intimement dans nos réflexions. Et l'amour ne vient qu'après que nous nous soyons tout dit.

— C'est de la faute à ces connards d'hétéros fulminait mon jeune héros. Tout ça parce qu'ils veulent baiser leurs gonzesses à treize ans au lieu de quinze. Alors, à cause de ça, nous, pauvres pédés, on ne peut pas baiser entre 15 et 18. Leur revendication porte ombrage à la nôtre qui est pourtant mieux fondée. Parce que, eux, à quinze ans, ils peuvent aller avec toutes les femmes qu'ils veulent, tandis que moi, là, sur ton lit, avec ta queue dans ma main, je te fais risquer la prison. C'est dégueulasse, non?

Remarque, Didier, à l'époque, n'avait que quatorze ans et demi. Alors, alinéa ou pas, notre amour était de toute manière hors la loi. Mais qu'est ce que c'était bon! Que de tendresse passée entre nous! Que de douceur, d'estime, de respect, de plaisir, de sentiment dans nos longues caresses! Que de symboles, de richesse, de communion dans nos échanges de sperme...

Didier avait donc quatorze ans et demi en 1979. Tu veux que je te le décrive? M'étonne pas de toi. Bon. Taille moyenne, fortement bâti, du genre à tendre ses blue jeans avec des cuisses au galbe bien rebondi. Une volumineuse chevelure roux-auburn, de cheveux très épais qui restaient merveilleusement en place avec leurs vagues et leur raie même après les pires épreuves. Il avait une peau très pâle constellée de taches de son sur les joues, les bras et les épaules, et un duvet doré plein de lumière sur les bras, les cuisses et les mollets. A son centre de gravité, il avait deux touffes auburn bien volumineuses, profondes et une superbe bite d'albâtre,

parfaitement droite, avec un gland bien marqué, ornée, comme la mienne, d'un grain de beauté.

S'il avait des duvets d'or, il avait aussi des parents en or. Parce qu'on ne fait pas du militantisme homosexuel à quatorze ans et demi sans que ça se sache à la maison. Et non seulement ça se savait, mais c'était tellement bien accepté que certaines réunions du CLILIS se sont tenues chez lui, au salon, pendant que sa douce maman apportait de la cuisine orangeades et brioches.

Didier m'avait spontanément contacté après avoir lu mon premier livre, *Traité de Chasse au Minet* paru quelques mois plus tôt. Pour notre première discussion, on était restés habillés, mais on s'était quand même dit pas mal de choses. Il fut l'inspirateur de bien des sentences de *Détournement de Majeur*, et entre autres du titre. C'est encore lui qui, par sa perfection physique et morale, incarne le "Petit Prince" du chapitre 8. La fin tragique que j'avais donnée à cette nouvelle n'avait rien à voir avec lui, mais ce petit ami parfait et merveilleux, je peux vous dire maintenant que c'était Didier.

A l'heure où je rédige le présent chapitre, il a vingt ans, et fait, comme son papa, médecine. Il mesure à peine plus d'un mètre quatre-vingt-dix, pèse dans les quatre-vingt-dix kilos de pur muscle, gare sa Renault 4 en soulevant le pare-choc arrière au lieu de faire des manœuvres et arbore une barbe style Charlemagne.

Il n'est plus à proprement parler mon petit copain, mais on a vécu, tous les deux, des choses qui ne s'oublient pas, et nous sommes restés les meilleurs amis du monde.

Lorsque nous fîmes connaissance, il y a six ans, nous avons dès le premier jour flashé, comme on dit, l'un sur l'autre. On ne s'était pas consommés tout de suite, comme je vous l'ai dit, sans doute parce que nous nous étions mutuellement fait forte impression.

Mais le lendemain, le téléphone sonnait.

— Tu viens bouffer ce soir à la maison? me demandait mon doux éphèbe.

— Tes parents ne sont pas là? On irait aussi bien au restaurant, tu sais, plutôt que de risquer de se faire surprendre par leur retour.

Rire jovial et cristallin.

— Mais c'est eux qui t'invitent! Je leur ai parlé de toi, ils ont lu ton bouquin. Tu pourrais en offrir un à mon père? Il en voudrait un dans sa bibliothèque à lui...

Parfois, on se demande si on rêve ou quoi. J'ai dû poser des questions bêtes.

— Mais ils savent? Tu leur as dit que tu es comme ça? Ils ont vraiment lu mon livre?

Et à tout cela, une seule réponse, magistrale et définitive:

— Je voudrais que tu sois mon ami. J'ai pas osé te le dire hier. C'est un peu pour ça qu'ils t'invitent. Ma mère, elle comprend tout sans que je lui dise...

Nous voilà donc à table. Papa médecin, maman dentiste, mon soleil en face de moi, et son petit frère, dix ans, qui n'ignore rien de la conversation ni des sujets qui sont débattus.

— Moi, quand je serai grand, je serai pas pédé, en tout cas, affirme péremptoirement le bambin.

— On verra quand on y sera! répond le papa en rigolant.

Depuis, j'ai vu grandir le petit frère. Imaginez le grand, mais en maigre. En très mince, très élancé, avec cette maladresse pleine de grâce des adolescents échassiers. Maintenant, il a seize ans, et il ne veut toujours pas être pédé. Difficile d'en discuter avec lui. Il serait volontiers un peu narquois si la forte personnalité de Didier n'imposait pas le respect. Frédéric, c'est son nom, sait ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas. Je le rencontre néanmoins fréquemment car il est un des habitués du cinéma pour lequel j'ai des entrées gratuites. Par ailleurs,

nous partageons une passion pour les aquariums d'eau de mer et nous nous visitons souvent pour comparer nos résultats, nos filtres bricolés, nos poissons et nos crabes.

Aujourd'hui, je débarque à Evry où j'espère bien voir toute la famille. Les parents parce que c'est un plaisir, Didier pour lui remettre des photocopies réduites dont il m'a chargé et Frédéric pour lui apporter des petites fioles de bactéries dénitrifiantes achetées à Paris.

Mais ce dernier est seul à la maison. Pas de parents, pas de carabin. Il me reçoit en slip, le bougre.

— T'aimerais bien voir mon cul, hein? me dit-il avec son sourire "spécial pédé".

Je ne l'ai jamais dragué. Seulement jamais pressenti. S'il avait envie, avec le frère et les parents qu'il a, il serait bien venu me trouver, il jouit pour cela d'une parfaite liberté.

Il a de belles jambes bronzées, merveilleusement fines, un peu poilues, surtout sous les cuisses et sur les mollets. Son ventre est tellement plat que son slip est tendu dans le vide entre ses hanches. Je cherche bien à regarder dans cette fente obscure, mais on n'y voit que la naissance de son duvet pubien.

— Toujours des promesses! je lui réponds.

On enseme en bactéries son nouvel aquarium. Démontage des filtres, qui tourneront quatre jours à vide, et tout est prêt.

— T'es en moto? me demande-t-il en enfilant dans un long et étroit blue jean son ineffable beauté.

— Ouais.

— T'as des plans, là? On irait bien faire un tour, non?

Effectivement, je n'ai pas de plans, mais je le vois venir.

— Je veux bien, mais tu m'emmerdes plus pour que je te laisse conduire. C'est non d'avance, tu le sais, ça l'a été pour ton frère, ça l'est pour tout le monde.

— Ok, ok, pas de problème. Je te foutrai la paix. Mais j'ai envie de grand air. A quelle heure tu dois être rentré?

— Ma foi, je suis de congé. Je n'ai pas d'heure.

— On fait toute la journée à Fontainebleau? Il fait super beau.

C'est vrai. Il fait un temps radieux. Après tout, pourquoi pas? Une journée de forêt avec ce bel oiseau, même s'il est indraguable, ça vaut largement un retour à Paris et des tas de courses que je pourrai toujours faire demain.

Nous voilà partis. Vingt minutes d'autoroute, la bretelle, Barbizon, Fontainebleau, la pyramide et une route champêtre.

— Tu sais où il y a les rochers?

— Un peu partout. Mais je connais un endroit assez sauvage. C'est un peu loin mais on a le temps.

La moto enchaînée à un arbre dans un taillis, on s'essouffle un peu à gravir une colline, puis Frédéric tente et réussit, d'ailleurs, quelques escalades qui me font frémir. Heures de vie intense à regarder les écureuils, écouter les petits oiseaux dans les jeux de lumière du soleil à travers les frondaisons. Cinq heures du soir. Nous avons complètement oublié de manger, mais la faim nous tenaille maintenant. Un petit retour vers la civilisation s'impose.

— Merde! Les clés de la moto! J'ai perdu les clés de la moto!

Une froide colère m'envahit. Quel con! Nous voilà en plein bois, à plusieurs kilomètres de la route la plus proche, laquelle est encore à trois lieues de la ville, avec une moto enchaînée à un arbre!

Déjà dans ma tête le film de la triste soirée en perspective. Marche à pied. Auto-stop. Fontainebleau. Acheter une scie. Auto stop. Remarche à pied. Il fera nuit. Retrouver la moto quand même, scier des heures ma chaîne réputée insciable, démonter le tableau de bord, mettre le contact dans le noir.

— Tu les a pas perdues, je te les ai voléees!

C'est malin! Me coller des émotions pareilles.

— Bon, ben, j'ai bien ri. Tu peux me les rendre, maintenant.

— Je suis un voleur! Faut que tu m'attrapees!

Curieux! Lui qui se prend si volontiers pour un adulte, joue à l'adulte, et qui se livre maintenant à un jeu de gosse, parle comme un gosse, avec des eee à la fin de ses phrases.

Mais après tout, un petit jeu avec lui, je ne suis pas contre. Une petite bagarre dans l'herbe n'est pas faite pour me déplaire. La bagarre, depuis l'école maternelle, est toujours une merveilleuse occasion, sous prétexte de virilité, de porter la main sur le corps des petits copains qu'on n'oserait pas toucher en d'autres circonstances.

Frédéric part en courant, et moi à sa poursuite. Cela dure un bon moment. Finalement, ce genre de gymnastique fait du bien. Nous sommes tous deux essoufflés lorsqu'il se laisse rattraper. Je lui prends les bras, il se débat et s'échappe à nouveau.

— Faut me ligoter si tu ne veux pas que je m'échappe! Je suis un bandit!

— Te ligoter avec quoi?

— Démerde-toi! Sinon, on passe la nuit ici.

Voilà un jeu qui prend une drôle de tournure. Je tire ma ceinture et repars à sa poursuite, ce que voyant, il se laisse à nouveau rattraper. Alors que je le pousse vers un arbre pour le ligoter comme il le désire, le voilà qui lève ses longs bras et s'empare d'une branche basse. Je comprends que c'est ainsi qu'il veut être attaché. J'ai déjà compris où on allait comme ça, et je t'assure que je retrouve presque la merveilleuse émotion glacée qui envahissait ma poitrine d'adolescent lorsqu'il y avait, à l'époque, du déshabillage dans l'air. Cette émotion émoussée par la vie, la voilà qui me reprend, intacte. Car je sais déjà que Frédéric est en train de fabriquer les

prétextes qui lui permettront de se donner à moi. Comme ça, ex abrupto, il n'ose pas. Mais dans le scénario d'un jeu stupide, ça va marcher, tu vas voir.

Je lui lie symboliquement les mains à sa branche basse. Il se dégage et fuit à nouveau. Quel souci de perfection dans le scénario! Après une brève course, il se laisse à nouveau rattraper sous la même branche à laquelle je le lie, cette fois-ci, sévèrement.

— Alors, ces clés?

— Cherche!

Et alors, là, il a un regard... Le regard d'un adolescent qui désire. Faut être pédé pour connaître ça. Il n'y a pas d'équivalent nulle part.

Pour faire durer les bonnes choses, je prends mon temps. Je lui remonte son tee-shirt par dessus la tête, ses bras ligotés en l'air m'empêchant de le lui enlever. Sa poitrine plate apparaît, avec ses petits seins dardés. Petits seins, grosse bite, dit-on. Les siens sont minuscules.

Puis je m'attaque à la ceinture. Elle est bien large, avec une grosse boucle de cow-boy qui, sitôt libérée, pend lourdement à sa lanière. Bouton de ceinture et fermeture éclair, le rideau s'ouvre. C'est joli, la courbe d'un jean qui s'ouvre sur un slip bien gonflé. Le futa tombe à ses chevilles. Il lève une jambe pour terminer de l'enlever, mais le basket ne veut pas passer dedans. Tant pis, on renonce. Affalé sur ses chevilles, le jean ne nous gêne pas du tout.

Je suis là, à genoux, à contempler ses jolies jambes fines, aux muscles délicats, aux poils juvéniles, au bronzage parfait. Si j'avais pu me douter, quand je les ai vues s'enfiler dans le pantalon tout à l'heure à Evry, que j'aurais quelques heures plus tard, le privilège de les en libérer dans de telles circonstances! Et là, juste devant mon visage, le slip rouge, tellement tendu par son hôte exubérant que l'élastique de la

ceinture renonce à assumer ses fonctions et laisse émerger un gland aventureux en-dessous du nombril...

Je reste un moment immobile, à savourer l'instant, faire durer le désir fou qui s'est installé entre nous. Et lui, le bougre, les bras en l'air, attachés au dessus de sa tête, les jambes empêtrées dans son pantalon défait, offrant crûment sa prodigieuse nudité sans défense à mes sens ébahis, son corps cambré resplendissant, dont le trésor le plus précieux, le dernier bastion de sa plus intime pudeur n'est plus séparé de moi que par un triangle de nylon rouge symboliquement maintenu par des élastiques qui ne résistent plus à la vigoureuse pression de son désir.

Il me regarde avec un sourire de Joconde que je ne lui connais pas. Portée par nos deux cœurs à l'unisson, ma main tremblante profane avec délice le dernier sanctuaire. Le voile inaugural tombe, le chef-d'œuvre est dévoilé. Le triangle de poils bruns est net comme s'il était dessiné, souligné au trait. Sa lisière rectiligne, ses angles précis affolent mes sens déroutés. Ce petit pelage, très dense, est merveilleusement ordonné. Rangés, comme peignés des bords vers la racine de la verge, les poils fins et serrés convergent en un tourbillon diabolique qui se résout en deux bouclettes magistrales et symétriques. La bite, étonnamment rectiligne, longue, robuste, pointe délibérément vers moi. Je ne sais plus si je dois regarder ou toucher. J'ouvre la bouche, mes mains englobent ses petites fesses rondes et satinées. Quelques oscillations et un grand soupir. L'extase était tout proche.

Il a délié ses mains, me relève de force, me prend la tête, guide mes lèvres vers les siennes et vient déguster sur ma langue le nectar de son orgasme encore brûlant.

Et nous restons enlacés, comme ça, un très long moment, moi habillé, lui nu, nos bouches s'entredévorent, mes mains sur la douce cambrure de ses reins et de ses fesses. C'est bon.

Puis, sans mot dire, il se rhabille. Je revois disparaître ses trésors dans son jean, mais ce n'est plus comme ce matin. Il y a des pisse-froid qui disent: "si on couche ensemble, notre amitié ne sera plus comme avant". C'est vrai, notre amitié n'est plus comme avant. Maintenant elle est significative, prenante, plus profonde, et les regards que nous échangeons sont autant de messages de chaleur et de connivence.

— On recommencera, dit-il simplement.

Puis, soudain, la chaleur de ses yeux verts s'éteint. Fébrilement, il explore ses poches.

— Les clés! Je les ai perdues pour de bon!

Jolie douche froide. Moi qui me demandais comment j'allais résoudre l'orgasme spontané que je sentais monter en moi, eh bien voilà mon problème résolu.

— Cherche bien. Tu les avais mises où?

— Dans mon slip.

— Eh bien, elles doivent être là où je te l'ai enlevé.

Nous nous agenouillons sur les lieux de l'initiation, explorons les feuilles mortes de nos doigts tremblants. Rien.

— J'ai dû les perdre en courant. Je bandais tellement que les élastiques... elles ont dû glisser, quoi.

Nous avons couru longtemps, en tout sens. Un coup d'œil autour de nous, sur l'immensité du sous-bois nous persuade de l'inutilité de telles recherches. Elles sont bel et bien perdues.

Le scénario cauchemardesque que j'avais rapidement imaginé tout à l'heure se met donc en scène, et nous commençons à marcher vers la route la plus proche. Toutefois, ce n'est pas l'exode que j'avais entrevu, mais une marche concertée, où chacun de nous est amicalement à l'écoute des pas et de la respiration de l'autre. Nous nous "vivons" mutuellement. Dans la camionnette qui nous prendra une demi-heure plus tard, nous nous assiérons l'un contre l'autre, mon bras passé derrière ses épaules, nos mains se tenant sur

nos cuisses. Le chauffeur nous regarde d'un air étonné. Ses regards furtifs quittent la route dans les lignes droites pour observer nos doigts enchevêtrés sur nos jeans. Mais heureusement, aucun commentaire.

Le quincailler de Fontainebleau est en train de tirer ses grilles lorsque nous atteignons, tout essoufflés, les abords de son magasin. Alors que je considère avec perplexité le rayon des scies, Frédéric vient me montrer un petit chalumeau à butane. Effectivement, l'idée est excellente. Il est vrai qu'il est, aujourd'hui, dans une journée où il allume particulièrement bien, et qu'une telle initiative ne pouvait venir que de lui. Il met son argent de poche à contribution pour acquérir une lampe torche et nous voilà repartis. Par un étrange hasard, c'est la camionnette qui nous a amenés qui se pointe la première lorsque nous tendons le pouce sur la route du retour. On a expliqué le coup des clés au pépère qui la conduit, et il n'est nullement surpris de nous voir revenir avec un chalumeau. Au moment où il démarre, nous constatons que nous avons encore oublié de manger. La faim tenaille, mais il y a d'autres choses qui nous tenaillent tellement plus qu'on l'a complètement négligée. Tant pis, l'aventure, avec la camionnette, vient de démarrer. On reviendra avec la moto et on se paiera le restau, carrément, à ce moment là.

Nous tournons un moment en rond dans le bois avant de retrouver la moto. C'est le crépuscule, et la lumière, en déclinant, a modifié l'aspect du paysage. Les couleurs sont plus douces, mais distances et formes ont changé. Enfin, le reflet d'un chrome à travers le feuillage nous révèle la cachette de notre monture.

Je t'assure que voleur de moto, ce n'est pas un métier. La chaîne devient rapidement tellement chaude qu'on ne peut plus la tenir. Si on la lâche, elle va pendre contre le pneu, et c'est l'explosion. Si on la tient, on se brûle. Nous la calons

avec des branches qui ne tardent pas à s'enflammer, et on la récupère in extremis avec d'autres branches avant qu'elle ne marque le pneu au fer rouge. D'une main, il faut tenir cet objet incandescent loin du caoutchouc, et avec les pieds, conjurer l'incendie qui s'annonce. Manquerait plus que ça, de mettre le feu à la forêt!

De plus, des professionnels qui achètent un chalumeau s'offrent aussi des lunettes noires. Pas nous. C'est pourtant écrit en gros sur le carton du chalumeau, mais on a tout fait tellement vite... Rapidement, on se met à voir trente six chandelles. Même en superposant nos deux paires de ray-ban, on finit par ne plus voir qu'un soleil au bout de notre lance-flammes. Il faut alors se relayer, l'un chalumant avec les lunettes, l'autre tenant l'établi sans regarder. On est en nage.

Une heure de travail. Perceur de coffre, non merci, j'ai compris, il fait nuit archi-noire lorsque la chaîne tombe en sifflant sur le terreau humide que nous avons, par sécurité, débarrassé des feuilles mortes. On se regarde avec le soulagement du travail accompli. Il était temps: la panne de gaz menaçait, le petit dard blanc de notre bazooka commençait à rougir, ce qui est signe d'extinction.

Il ne reste plus qu'à démonter le tableau de bord comme de vulgaires voleurs pour shunter les fils du contact. Alors que je déballe la boîte à outils, un grand rire, de cette sonorité qui parle à tout mon être, de cette voix d'adolescent qui conjugue l'homme et l'enfant, retentit. De son bras tendu, Frédéric m'apporte une petite pendeloque brillante: les clés!

— J'ai laissé tomber la lampe de poche, ben elle est tombée dessus!

Je suis trop fatigué pour réagir avec exubérance. L'heure de chalumeau m'a démoli. Sans transition, je remballe la trousse à outils que j'étais en train d'étaler, la range dans son petit logement sous la selle, et enjambe la moto pour démarrer.

— Attends, me dit un souffle rauque, pas tout de suite!

Il est là, nu, complètement nu, fabuleusement nu, merveilleusement offert à la brise du soir et à mes regards langoureux. Dans l'obscurité, son corps bronzé paraît sombre, mais la lune, éclairant sous les frondaisons comme à travers un vitrail, y projette de petits triangles mobiles de couleur ambrée. L'un d'eux tombe juste à cheval sur la lisière rectiligne du buisson triangulaire en bas de son ventre. Et le doux balancement des branches fait glisser la mutine tache de lumière sur son sexe toujours prêt qui me désigne comme bénéficiaire de ses voluptés. Frédéric se met à genoux.

Les oiseaux se sont tus. Le bois, obscur et bruissant semble à l'écoute de notre fantastique étreinte. De temps à autre, le hululement d'une chouette qui monte la garde nous confirme que mère nature veille sur nos amours. Maintenant, nous sommes nus tous les deux, couchés dans les feuilles. Le corps de l'autre est si doux que les picotements de notre couche nous semblent absolument négligeables. Nous roulons l'un sur l'autre dans un craquement de feuilles mortes, explorant de nos bouches avides chaque pouce de nos corps respectifs, effleurant chaque toison de nos lèvres sensibles, humant avec délice les moites exhalaisons de nos entre-jambes touffus, dégustant l'intimité de l'autre avec l'impression de recevoir un présent naturel, évident et trop longtemps négligé.

Frédéric me repousse, roule sur le ventre, cambre ses reins, et souffle:

— Prends-moi!

Ses petites fesses dures oscillent déjà dans l'espace au rythme des spasmes qui le possèdent.

— Encule-moi! Je suis un sale pédé, prends moi comme un chien, rentre moi dedans, c'est à toi, tout à toi, je te veux!

Ben dis donc! Il y avait comme du retard à rattraper. Comme si l'homosexualité triomphante de son grand frère

avait empêché la sienne de s'exprimer, l'avait écrasée de son arrogance, de sa facilité. Et aujourd'hui, c'est la grande libération.

L'ambrosie de mon désir colle le fin duvet autour de son anus palpitant. Ça passe tout seul. Je suis attendu, espéré, aspiré dans cet antre douillet. Mon gland s'y sent chez lui, c'est fou. Un monstrueux orgasme me parcourt le corps entier comme un raz de marée, s'engouffre délicieusement entre les fesses offertes, s'épanouit dans ses entrailles impatientes comme un soleil brûlant. Nos deux corps vibrent à l'unisson de toute leur substance, de toutes leurs fibres, c'est la même jouissance qui, à cet instant, nous secoue et nous fait communier dans un seul frisson.

A peine retiré, je le retourne pour goûter sur son ventre, le fruit du plaisir que je lui ai donné. Hélas, même au paradis, les roses ont des épines, et c'est une jute mêlée d'humus et de brindilles qui vient croquer sous mes dents. Et juste à ce moment, sa bouche se colle à la mienne pour partager la dégustation de ma récompense et je lui transmets donc, de ma langue blagueuse, cet étrange terreau ensemencé où la légende fait pousser la Mandragore.

Amarcord

Sans aucun doute, les histoires d'amitié entre un adulte et un adolescent sont belles. C'est sans doute cette beauté, d'ailleurs, qui leur vaut leur lot de tabous et d'interdits. Tout ce qui est bon est toujours défendu à tel point que le jeune enfant, qui se voit interdire les détours à la sortie de l'école, le chocolat du placard et le pot de confiture, ainsi que de jouer avec son zizi et surtout avec celui des autres finit très rapidement par concevoir le corollaire de cette interdiction.

Il réalise bien vite que si c'est défendu, c'est que c'est très bon. Et à cette certitude que ses expériences vont le conduire à quelque chose d'agréable vient s'ajouter ce merveilleux pincement que procure la bravade de l'interdit.

En vertu de ce principe qui semble échapper aux psychologues parce qu'il ne sert pas la cause de ceux qui les paient, les enfants sont spontanément partants pour une expérience nouvelle, notamment sexuelle. La morale, défendant ses ultimes bastions, en est à modifier l'histoire, comme dans *1984*, pour asseoir ses raisonnements. Ainsi par exemple, Louis Pauwels, dans le *Figaro-Magazine* du 19 janvier 1985, écrit: "je pense que les mœurs communes à nous depuis toujours sont plus précieuses à l'humanité que les vices communs à quelques uns".

Cette phrase, extraite de son éditorial, lui sert à démolir les pédophiles militants qui, affirme-t-il, bénéficient d'étranges appuis "dans certains milieux du bien public". Y a du brouillard, hein?

Le pédophile devient, dans l'esprit de l'éditorialiste, un subversif, un révolutionnaire derrière lequel il voit poindre des hordes de jeunes gens "libérés" qui montent à l'assaut de Neuilly et d'Auteuil.

Mais monsieur Pauwels, permettez-moi de vous renvoyer à vos livres d'histoire et de géographie. Les Grecs, vous savez, ceux qui ont inventé la démocratie dont vous vous croyez un ardent défenseur, eh bien, ils étaient pédérastes! Les Égyptiens aussi, notoirement. Les pharaons étaient même incestueux, histoire de vous faire frémir. Ils ne pouvaient toucher leur sœur ou leur cousine que pour procréer, mais toute autre manifestation sexuelle s'adressait obligatoirement à un prêtre mâle! Les romains ne crachaient pas dessus non plus, et Caligula, en dépit des portraits qu'en donnent les films à son propos était une folle démente... Les samourais japonais étaient toujours accompagnés d'un page dont le rôle ne se limitait pas à porter les valises. Il était à la fois le fils spirituel, l'élève, relation de type grec....

Vous qui accusez la gauche de fomenter la révolution derrière les imperméables ouverts des pédophiles, savez-vous que c'est la révolution chinoise qui mit fin à toute une civilisation où la pédérastie était un art prisé, réservé à l'élite intellectuelle? Les jeunes garçons suivaient des cours pour apprendre à séduire les adultes, formations dont l'outil pédagogique le plus célèbre est sans nul doute ce banc portant des sortes de tétines en bois de tailles progressives sur lesquelles ils éduquaient ce que vous devinez en s'asseyant?

Savez-vous que les moines tibétains si souvent donnés en exemple pour l'élévation de leur esprit... Savez-vous que toutes les peuplades encore protégées du christianisme... Savez-vous que la civilisation arabe s'accommode fort bien de ses interdits religieux au sujet de la pédérastie? Faites un tour dans la casbah de Marrakech, vous n'aurez rien à demander, les propositions viendront toutes seules...

Et Astérix et Obélix? Henri III? Monsieur le duc d'Orléans, frère du Roi? Et Cambacérès, auteur du code civil que vous défendez?

Non, monsieur Pauwels. C'est dans *1984* de George Orwell qu'on modifie l'histoire pour commander le présent. Mais l'histoire, la vraie, est pédophile à vous faire frémir, et c'est depuis qu'on "protège" l'enfance qu'on la renie, que vous la reniez.

Vous accusez les "révolutionnaires" de libérer leurs troupes par le sexe. Mais qui, le premier, a enfermé le prolétariat dans une prison frustratrice pour en canaliser l'énergie sexuelle vers la multiplication des petits travailleurs et des petits soldats dont il avait besoin? N'est-il pas logique que la défense aille à l'encontre de l'agression?

Si vous craignez que ce verrou ne s'ouvre, n'est-ce pas parce que vous êtes parfaitement conscient que les classes sociales que vous défendez si âprement ne doivent leur suprématie qu'à sa solidité?

Un polémiste de votre classe ne sait-il pas prendre ce recul par rapport aux faits? Doit-il vraiment crapahuter comme vous le faites au milieu des troupes qui ne savent pas pour quoi ni pour qui elles se battent? Mais alors, si c'est là votre place, battez-vous en silence comme les autres, ne vous mêlez pas de modifier l'Histoire!

Tu sais que je m'énerverais, à lire des trucs pareils? Ces gens qui tordent l'histoire et le patrimoine pour tenter de se façonner un futur à leur botte, qui appellent la liberté "perversion", la nature "bestialité", l'homme "travailleur", l'enfant "investissement", le plaisir "débauche", l'esclavage "produit national brut" me donnent parfois envie de planter là ma machine à écrire pour aller craquer quelques allumettes dans la rue.

Mais ce que je ne leur concède pas, c'est l'usage du mot "liberté". Qu'ils appellent leur prison morale "leur liberté" c'est leur problème, mais qu'ils ne viennent pas faire chier ceux pour qui ça veut dire autre chose! Il n'y a pas besoin de

mentir, de façonner l'histoire, pour défendre la liberté. Il n'y a qu'à laisser tomber sa tasse de thé, sortir, parler aux gens, se foutre à poil au bord de la mer, rire et chanter avec les autres, vivre, s'écouter, écouter autrui, et profiter des plaisirs que dispensent la nature et nos corps.

Et surtout, surtout, de vivre de son travail plutôt que de celui des autres. Cela évite d'avoir recours au dirigisme pour sauver son casse-croûte!

Oui, t'as raison, fais moi une petite pipe, ça va me calmer. Là, voilà. De quoi parlions-nous? C'est vrai, on était partis de la licence des jeunes enfants et puis.

Arrivés à l'adolescence, ils commencent à s'imbiber des interdits, et cela devient un tout petit peu plus compliqué. Ils veulent bien faire la chose avec vous, mais à condition qu'elle ne dise pas son nom et qu'il y ait un prétexte, même futile à sa mise en chantier.

Tel adolescent qui refusera sèchement de se déshabiller pour votre plaisir acceptera toujours de jouer son effeuillage au poker ou aux dés (petit matériel à prévoir).

ACTE UN

Il y a quelques années, j'avais dragué séparément les quelques adorables loulous qui constituaient la petite bande du quartier. Il y avait là un kabyle, qui était le chef, un portugais et un yougoslave.

Le yougoslave avait réclamé vingt francs, ce qui n'est, vous l'avouerez, pas un salaire. Demandez le menu à un prostitué, vous verrez. Non, cette somme ridicule lui permettait de se mentir à lui-même, de se persuader que c'était pour l'argent et non pour le plaisir qu'il avait cédé. Mais n'allez pas croire pour autant qu'il aurait accepté plus d'argent! Il ne s'agissait pas de passer pour une pute non plus! Tout est fait de dosages

infiniment subtils, et cette somme symbolique nous convenait à tous les deux.

Le portugais avait exigé de jouer son déshabillage aux dés, étant tacitement bien entendu que je devais perdre et me retrouver nu juste avant lui.

Le kabyle avait exigé les deux. Il y en a qui diront que je suis raciste. Je vous le dis parce que c'est comme ça. On devait jouer aux dés et il devait gagner cinq francs par vêtement perdu. Mais j'avais beau faire des efforts pour perdre, chaque coup de dé lui enlevait une fringue et j'étais encore tout habillé lorsqu'il se retrouva en slip et perdit à nouveau. Il refusa d'enlever ce dernier oripeau, je repris mon argent et on en resta là. Oh! Il n'alla pas bien loin avec sa pudeur, je le coinçai le samedi suivant.

J'avais invité une copine. Une vraie, avec des seins et un vagin. Une meuf, comme ils disent. Deborah est la plus pédé des nanas que je connaisse. Elle aime les petits mecs exactement comme moi. Quand on se promène dans la rue, on se retourne comme un seul homme, si j'ose dire, sur les mêmes garçons. Lesquels ne manquent pas de se poser des questions intéressantes.

Lorsque Farid est arrivé, elle était comme par hasard en train de prendre un bain en sifflotant. T'es jamais venu chez moi? Si t'as le bon âge, ça peut venir. La porte d'entrée donne, comme par hasard, dans l'entrée, mais la porte juste en face, c'est celle de la salle de bains. Et curieusement, elle était grande ouverte. Comme j'avais, moi, laissé la porte de l'appart entrebâillée pendant que mon visiteur montait dans l'ascenseur, le voilà qui rentre tout seul, découvre ma sirène. Il a les yeux qui s'arrondissent, le blue jean aussi. Il entre précipitamment dans l'appart en rougissant et me balbutie:

— Il y a... Il y a une nana dans la baignoire!

Exactement comme il m'aurait dit:

— Il y a une souris dans le garde-manger.

— Ben oui, je lui dis, viens, je vais te présenter.

— Je vais attendre qu'elle sorte...

La voix de Deborah nous parvient de la salle de bain.

— Ben alors, Jacques, tu me présentes pas ton invité?

Je prends par la main mon chef de bande tout tremblotant et le hale vers la salle de bain comme on tire un cheval vers l'abattoir.

Arrivé sur les lieux, mon Kabyle ordinairement altier et élégant n'en mène pas plus large que dans un commissariat. Pourtant, ma sirène est enfouie dans la mousse jusqu'à la lisière des seins.

— Bonjour m'dame! dit notre caïd.

Et il s'échappe. Déborah et moi nous échangeons un regard amusé. On va bien rire! Je rejoins le fugitif au salon. Son émotion est telle qu'elle nécessite une remise en ordre de sa tenue. Il y a tant de chambardement dans son pantalon qu'il a dû l'ouvrir pour y remettre de l'ordre. Me voyant survenir, il se retourne pour me priver du spectacle.

Mais la torture continue. Voilà maintenant mon égérie qui vient s'essuyer à poil au milieu du salon.

— Ainsi c'est toi, le Farid dont Jacques m'avait parlé? Faut voir son aplomb, à ma copine. Elle parle comme devant une tasse de thé, balançant sa chatte à cinquante centimètres devant les yeux ébahis et terrorisés du chef loubard de la place.

Autant il bandait tout à l'heure, le chérubin, autant c'est maintenant tout son être qui débande, qui se fait tout petit dans un coin du canapé.

— Ben dis-donc, pour un hétéro, t'as l'air d'avoir peur de moi! Allez, viens, tu vas prendre un bain aussi, et je vais te froter le dos moi-même.

Elle est du genre droit au but, ma complice. On dit que les femmes sont bavardes, celle-ci serait plutôt du genre efficace, non? Ça, c'est du détournement de mineur ou je ne m'y connais pas.

Eh ben, tu me croiras si tu veux, il ne veut pas y aller, ce couillon. Il faut dix minutes de quolibets grossiers sur sa virilité pour qu'il marche timidement vers le beauty parlour.

— Mais toi, tu ne viens pas, hein, me dit-il avant de disparaître.

J'ai un peu à faire à la cuisine, mais au bout d'un moment, ma femelle adorée me hèle à travers la maison.

— Jaaaacques! Viens voir!

— Non non non oh non! gronde le client.

Trop tard, je suis là. Farid est dans une baignoire laiteuse. Il y a quatre trucs qui dépassent de la mousse: sa tête, ses genoux et son gland.

— Tu sais qu'il est vachement beau mec, Farid, il est musclé, un vrai athlète! Fais voir comme t'es beau.

L'athlète n'est pas d'accord. Aussi ma nouvelle masseuse débouche la baignoire, ploc! et jette le bouchon dans le lavabo.

Le niveau commence à baisser. Le zob de l'athlète aussi.

— Allez, sors de là que je te douche!

— Non mais, qu'il sorte, Jacques.

— Si t'es pas sage, t'auras pas de récompense. Jacques, il est sage, il aura sa récompense. Et pour illustrer les bienfaits qu'elle dispense, voilà ma Déborah qui ouvre mon futaal d'un grand coup et happe d'une bouche goulue ce qu'il en sort.

J'enlève discrètement ma chemise. Je lève les pieds, ma copine esbigne furtivement mon jean tombé sur mes chevilles. Me voilà nu, nous voilà tous les trois nus.

Curieusement, Farid, qui n'osait pas regarder Déborah tout à l'heure, me regarde maintenant sans retenue, avec l'air

d'apprendre des choses. Il semble stupéfait de constater qu'un pédé, ça a une bite de la taille de la sienne, que ça bande, et que ça pourrait même jouir dans la bouche d'une meuf pour peu qu'elle s'acharne encore un peu.

— Arrête, je lui dis en mettant gentiment ma main dans ses grands cheveux. Pas tout de suite. Et je regarde Farid d'un œil complice avec l'air de lui dire qu'il pourrait en avoir autant s'il était moins con.

Entretiens, la baignoire s'est à peu près vidée, et le fils du désert a tous ses trésors étalés au soleil. Ma nana s'empare de la douche pour le débarrasser des traces de savon. Plus rien ne cache maintenant sa resplendissante nudité. Il voit que je regarde, ça le gêne visiblement, mais comme nous sommes tous les trois nus et que ses désirs submergent ses tabous, il n'ose rien dire. Il se lève, elle l'essuie.

Retour dans la pièce, il va pour s'accaparer notre égérie et la clouer sur le lit.

— Non, non, on mange d'abord.

Elle a de l'humour, Déborah. J'aime. Du coup, notre victime s'empare de son slip pour le remettre. Elle le lui arrache des mains, le jette dans un coin et ordonne:

— Ici, on mange à poil!

Pauvre Farid! Une heure à regarder les jolis seins par-dessus la table! Après le dessert, il est dans un état pas possible. Mûr. On l'entraîne sur le lit.

— Tu me touches pas, hein? me dit-il.

Lui, il voudrait baiser tout de suite. L'érotisme des arabes, c'est loin d'être le Kama Soutra. Qu'à cela ne tienne, Déborah va lui apprendre les raffinements. Elle commence par une pipe de derrière les fagots, en position dite du soixante neuf. Lui, au début, n'ose pas trop y toucher, puis conçoit assez rapidement qu'il peut exister un certain plaisir à enfouir son

visage dans le charmant buisson de sa compagne. Il trouve même des jouets au fond, et ça dure un moment.

Que je te cause une seconde de notre victime. Il a seize ans, un joli corps avec chaque muscle dessiné, totalement dépourvu de poils, sauf le strict minimum, et encore ce minimum est-il tout ce qu'il y a de minimum. Ma nana me fait une passe, à savoir que je prends le relais de la fellation si brillamment entreprise. Le patient, qui a toujours le visage enfoui dans les Mille et Une Nuits pubiennes de sa partenaire, ne s'en rend pas compte. Puis insensiblement, elle se déplace sur le lit. Elle en arrive à se retourner complètement, embrassant notre détourné sur la bouche et offrant sa poitrine à ses mains avides. Moi, je fellationne imperturbablement, mais il est tellement occupé qu'il ne réalise pas qu'elle ne peut pas à la fois lui rouler une pelle et lui faire ce que je lui fais.

On roule comme ça jusqu'à la jouissance. Bon, je te remets le coup des spasmes, des hoquets, des vibrations, etc...? Peut-être pas la peine. En dépit des apparences, je n'écris pas un porno, alors ou tu connais et il est inutile que je te décrive, ou tu ne connais pas, et alors, il faut que tu essaies, parce que les mots sont impuissants à décrire ce que....

Bon bref, Farid jouit, très bien, très fort. Après quoi, ma meuf le relâche et il constate l'identité de son fellateur. Là, il a visiblement un hoquet. Il va pour me retirer son organe encore entre mes lèvres, mais le rire de Déborah et mon regard narquois l'en dissuadent. Il a pris un pied pas possible, il sait qu'on l'a vu. Voilà, mes petits enfants, ceci était notre leçon d'aujourd'hui.

ACTE DEUX

Le décor représente toujours l'appartement de JdB. Cinq

personnages. Le Maître JdB en personne, Déborah sa vampire, Farid, et ses deux acolytes José le Portos et Jova le Yougo.

Chacun des trois derniers, passés à la casserole dans les quinze derniers jours, est persuadé qu'il est le seul à avoir eu cette faiblesse, et adresse des regards implorants au Maître pour le supplier de ne pas révéler cette infamie à ses compagnons.

Rassurez-vous, le Maître est un gentleman qui sait ménager la susceptibilité de ses jeunes concubins. On va opérer en douceur. Déborah est une excellente anesthésiste. Le public doit savoir que seul Farid connaît ma gonzesse. Les deux autres la découvrent. Justement, elle va prendre un bain. Elle se désape en musique, devant la télévision, faisant voler slip et soutien-gorge au-dessus des cacahouètes de l'apéritif.

Farid doit se dire: "on m'a déjà fait ce coup là". Les deux autres n'en perdent pas une miette. Ils se doutent bien, me connaissant, qu'il y a un coup fourré, mais ils profitent du spectacle qui leur est donné visiblement sans aucune crainte. Les braguettes se tendent sévère. Voilà un test décisif pour les fabricants de blue jean.

N'osant pas y toucher, José se dandine sur le canapé dans l'espoir que ses contorsions lui mettront à l'aise ce qui est maintenant durement recroquevillé dans son Petit Bateau. Moins raffiné, Jova enfle sa main par-dessous sa ceinture pour orienter sa fouguese virilité dans une direction qui lui permette de s'épanouir.

Il y a quelques commentaires à voix basse. Farid a dû se vanter de se l'être faite. On va voir jusqu'où ont été ses aveux. La naïade revient du bain, s'essuie et reste nue. Elle s'assied en tailleur par terre, grappille quelques cacahouètes et reprend la conversation avec naturel. Ça dandine féroce dans le canapé.

— Qui a envie que je le suce? demande-t-elle soudain.

Il y a comme un flou dans les rangs. On se regarde, se sourit. Toi? Non, pas moi, toi. Non, toi. Toi alors. Bof.... Personne?

— Moi!

C'est moi que j'ai causé. Ma garce adorée glisse à mes pieds, me retire langoureusement mon jean et mon caleçon. Je me raidis, écarte les jambes. Elle vient s'agenouiller entre mes cuisses et je me confie à ses bons soins.

Mes trois petits singes regardent, médusés. Ne rien dire, ne rien entendre, mais voir, espère un peu, ils n'en perdent pas une miette!

— Vous voulez me passer mon whisky? je leur demande.

Je sens ma copine pouffer de rire autour de ma queue. Jova me passe mon verre, que je sirote. Les mains de ma démonsse courent sur mon ventre et ma poitrine, mon dard s'engouffre entre ses lèvres, mon ventre palpite.

— Alors, les hétéros, ça va?

Les hétéros, ils font ce qu'ils peuvent. Farid, il aimerait bien se trouver ailleurs, José regarde en rêvant d'être à ma place et Jova se machine carrément à travers son jean.

— Enlève-le, si tu veux te branler, lui dis-je. Mets-toi à l'aise, regarde, moi, je suis à l'aise.

A l'aise, je le suis presque trop. Je ne veux pas tirer mes munitions avant la bataille. De trois petits coups de doigts sur sa joue, je le fais comprendre à mon bourreau, qui se redresse, la bouche gourmande et demande:

— A qui?

Sa prochaine victime semble toute indiquée. Jova, le regard absent, masse assidûment la bosse de son pantalon. Elle se jette sur lui, ouvre le jean, en fait jaillir le locataire, qui jaillit si bien qu'il y a en fait deux jaillissements. Le premier, une belle bite bien raide qui se dresse, le second, liquide et blanc, sur la poitrine de Deborah.

Grosse rigolade. Toujours pressé le Jova!

— Au suivant!

Vampirella s'empare de la ceinture du chef, qui n'ose pas se défendre. Toujours autoritaire, il lui prend la tête entre ses mains de chef pour continuer à diriger les événements. Moi, je regarde José. L'air de lui dire:

— Tu préfères attendre, où je t'arrange ça tout de suite?

Il a un sourire de Joconde.

Je m'agenouille entre ses cuisses.

ACTE TROIS

Le décor est le même, les personnages aussi, mais nus. Les trois garçons sont étendus sur le lit. Farid, ses jolis muscles, sont corps brillant, son gros zob décapotable, José, très fin, avec une bite longue, longue, et un joli triangle bien net, bien noir, Jova, avec un paf carré et trapu et une touffe circulaire et blonde.

Les deux autres personnages butinent sur ces trois fleurs, allant de l'une à l'autre. Puis les lumières s'éteignent doucement pendant que les abeilles vont s'étendre au milieu des fleurs. Dans les dernières lueurs du crépuscule, on devine encore des jambes qui se mélangent et des reins qui ondulent. Bonne nuit, les gars!

ACTE QUATRE

Quelques années plus tard. Les grands frères ont fait notre réputation auprès de leurs cadets. Quand ils sont ensemble et que je passe, les quolibets fusent. Mais quand je suis tout seul, il en va tout autrement. Aujourd'hui, je suis à moto, arrêté au feu rouge du bout de ma rue. Zbignew, petit frère de Jova, traverse dans les clous devant moi, me reconnaît, m'aborde.

— Marche bien, la moto?

— Je me plains pas.

— Tu me reconnais pas?

— Le frère à Jova?

— Oui.

— Celui qui me traite de pédé quand il est avec ses copains et que je sors faire mes commissions?

— Oh, c'est pour rire...

— Quel humour...

— J'aimerais bien que tu m'emmènes faire un tour...

— Si tes copains te voient, ils vont te traiter de pédé.

— Ils savent bien que c'est pas vrai.

— Et moi, quelle preuve avez-vous que ça soit vrai?

— Oh, faut pas te fâcher, c'est pour dire, comme ça...

Allez, va, j'ai pitié. Ce lascar a l'air disposé à pas mal de concessions. Je béquille la moto, sors du coffre le casque du passager. Lequel couvre immédiatement, à quelques boucles près, l'admirable toison blond-roux de mon quémandeur. Tu vois, le destin est mon complice, il lance des minets auburn à mes troussees. On démarre.

— T'as quel âge?

— Quinze.

— Et ton frangin, maintenant, quel âge ça lui fait? On ne le voit plus depuis trois ans...

— Vingt balais. Il est à l'armée en ce moment. Où on va, là?

— Forêt d'Ermenonville, ça te va?

— Ouais, oh chouette, j'en demandais pas tant.

— Ben tu vois... Dis donc, c'est venu d'où, cette histoire de me traiter de pédé?

— Oh, je ne sais pas... ça se dit comme ça. Tu sais, ce que les gens disent....

— Les gens, c'est toi entre autres. Cherche bien qui te l'a dit le premier. Le jour où tu l'a appris.

— C'est dans la bande, là, Farid ou José, ou mon frangin.

— Et ils t'ont dit ça comment? Parce qu'il y a bien une raison, au départ. Il y en a un qui s'est fait sauter?

— Non!

— Ben comment ils savent, alors? Il y en a un qui est venu chez moi?

— Ouais, ils disent que tu les as plusieurs fois invités à manger.

— Pour les draguer?

— Ouais, pour les draguer.

— Et alors, je drague comment? Je m'y prends comment? Qu'est ce que je leur demande?

C'est dommage qu'on soit à moto parce que j'aimerais bien voir la trombine de mon questionné.

— Alors, raconte-moi ce qu'ils te racontent. Qu'est ce que je fais pour les draguer? Je leur propose quoi, de les sauter, de les sucer?

— De les sucer.

— Ah! On y arrive. Et alors, ils se laissent faire?

—

— Alors, ils se sont fait sucer ou non?

— Ils racontent qu'il y avait une gonzesse.

— C'est vrai, mais une seule, pour quatre mecs.

— Ben ils se la sont fait chacun leur tour.

— Bon, mais ça ne prouve pas que je soie pédé, ça. Moi qu'est ce que je leur ai fait, je leur ai mis les mains, ou quoi?

— Je ne sais pas.

— Vraiment pas?

— Nnon, noui.

— Sûr ou pas sûr?

— Je crois qu'ils n'osent pas le dire.

— Mais tu penses qu'il s'est passé des trucs entre eux et moi?

— Je crois bien, ouais.

— Mais quoi, au juste?

— Je ne sais pas bien. Peut-être tu les as sucés?

On vient de dépasser Roissy et la moto file sur la bretelle vers Ermenonville. Le grand JdB arrivera-t-il à circonvenir, non relis, toi le manchot à lunettes là-bas au fond, prends ton temps au lieu de chercher à quelle page ça éjacule. J'ai pas écrit circoncire, j'ai mis cir-con-ve-nir. Vu? Le grand JdB arrivera-t-il à circonvenir le jeune Zbignew avant l'escale de la Mer de Sable?

— Peut-être je les ai sucés, tu crois?

— J'sais pas.

— T'as bien une idée sur ce qui s'est passé?

— Ouais.

— Ben réfléchis-y, parce que je te la demanderai sitôt qu'on arrivera.

Je le laisse quimper un peu. Très bon, ça, la gamberge. Parce qu'il va forcément se poser les questions que je me pose. A savoir: craint-il ou attend-il que je lui fasse des propositions? Les deux, tu ne crois pas? Il ne se serait pas embarqué dans cette galère, sans cela. Il sait qu'il va accepter, il a un peu peur de ce qui va se passer, mais il sait qu'il va essayer.

Dans le fond, je l'envie. Il doit vivre en ce moment le genre d'émotion qu'on ne connaît que jusqu'à seize ans, et qu'on perd après dans la routine de la sexualité.

ENTR'ACTE

Tu te rappelles tes treize ans, lecteur d'une main? Tu te rappelles? Les douches du stade... Moi, je me débrouillais toujours pour me trouver à côté d'un mec que je guignais particulièrement. Lequel se tournait vers le mur parce qu'il se rendait compte que je le regardais. Alors, je lui tournais autour. Et on exécutait tout en se douchant cet étrange ballet.

Et ce pincement au cœur, ce bloc de glace qui envahissait ma poitrine lorsque j'apercevais enfin furtivement le zizi et la touffe de duvet ruisselants vers lesquels j'avais louché dix minutes. Parce que leur porteur m'avait fait tourner autour de lui et manœuvrer tout le temps de la douche, mais il ne remettait jamais son slip sans me laisser voir un peu quand il estimait que j'avais bien couru... Son plaisir à lui, était, comme celui de beaucoup de non-assumés, essentiellement basé sur la frustration. Et comme il se frustrait lui-même en ne se laissant pas faire, il me frustrait moi, pour me punir de ma libération, de deux façons successives: d'abord en se cachant et en me faisant languir, puis au dernier moment en s'exhibant pour bien m'exciter avant de remballer sa camelote jusqu'au prochain cours de gym.

Un jour, j'ai fait une expérience qui m'a appris de grandes choses. Je ne suis pas venu me doucher près de lui à l'endroit habituel, je suis allé me placer à l'autre bout de la pièce. Pendant quelques secondes, mon exhibitionniste a eu la tête comme un radar et les yeux qui furetaient partout. Puis il a ramassé son savon, et avant le rinçage, il est venu se mettre à côté de moi, face au mur, comme d'habitude. Comme quoi on dénonce toujours les vieilles tantes mal baisées, mais on ne parlera jamais assez des jeunes tantes, qui sont pourtant aussi de tous les lieux et de toutes les époques. Celui-là, je ne me le suis jamais fait.

Un que je me suis fait, par contre, c'était le fils de mon prof d'allemand. On avait le papa sur l'estrade et le fiston dans la classe. Quand la rumeur s'est répandue que je pouvais être pédé, il s'est rapproché de moi, a multiplié les prétextes pour lier la conversation, me retrouvant à chaque sortie.

Ce qui devait arriver est arrivé: on a décidé d'aller à la piscine ensemble.

Pas de pot! C'était un jour creux, l'après midi, et il y avait très peu de monde. Aussi l'adjudante des cabines ne jugea-t-elle pas opportun de nous mettre à deux dans la même cabine... Amère déception!

On se retrouve dans la douche en bas. Mon coéquipier bande au point que son maillot est imprésentable. Je le frôle. Du bois! Pour vite cacher sa honte, on va se baquer en courant. Je le refrôle, et le rerefrôle. Absolument aucune réaction. D'abord, à cet âge là, on est un peu timide, et puis on sait faire durer le désir. Parce qu'il faut bien l'avouer: quand le slip est tombé, on a tourné une belle page de l'aventure et le plaisir n'est plus le même...

Pendant plus d'une heure, je l'ai frôlé. Comme on ne nageait pas, et qu'on restait debout l'un près de l'autre, moi pour le frôler, lui pour se laisser frôler, nous étions frigorifiés. Mais quelle émotion! Au bout d'une heure, je la lui attrape carrément à travers le maillot. Dure comme du bois, mais aucune réaction de son propriétaire. Pas un mot, pas un regard. Je passe la main sous sa ceinture, pénètre dans le maillot, examine ma prise, la palpe, évalue la quantité de poils, caresse, branle. Muet consentement, mais toujours aucune réaction.

— On va aux toilettes?

— Oui.

On y est. Je baisse mon slip, le sien, le branle, il jouit, reste les bras ballants. Alors, je me branle, jouis. Toujours pas un mot, pas un geste. Ça a duré trois mois, comme ça, tous les mardis.

Jamais il ne m'a parlé pendant la chose, jamais il n'a eu de réaction, jamais il n'a esquissé un geste vers ma bite qu'il se contentait de regarder. Jamais il ne s'est seulement branlé lui-même. Plus passif que lui, tu meurs. Puis un jour, il n'est plus venu.

Et l'incident a résulté de cette volte face. Il s'est mis à travailler assidûment à donner corps à la rumeur de mon homosexualité. Et les persécutions ont commencé. Province, 1961, remets-toi dans le contexte. Mais elles n'ont pas duré longtemps. Le voyant, lui, me traiter de pédé après être venu se faire branler entre mes mains pendant des mois, ça m'a mis les boules, comme on dit maintenant. Un jour, devant les camarades médusés, alors que les injures avaient atteint un niveau que j'estimais intolérable, au moment où derrière moi, et à mon insu, son propre père pénétrait dans la classe, je l'ai attrapé et... jeté par la fenêtre!!!!

Heureusement pour lui, notre lycée était construit à flanc de coteau, et le premier étage où nous nous trouvions correspondait, à cet endroit à un entresol au dessus d'une pelouse. C'est là que chut mon offenseur sans trop se disloquer.

Malheureusement pour lui, l'architecte n'ayant pas conçu les fenêtres pour qu'on pût y passer en travers et horizontalement, sa tête heurta avec violence le chambranle métallique.

Il y eut traumatisme, sang, ambulance et réanimation.

Ça s'est mis à cacater vilain dans la classe. Le prof d'allemand a déchiré sa culotte en enjambant la fenêtre pour aller porter secours à son rejeton défenestré, vingt ou vingt-cinq élèves se sont peureusement réfugiés au fond de la pièce ou dans le couloir, et les cinq casseurs notoires qui étaient d'ailleurs aussi mes tortionnaires, se sont mis en devoir de maîtriser le dément.

Moi, quand j'ai senti qu'on attrapait ma chemise et que ça arrachait les boutons, je me suis dit que j'allais encore me faire enguirlander par ma mère, qui était intraitable sur le chapitre de la présentation. J'ai saisi une chaise, celle du professeur d'ailleurs, et je me suis mis à faire des moulinets.

Le premier tour de satellite a pulvérisé la rigole du tableau et les bouts de craie ont volé dans la classe comme les miettes d'une explosion. Il y a eu un choc mou en bout de trajectoire, qui a coûté une côte à un de mes agresseurs. Tout de suite, j'ai eu de la place pour respirer. L'un des Zorros s'est emparé d'une règle métallique qu'il a brandie à la manière d'un couteau. J'ai lâché la chaise dans sa direction. L'ensemble est allé s'écraser sur le superbe castrum romanum entièrement en relief, en carton et en allumettes que notre professeur de latin nous faisait patiemment construire depuis six mois. Les éclaboussures de cette invasion barbare eurent raison de la porte vitrée de la bibliothèque de la classe, orgueil de la communauté laborieusement constituée de donations extraites des greniers familiaux et où les Signes de Piste, à cause de leurs illustrations, n'avaient pas droit de cité.

Voyant la bibliothèque et le camp romain, fiertés emblématiques de la classe, détruits en quelques instants, tout le monde battit en retraite et je me retrouvai seul dans la grande pièce dévastée. Les tables et les chaises que je n'avais pas renversées, les élèves les avaient bouleversées dans leur débâcle. L'ensemble avait un air de gâchis annonciateur de mai 68. Mais tout cela se passait sept ans plus tôt, JdB était déjà à l'avant-garde de la défense des libertés.

Le porte s'ouvrit à la volée et un costumé à lunettes entra avec force et dignité. C'était Monsieur le Censeur en personne. Ce serait maintenant, je lui aurais dit:

— Fallait pas vous déranger, on va donner un coup de balai!

Mais je n'avais que treize ans et le visiteur m'impressionna, tant par sa prestance que par sa témérité, puisqu'il venait de pénétrer la tête haute l'épicentre d'un cataclysme que toute une classe venait de fuir dans une effroyable débâcle.

Ce visiteur là me convenait. Je daignais négocier avec lui. Je ne lui jetai rien, et comme il croisa les bras pour me toiser, je croisais les miens et le regardai avec insolence.

— Vous êtes fou ou quoi?

— On m’a insulté. Il y a des semaines que durent ces persécutions. J’en ai marre. Maintenant on me respectera.

Je me sentais froid, calme, un peu nerveux, mais pas excité, près à tenir une conversation et apporter des réponses logiques. Il dut s’en rendre compte.

— Pourquoi n’êtes vous pas venu me trouver, si c’est ça?

— J’aime me débrouiller tout seul.

— Vous vous êtes plutôt embrouillé...

Le proconsul se pencha par la fenêtre pour avoir des nouvelles du défenestré sur lequel se penchait son père et professeur.

— Ça va?

— Non, ça ne va pas.

Fectivement, il y avait du sang partout, et toutes les parties de mon ex-masturbé qui n’étaient pas rouges étaient d’un blanc peu engageant.

— Vous vous rendez-compte de ce que vous avez fait?

— Il y a encore un siècle, il serait mort en duel, Monsieur.

Le censeur m’examina d’un regard médical. Drôle d’énergumène, hein?

Lequel énergumène venait de pouffer de rire, ce qui n’était guère de circonstance. Mais il y avait tout de même une raison. C’est que par le trou du pantalon que le prof d’allemand avait sinistré en enjambant la fenêtre apparaissait un superbe caleçon à rayures bleues et jaunes, ce qui, à l’époque, n’était pas du tout à la mode et constituait une hilarante incongruité.

Une sirène se fit entendre dans la cour, contourna le bâtiment, et une ambulance apparut à l’angle de la pelouse. On

emporta ma victime sanglante. Une deuxième sirène croisa la première sur le terrain de volley. Celle-là appartenait à une camionnette noire et blanche, avec un clignotant bleu. C'est moi qu'elle venait chercher. Le censeur me prit le bras, et je giflai sa main comme une jeune fille offusquée.

— Je vous suis, monsieur.

J'avais vu ça au cinéma. Le héros condamné repoussant le bras secourable de son bourreau et allant s'installer lui même devant le peloton. Nous descendîmes l'escalier côte à côte. Une centaine d'élèves, penchés sur la rampe autour du puits central, nous regardait défilier.

— Retournez dans vos classes! aboya le censeur.

Sa voix résonna dans la cage d'escalier, puis laissa la place à un silence de mort. Quelques bruits de pas, mais pratiquement personne ne bougea. Cette insubordination collective, impensable à l'époque, me remplit de fierté. C'est moi que j'ai foutu tout ce bordel!

Marchant côte à côte au pas militaire, votre serviteur et son chaperon cravaté se mirent en devoir d'atteindre le milieu de la cour déserte où, curieusement et spectaculairement, le car de police s'était arrêté.

Ça faisait très manifestation officielle. Le président et le ministre marchant seuls sur le parking vers l'échelle de l'avion.

Avant d'embarquer, comme tout dignitaire qui se respecte, je me retournai pour un dernier adieu. Derrière chaque fenêtre du bahut, d'un bout à l'autre et sur quatre étages, plusieurs têtes immobiles assistaient à la scène. Multipliez six têtes par quatre étages et par le nombre de fenêtres, je faisais un départ de chef d'état. De loin en loin, on entendait bien un prof s'égosiller:

— Regagnez vos places!

Personne ne bougea. J'esquissai un geste d'adieu. Quelques bras répondirent. Les flics, excédés et tendus, me jetèrent dans leur navire, qui appareilla, suivi des yeux par un bon millier d'élèves.

Je vous passe les interrogatoires policiers. Ils ne comprenaient pas qu'un pédé eût un honneur à venger. Interlude, le téléphone sonna. Le flic qui décrocha se mit au garde à vous. C'était mon papa qui causait dans le poste. Oui monsieur, bien monsieur. On me ramena à la maison. Pas en panier à salade, en voiture banalisée.

Ma mère avait pleuré. Elle le cachait tout en le montrant. Cela m'ennuyait. Qu'elle eût pleuré d'abord, parce que je l'aimais bien, et qu'elle me fasse du cinéma ensuite, parce que cela ne faisait pas avancer le schmilblick.

— Tu es content de toi, comme d'habitude? s'enquit mon père sur un ton sibérien.

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut... soupiré-je en laissant retomber mes bras pour exprimer la fatalité.

— Oh, toi, si, tu fais toujours ce que tu veux.

Au moins, mon père, lui, m'avait compris, à sa manière. Certes, ce qui le consternait, c'est qu'il y eût un abîme entre ce que je voulais, moi, et ce qu'il voulait, lui. Mais dans mes façons d'obtenir ce que je voulais, il reconnaissait son fils.

— Tu te doutes bien qu'ils t'ont foutu à la porte, à ton lycée.

— Il y en a d'autres....

— Et tu crois qu'en pleine année scolaire, ils ne vont pas demander d'explications.

Je me retins de lui dire: "je te fais confiance", mais j'avais confiance.

Des lycées, dans notre ville, à cette époque, il n'y en avait que deux. L'autre ne voulut pas de moi, mais j'eus quand même raison de faire confiance à mon papa chéri. Un collège de Jésuites comprit, à l'aide d'un chèque, que j'éprouvasse le

besoin de changer d'établissement au mois de mars "pour incompatibilité d'humeur avec mes camarades".

La formule me plut. Elle résumait fort bien la situation. J'étais différent, et voilà qu'on reconnaissait ma différence. On ne l'appelait encore pas par son nom, mais il y avait là un début de reconnaissance qui m'emplissait d'orgueil et de satisfaction.

Je ne pus néanmoins, toujours vu mon âge, le lieu et l'époque, savourer ma victoire jusqu'au bout. A la question que me posa mon père:

— Les insultes dont tu es l'objet sont-elles fondées?

Je préfèrai répondre:

— Non.

J'appris par la suite, vingt ans plus tard, que le supérieur du collège qui m'accueillait, histoire de justifier le montant du chèque dont mon père, pourtant laïque, achetait ses pieux offices, lui promit d'employer toute sa science et toute la psychologie de ses collaborateurs à guérir ma perversité sexuelle, car j'étais, dit-il, à un âge où rien n'est encore définitif.

Dans ce collège, le préfet des études était surnommé Goudu. Le chapitre un du présent ouvrage te raconte en détail comment j'y fus soigné.

Lorsque j'ai commencé ce chapitre, quel foutoir, ce livre, hein, j'ai écrit: sans aucun doute, les histoires d'amitié entre un adulte et un adolescent sont belles.

J'allais ajouter: mais plus belles encore sont les amours d'adolescent. Las, le vilain éditorial du vilain Pauwels nous a fait prendre une route de campagne, et on a eu bien du mal à rejoindre la nationale. Mais on y est bien, hein, dans les amours adolescents?

Tiens, le petit Georges, que Goudu m'avait envoyé. (Car Goudu savait que j'entrais dans son collège pour

homosexualité alors que je croyais qu'il l'ignorait!) Le petit Georges, je le voyais au fond du parc, dans l'ancienne grotte de la Vierge Marie. La prospérité du clergé ayant permis aux bons pères d'offrir à la Vierge Marie une belle grotte toute neuve avec l'eau bénite courante et tout le confort, l'ancienne avait été fermée d'une grille et dévolue au rangement du matériel des jardiniers.

Lesquels y avaient installé une sorte de grabat pour faire la sieste. C'était là que ça se passait. Ventre blanc, cuisses de nymphe, duvets follets, émois juvéniles, jute transparente, puis, au fil des mois, de plus en plus opaque....

Il y avait aussi un fils de tailleur, externe comme moi. Nous sortions de la ville à mobyette (on pouvait, à l'époque, conduire ces engins à quatorze ans, et ils n'étaient pas bridés... le bon vieux temps, quoi.....) pour baisser nos culottes dans un bosquet qui est depuis devenu une zone industrielle. Le petit tailleur était juif, et son exhibition me révéla la première bite circoncise de mon palmarès. Comme aucun de nous n'eut le courage d'accepter qu'il avait subi une telle mutilation, nous convînmes qu'il était né comme ça. Je dois ajouter que ce doux sémite n'avait jamais, lui, vu de queue de goy, et qu'il fut très impressionné en m'inspectant, de découvrir ce petit accessoire optionnel qu'il appela une paupière.

Un rouquin, rouge, celui-là, poil de carotte. Téméraire, casse-cou, escaladant les façades après les descentes de gouttières, premier en gymnastique et dernier en mathématiques. Je le jugeai si turbulent et si bagarreur que je n'osai pas le draguer, et je ne fis jamais un geste vers lui. Enfin presque. Parce qu'il y avait tout de même une question fondamentale qui me travaillait: les roux ont-ils les poils du kiki roux? Ce que ça devait être joli! Tu vois, arrête de te branler cinq minutes, tu vas t'user, tu vois, le petit JdB était en miniature la parfaite réplique du JdB d'aujourd'hui.

C'est le hasard, je te jure que c'est le hasard qui voulut qu'un jour, je me retrouvai à partager une cabine de piscine avec lui. Je me mis tout nu d'emblée pour le mettre en confiance, espérant qu'il m'imita. Mais il réussit, lui, à coincer une serviette entre ses fesses et la cloison, et à faire toute la manipulation sans qu'elle tombe. Je n'osai intervenir, mais constatai néanmoins qu'il ne se privait pas de regarder mon zizi à moi, lequel ne cachait pas son plaisir d'être au grand air. Bredouille en sortant de la cabine.

Je ne quittai pas des yeux mon joli rouquin pendant tout le bain. Il plongeait du plus grand plongeur, pirouettait, remontait en courant, ressautait de tout là-haut. Mon héros, mon homme!!!

Soudain, il disparut. Plus de François, c'était son nom. Je cherchai partout, retournai à notre cabine. Ses vêtements étaient toujours là. Inspiration, prémonition? Je courus aux toilettes. Trois portes grandes ouvertes, et une seule fermée, mais un chuchotis de conversation... Je me glissai silencieusement dans le box voisin de la cabine occupée, et m'agenouillai pour regarder sous la cloison. Il y avait bien quatre pieds!

Bientôt éclata une mini-scène de ménage:

— Merde, tu jutes pas, eh!

Bruit de verrou et de porte. Celui qui sortait n'était pas François. Je le regardai s'éloigner et tourner au coin du mur, puis je m'engouffrai dans le box d'à côté, dont la porte était juste repoussée. Slip aux genoux, François achevait tout seul le coïtus interruptus.

— Moi, je jute! dis-je à haute voix.

Il releva précipitamment la tête et son slip. Je refermai la porte derrière moi, la verrouillai posément, baissai mon maillot, puis le sien. Ses poils étaient bien rouges. Et plus

abondants que j'aurais cru. De tous les copains de mon âge, il était celui qui en avait le plus.

Il y avait aussi les colos. Comme tout futur pédé moyen, je haïssais l'internat et la vie collective. Les seules consolations que je trouvais à cet état étaient les quelques instants des douches et du coucher. Le reste de la vie d'interne m'apparaissait comme une existence de prisonnier, condamné à regarder le dehors, l'autre monde, l'univers des gens libres à travers les fenêtres. D'où l'un des intérêts des sorties organisées par mon pédophile attitré.

Très jeune, je me suis trouvé dans une colonie de vacances, en Haute-Savoie, où le grand jeu consistait à aller rejoindre un petit copain dans son lit, non pas pour y faire ce que vous avez tous deviné, mais simplement pour y parvenir sans se faire prendre.

Je crois qu'à cet égard nous nous trompions nous-mêmes. Les pensées étaient bel et bien sexuelles, faites de simple curiosité comme on les vit avant dix ans, mais néanmoins freudiennement sexuelles. Cela n'allait pas plus loin qu'une main ou un regard qui bravait l'interdit. Notre préoccupation première consistait à traverser le dortoir sans se faire voir non seulement du surveillant, mais également des autres gamins, et à se glisser dans un lit accueillant. Le toucher bital n'était alors qu'une formalité du genre du passage du relai dans le quatre fois cent mètres, pour montrer qu'on avait abouti. Après quoi, l'aventurier révélait à haute voix à ses voisins médusés sa nouvelle position. Revenir dans son lit sans se faire voir était également un sport très prisé surtout lorsqu'on avait l'impression que quelqu'un s'y était glissé en votre absence. Les actes sexuels n'étaient que la brève récompense, la consécration, la faveur pour le parcours du combattant. C'est du moins seulement ainsi qu'on osait le considérer.

Le grand sport lors des promenades en forêt consistait également à faire pipi contre un arbre sans avoir l'air de se montrer, mais de façon tout de même que le destinataire de vos ferveurs puisse regarder. La moindre politesse consistait à rendre la pareille quelques mètres plus loin en choisissant un arbre où, sans paraître faire de l'exhibitionnisme, l'on pouvait à son tour montrer ses bibelots à celui qui vous avait quelques minutes plus tôt fait l'honneur des siens. On pissait ainsi toutes les deux minutes pendant des après-midi entières de promenade. Pour ma part, mes escales mictatoires étaient si fréquentes que l'on me conduisit le lendemain chez le médecin dans la crainte d'une complication urinaire.

Un jeu très prisé également consistait à s'isoler avec un camarade dans un coin retiré, buisson ou anfractuosité jusqu'à ce que votre absence soit remarquée et que le reste de la troupe se mette à votre recherche. Le fin du fin consistait à se faire des choses non pas pour le plaisir qu'elles procuraient en tant que telles, mais pour les arrêter in extremis avant d'être découvert et pouvoir dire :

— T'as cru, hein, qu'on était là pour ça, eh bien tu vois, on ne se faisait rien.

La chose se faisant pour ne pas être faite, ce jeu permettait de toucher des bites dont les propriétaires ne se seraient jamais laissé faire s'il s'était agi de la chose en tant que telle.

Tel chouchou qui voulait faire démonstration de sa pudeur en se retirant avec un zèbre de mon acabit se laissait machiner à regret, mais machiner tout de même, car comment aurais-je pu retirer ma main au dernier moment si je ne l'y avais pas mise ?

Je crois que j'ai bien dû faire des colos dont j'ai touché toutes les bites, et dont tous les yeux ont eu, à un moment ou à un autre l'occasion de se porter sur la mienne.

Une astuce encore consistait, lors des baignades, à apprendre à nager à ceux qui ne savaient pas encore. Pour ce faire, on invitait l'élève à s'allonger sur une main salvatrice qui les soutiendrait à la surface. Le centre de gravité du corps humain étant voisin du nombril, on obtenait un visa pour toucher le bas-ventre convoité. Combien de fois ai-je laissé croire que je ne savais pas nager pour m'enfuir ensuite comme un poisson....

On a eu un moniteur artiste qui portraitisait ses petits colons au fusain. Cela avait commencé par de simples portraits, puis cadrés de plus en plus largement sur la poitrine, puis torse nu en slip, puis des nus. Le sexe n'était jamais visible sur le dessin, ce qui permettait au dessinateur de s'offrir le luxe de vendre ses œuvres aux parents des modèles. L'atelier du peintre tenait porte ouverte, et n'importe qui pouvait aller voir s'élaborer le chef-d'œuvre et bander le modèle. Car finalement, rester des heures tout nu comme ça, avec une excellente raison de l'être, et tous les copains qui viennent vous voir, c'était un paradis pour les exhibitionnistes, conscients ou inconscients...

Le moniteur se fit néanmoins virer au bout de quelques semaines. Pour venger son licenciement, il revint nuitamment saccager le bureau du directeur, et c'est là qu'il fut pris. Une perquisition opérée chez lui révéla une collection d'adolescents dessinés sexe à l'air, souvent en érection, et il partit pour de très longues vacances. Le portrait de votre serviteur était sur le chevalet, mais cadré des genoux au cou. Le juge d'instruction ni personne n'ayant pu me reconnaître ainsi, bien des tracasseries me furent épargnées.

A une époque où il n'existait aucune affirmation homosexuelle, aucun journal, aucune organisation connue, le constat de ce que l'immense majorité des "paires" de copains faisaient plus ou moins la chose m'aida beaucoup dans la

recherche de mon identité. J'ai néanmoins beaucoup souffert de ce sentiment d'isolement, de l'incommunicabilité qui était de mise sur le sujet.

Je crois que tout aurait tourné très mal si je n'avais pas eu mon pédophile, tonton Roger, qui par sa seule existence, m'apportait une chaleureuse assurance de ma non-monstruosité. Beaucoup de jeunes homosexuels pensent que ça leur passera en vieillissant et s'imaginent un avenir hétéro, matrimonial et prolifique. Ils se trompent eux-mêmes.

La lutte permanente des tendances naturelles de l'adolescent contre les interdits de la morale se solde le plus souvent par des leurre que l'enfant s'invente pour vivre sa sexualité sans pour autant l'assumer.

Tous nos jeux tournaient autour d'un prétexte, l'acte sexuel n'y était jamais revendiqué de front.

On ne fait pas voir sa bite pour le plaisir de la montrer. On joue au docteur, ou à Tarzan avec une serviette en guise de pagne, ou on fait semblant de pisser, etc...

Les plus grands, comme mes loulous du quartier, jouent leur effeuillage aux dés ou perçoivent un franc symbolique derrière lequel ils escamotent ce qu'ils croient être leur perversité.

On ne se heurte jamais de front à la morale. On la contourne. On n'appelle pas l'homosexualité par son nom. Ce sont les autres qui sont pédés. Scène de drague classique:

— Tu viens chez moi, je te suce la queue.

— Eh, pour qui tu me prends? Je ne suis pas pédé, moi!

— J'espère bien! Nous sommes parfaitement d'accord. Le pédé, c'est moi. Toi, tu as le beau rôle: tu te couches sur le dos, tu bandes en rêvant à ta gonzesse, et tu jouis.

Eh bien, ça marche, mon pote. Tu te rabaisses pour deux, assumes à toi tout seul toute l'opprobre contenue dans le principe homosexuel, et tous les partenaires sont à toi. Tu prends en charge l'aspect de la chose qui se heurte à la morale

et aux tabous, l'aspect restant, naturel, devient tout de suite parfaitement présentable.

J'en étais là de mes pensées lorsque la moto, portant Zbigniew et votre auteur préféré aborda la mer de sable dans la forêt d'Ermenonville.

ACTE CINQ

Juste en face, il y a une superbe abbaye. Je nous la réserve pour tout à l'heure, estimant qu'un coin de bois désert sera plus propice à la poursuite de la conversation entreprise avec mon passager.

— Alors, à ton avis, ton frelot, José et Jova, que faisaient-ils chez moi?

— Je ne sais pas, dis le moi, toi.

— Non non, je ne te le dirai pas. Je veux que tu y réfléchisses. Quelles raisons avaient-ils de venir chez moi?

— La gonzesse?

— Ils venaient quand même lorsqu'elle n'était pas là.

— Oh, ben ils venaient pour se marrer. Je me doute bien un peu du genre de rigolade. Il n'y a pas de mal à se faire du bien.

Et voilà, la graine est semée. Il n'y a plus qu'à attendre qu'elle germe. Nous avons quitté la route depuis un moment, et suivi un chemin dans le sous bois qui nous amène à une immense clairière triangulaire étrangement taillée dans la forêt.

— Ici, expliqué-je à mon passager, s'est écrasé un DC8 japonais il y a quelques années. Il y a eu 285 morts. Ce fut pour l'époque, le plus grand accident de navigation aérienne de toute l'histoire. Record malheureusement battu peu de temps après à Ténériffe, où une collision au sol de deux Jumbos fit plus de 500 morts.

— Il reste des morceaux?

— Le plus gros a été ramassé. Peut-être quelques boulons ou quelques très petits bouts de métal...

— On s'arrête pour voir?

— Il y a mieux plus loin.

Nous parvenons à une ferme abandonnée au bord d'un petit étang. La végétation a, à cet endroit, ses plus belles couleurs et sa densité la plus sauvage. J'arrête la moto contre un piédestal qui dut porter une statue.

— On fait un petit tour à pied, histoire de se reposer les fesses?

— Si tu veux, d'ailleurs, j'ai envie de pisser.

Et quelques pas plus loin, mon lascar choisit un petit arbre... propisse. Il ne me tourne pas le dos, il ne se met pas de face non plus. Il s'installe de côté de manière à ce que, si je continue sur le sentier, je finisse par me retrouver devant lui. Je serai alors dans la position d'Orphée, à me demander si je dois me retourner pour regarder mon Euripisse.

Prépare ton kleenex, lecteur de mes deux, tu vois, il n'a pas fallu aller bien loin pour illustrer brillamment la théorie du prétexte. Malgré les quinze ans de mon challenger, les jeux que je pratiquais à dix demeurent valables.

Quelques mètres plus loin, il y a une jolie souche d'un arbre scié, présentant une belle surface plate comme un tabouret. Je m'y assieds face au sentier, c'est à dire de côté par rapport à lui, et je continue la conversation sans le regarder ostensiblement. Si je tourne la tête à gauche, je le vois de face. Je le laisse parler un peu du site de l'accident d'avion avant de diriger mes regards vers lui. Puis je lui réponds en le regardant, mais au visage. Enfin, presque.

Il n'urine plus, et continue à tenir une belle bite dardée à l'horizontale dans l'espoir évident que je réponde à une telle avance.

Que fais-je? Je le laisse marcher un peu? Dans les dispositions où il se trouve, il finira fatalement par se donner, alors, on peut jouer un peu.

Moment de silence. Il rompt la glace en se lançant plus avant dans la provocation.

— J'arrive pas à pisser, dit-il. J'ai envie et ça ne vient pas.

Je me tourne alors face à lui en souriant.

— C'est parce que tu bandes trop...

Nous voici donc face à face, à trois mètres l'un de l'autre, moi assis sur ma souche, et lui, la queue à la main, tentant d'arroser l'arbre du diamètre d'un manche de pelle qu'il a choisi pour cacher sa pudeur.

— Non, je ne bande pas très fort, répond-il en redressant l'objet du litige pour que je puisse en estimer la longueur.

— C'est tout de même pas mal....

— Oh, non, quand je bande, c'est plus grand que ça!

J'ai justement une petite envie que je vais mettre à profit pour augmenter la provocation. Je me lève, viens vers lui, et me mets en devoir d'arroser son arbuste.

— Quand j'étais petit, en colo, on pissait à plusieurs sur le même arbre en essayant de croiser nos jets. T'as jamais joué à ça?

— Non.

— Ben allez, vas-y.

— J'arrive pas!

— Tant pisse pour toi.

J'arrose la géographie de mon petit besoin.

— Branle-toi, je lui dis. Après, tu pourras pisser.

Il esquisse le geste en faisant la moue.

— Tout seul, c'est pas drôle.

— Ça veut dire quoi, ça? Tu veux que je me branle en même temps que toi, ou que je te la branle?

— Je ne sais pas! dit-il en riant.

— Bon, ben asseyons-nous.

Nous faisons quelques pas avec la queue à l'air, jusqu'à un endroit plus herbu où on se couche côte à côte. Il se dispose sur le côté de manière à me tendre très naturellement son machin brandi. Moi, je m'attaque carrément à la ceinture. Il a un petit geste de défense.

— Bon, ben écoute, on le fait ou on ne le fait pas.

Ses mains reculent. La voie est libre. Je dégage la région comprise entre la poitrine et les genoux. Ça offre un très joli panorama. Le Zbignew est extrêmement poilu pour son âge. Mais cela n'a rien à voir avec une toison d'adulte. Au lieu du buisson bien net des quinze ans, il dispose, lui, d'une sorte de moquette qui va en dégradant haut sur le ventre et sur les côtés. L'ensemble est d'une douceur pas croyable, et exactement de la couleur de sa peau. S'il n'y a pas beaucoup de lumière, tu ne vois absolument rien. Mais dès que la lumière s'en mêle, ça devient les Mille et une Nuits.

Je vais distribuer quelques bisous dans son doux pelage, et je joue un peu avec les accidents du terrain. Ça palpite sévère, je te le dis, il va y avoir une distribution de solution vitaminée frisant l'overdose. Soudain, il se retire et me repousse. Ça arrive, ces choses là, le brusque sursaut de chasteté. Au moment où ça commençait à être bien. Je me dis zut.

Eh bien, ce n'est pas du tout ce que j'avais craint. Il se penche vers moi, m'ouvre en grand tout ce qui s'ouvre, dit:

— Fais voir comment ça fait.

Puis, happe goulûment mon cadeau bonux, et me fait un truc comme s'il avait fait ça toute sa vie. Je ne lui parle plus, la bouche pleine, il ne pourrait pas répondre.

Tiercé à Vincennes: 12-14-16.

Le Bois de Vincennes est un endroit qui mérite d'être connu. Les homophobes étant toujours aussi bien informés que les pédés eux-mêmes, — je me demande si certains ne mangent pas aux deux râteliers — la répression s'y est installée sous la forme de couples de gendarmes à cheval qui traquent la fesse et le zizi avec acharnement du haut de leurs grands palefrois.

Et comme d'habitude, ladite répression a tout de suite reconnu ses boucs émissaires et ses têtes de turcs. Vous pouvez être beauf et laver votre voiture dans le courant des ondes claires, et déverser dans les ruisseaux des seaux d'eau savonneuse qui vont couvrir les cascades d'une mousse grisâtre, vous ne les intéressez pas. Vous pouvez être loulou et faire retentir tout le bois des pétarades de la moto de cross avec laquelle vous terrorisez les gentils promeneurs, vous êtes les bienvenus. Les Don-Quichotte de la sécurité n'ont même pas l'excuse de dire qu'à cheval, ils ne peuvent rattraper les motos, on peut voir, stationnées sur les routes, les voitures avec les remorques porte-moto des pétaradeurs patentés, lesquelles portent, si je ne m'abuse, des numéros d'immatriculation. Vous pouvez être nomade et venir installer sur le glacis du château des kyrielles de caravanes, tirer les oiseaux au fusil, abattre les arbres à la tronçonneuse pour faire des feux de joie et quitter les lieux en laissant des monceaux d'ordures, entre braves gens il y a toujours moyen de s'entendre.

Mais, par contre, ce qui est inacceptable, inadmissible, intolérable, ma chère baronne, c'est qu'au plus profond des frondaisons les plus touffues, au cœur des ronciers les plus rébarbatifs, dans la pénombre des sous-bois les plus écartés, dans le secret des taillis les plus inaccessibles, les

homosexuels, vous savez, ces sous-hommes déguisés en hommes, se retrouvent pour, vous voyez ce que je veux dire, ma chère Comtesse, avec cette chose horrible qui leur pend par devant.

Oh, il y a quand même quelques parades à cela. La plus simple consiste à tendre en travers des chemins où personne n'a vraiment rien à foutre à cheval, des fils de pêche de bon diamètre à hauteur de cavalier. C'est d'un effet très comique. Tu vois le gars arriver sur son dada, et tout à coup, le cavalier s'arrête et le cheval continue. Et au bout de quelques instants, le gendarme, las sans doute d'être assis dans le vide, choit délicatement dans la poussière avec son joli pantalon bleu marine. T'imagines pas ce que c'est dangereux, la chasse au pédé. Ils sont partis en guerre, comme ça, en se disant: c'est un ennemi faible, timide, timoré, qui ne sait pas se défendre, ça va être facile et baigner dans l'huile, c'est quand même plus cool que d'aller traquer le motard ou le gitan qui eux, te répondent et te prennent pour un con. Eh bien, le plus baisé des deux n'est pas toujours celui qu'on croit. Ça leur rappelle un peu leur Indochine, où chaque tas de feuilles cachait une trappe meurtrière et chaque branche basse une faux à transformer les soldats en cactus avec des grands pieux vachement crevatoires. Nous, on n'est quand même pas si méchants, mais on est comme tout le monde, on veut notre indépendance et on n'aime pas, mais alors pas du tout les armées d'occupation.

Néanmoins, l'oncle de Brethmas se tient ordinairement éloigné de la zone des combats. D'abord parce qu'il fait son jogging très sérieusement, que cela représente à chaque fois une dizaine de kilomètres dans le bois, et que tu n'as donc aucune chance, sauf en cas de rencontre, de le voir s'attarder dix minutes au même endroit. Ensuite, parce que votre auteur bien aimé n'aime pas les ménagères parachutistes à

moustaches qui constituent l'essentiel des gais combattants du front, et qu'il a d'autres endroits où il traque d'autres gibiers.

A des lieues de là, en effet, une partie du bois est constituée d'une ancienne décharge qu'une végétation sauvage a envahie au fil des années. Il en résulte un terrain très accidenté, plein de bosses, de fossés, et des taillis très denses seulement traversés d'étroits sentiers. Là, la fréquentation est moins régulière, et surtout beaucoup plus juvénile. Question jogging, le mini-vallonement rompt agréablement la monotonie des superbes chemins chiraquiens.

Un jour, au détour d'un taillis, j'entends des voix du genre de celles qui me font tendre d'abord l'oreille, et ensuite autre chose. Ils sont deux, avec des vélos, qui sont venus se donner des émotions sur les petites côtes et les jolies descentes. Seulement voilà, à force d'être secoués sur le sol caillouteux, il y a des boulons qui se sont dévissés, et voilà maintenant le garde-boue qui frotte sur le pneu. Arrêt au milieu du désert.

— Qu'est ce qui vous arrive?

— On cherche un boulon, m'sieur. Vous voulez pas nous aider?

— Pourquoi pas?

— On n'a pas dû le perdre bien loin, parce que le truc il n'a déconné que là dans cette descente.

— Ben alors, on devrait le trouver, il n'y a qu'à bien regarder.

Et effectivement, on trouve. C'est le plus petit des deux qui s'exclame:

— Ça y est, le voilà.

Le voilà effectivement, mais tout n'est pas si simple. T'as un boulon dans une main, un vélo de l'autre, il manque sévèrement une clé, anglaise ou japonaise peu importe, pour les réunir, car la vis est maculée de boue et ça ne tourne pas

comme ça devrait. Même moi, avec mes gros doigts musclés, je n'arrive pas à la faire tourner.

— Il faudrait nettoyer la vis, je dis.

— Comment?

— En pissant dessus, par exemple...

Perd pas le nord, hein JdB? Mes deux naufragés se regardent en rougissant.

— Qui est ce qui a envie? j'ajoute.

— Pas moi.

— Pas moi.

— Moi non plus, avoué-je. Mais il n'y a qu'à s'asseoir et y penser beaucoup, ça va venir...

Donnant l'exemple je m'assieds. Ils en font autant. Nous voilà en triangle, avec au milieu de nous, sur un caillou, le boulon enduit de terre sèche.

A ma gauche, un petit modèle, dans les douze ans, notoirement impubère, trapu mais joli, brun à peau pâle, avec un visage rond, des joues encore plus rouges depuis qu'on parle de pisser. Tee-shirt blanc, et short brillant à la mode. L'autre, c'est le modèle au-dessus, j'estime à quatorze ans, grand mince, tout en ovales, avec une légère ombre à la place de la moustache et un timide projet de duvet sur les mollets, tee-shirt aussi, et short ras les fesses.

— On pourrait cracher dessus? C'est le second qui a parlé.

— Vas-y. Je lui tends la longue vis. Il crache. Une fois, deux fois, Ça fait un peu de gadouille. Il la décolle d'un côté, elle se recolle de l'autre. Pas très concluant.

— Ça marche pas, intervient-je. Si on pouvait pisser sur ce caillou, par exemple, qui est creux, on obtiendrait une petite mare dans laquelle on mettrait la vis à tremper, et avec un peu de patience, la boue se dissoudrait. Vous n'avez vraiment pas envie?

— T’as envie, toi? C’est le plus grand qui a demandé au plus petit, le quel, rougissant davantage, fait non de la tête avec un air horrifié.

— Et vous, m’sieur?

Je me touche l’organe intéressé à travers le survêtement, et fais une moue.

— Pas pour le moment, mais ça peut venir... Mais, toi, l’interpellé-je, je vois que tu as des grands poils au zizi, tu es un grand garçon, tu as sûrement envie?

L’intéressé, qui est assis jambes écartées, constate alors que mon regard plonge le long de sa cuisse, par l’échancrure de son short. Il resserre les cuisses, puis, ne pouvant supporter mes yeux que je darde maintenant dans les siens avec un sourire goguenard, les rouvre lentement dans leur position initiale.

— Boof... fait-il en rosissant. Son trouble est grand, certains muscles de son visage se mettent à trembler.

— C’est parce que tu as peur de les montrer que tu n’oses pas pisser sur la vis?

— Nnon, oui, nnon.

— Ton copain, il ne t’a jamais vu tout nu?

Nos regards se portent sur le petit qui répond en cramoisissant d’une nouvelle dénégation de la tête.

— Il n’y a pas de douches, à votre école?

— Si, mais on n’est pas dans la même classe...

C’est le petit qui a réussi à parler. Et sa réponse, tant par son énoncé que par le ton avec lequel il l’a formulée, en dit long, en sous-entendu. Moi, j’y comprends très clairement qu’il se serait fait une joie, s’ils avaient été dans la même classe, de regarder l’académie de son grand camarade.

— Mais chacun dans vos classes, vous allez à la douche tous ensemble?

Les deux têtes disent oui.

— Donc, ce n'est pas le problème de montrer votre bite pour pisser sur le boulon?

Les deux têtes ne disent rien, ce dont je retiens essentiellement que qui ne dit mot consent.

— Bon ben alors, allez, tous les trois ensemble. Pour ne pas en perdre, mettons nous à genoux juste au-dessus du caillou. Je prends la position à titre d'exemple et saisis l'élastique de mon survêtement que je descends de quelques centimètres sur mon ventre nu. Mes deux compères se mettent à genoux, mais restent les bras ballants à regarder le gros oiseau qui va sortir. Je peux déjà dire que la partie est gagnée car si leurs esprits hésitent encore, le baromètre de leurs jeunes corps a très visiblement déjà dit oui. Le petit bande tout droit et le devant de son short bleu brillant représente un joli chapeau chinois. L'autre a plus de choses à ranger et moins de place pour les mettre. Son short collant est donc tendu d'une très belle barre oblique annonciatrice de grandes extases.

Je descends très doucement mon élastique en les encourageant du regard. C'est le petit qui, le premier, brise la glace et baisse tout d'un coup jusqu'à ses genoux. Agitant son ventre, il nous balance sa petite queue tendue de droite à gauche en rigolant. Le grand et moi, on se regarde en souriant et on s'exécute ensemble, les yeux de chacun braqués sur ce que l'autre est en train de dévoiler. Là, je ne sais pas ce que lui pense de ce qu'il regarde, mais moi, je ne suis pas déçu du voyage. C'est beaucoup plus gros que ce à quoi je m'attendais, ça tourne légèrement à gauche, et ça bande tellement que le prépuce ne peut plus assumer ses fonctions protectrices et reste tendu à mort à mi-gland.

T'as déjà essayé, toi, de pisser quand tu bandes comme un turc? Ben essaie. Après ce que tu viens de lire, tu dois être parfaitement prédisposé pour tenter l'expérience. A moins que tu n'aies pas pu attendre auquel cas t'es con, parce que, quand

tu verras ce qui suit, tu regretteras d'être parti tout seul au lieu d'attendre les copains. Bref, on essaie, mais ça donne deux gouttes chacun, ce qui fait six, et la vis encroûtée continue de nous narguer sur son caillou creux.

— Bon, ben, dis-je, la seule solution, c'est de se branler. D'abord, ça fera toujours plus de trois gouttes, et après, en principe, on devrait pouvoir pisser. Et je donne l'exemple, parfaitement imité par mes cocélébrants.

J'ai l'impression que, masturbation faisant, le plus grand se rapproche insensiblement de moi et tend sa queue dans ma direction. Ma dextre confie alors à ma senestre la poursuite des opérations incitatrices qu'elle a entreprises sur mes génitoires et se dirige vers l'organe qui me semble offert.

Effectivement, dès que je m'en saisis, la main qui s'en chargeait disparaît pour laisser le champ libre à la mienne, et le garçon vient appuyer son bras et sa tête sur mon épaule. Je sens sa douce respiration rafraîchir la transpiration de mon cou et sa fine chevelure vient enchanter mes narines de son parfum suave "Fleur de Garçon n° 3".

On arrive ensemble à destination, nos spasmes se répondent, nos soupirs se croisent. On reste comme ça, à genoux, enlacés.

— Vous avez tout foutu à côté, crétins. Il n'y a plus que moi maintenant, pour vous sortir de là.

C'est le petit qui a causé. Il se machine à la vitesse d'une machine à coudre dans la grande ligne droite de la raie du cul. Pour ne pas en perdre une miette, je soulève le caillou porte-boulon tel une châsse avec sa précieuse relique pour qu'il puisse l'ensemencer à bout portant. Inutile précaution. Ça vient d'un coup, mais si fort, si droit, d'un tir si tendu que ça survole le réceptacle à une vitesse supersonique et que ça va se loger dans mes poils pubiens qui se trouvaient un mètre plus loin dans la trajectoire.

On a fait tout ce qu'on a pu. Il y a une histoire où le canard est toujours vivant, dans la mienne, le boulon est toujours sec.

— Mais maintenant, on devrait pouvoir pisser dessus, je dis à mes compagnons d'aventure.

On essaie. J'en profite pour admirer mon coéquipier masturbateur. C'est le moment où les garçons sont les plus jolis, après la bandaison et le plaisir, lorsque la queue a gardé presque tout son volume, mais perdu une partie de sa rigidité. Elle pend en une courbe gracieuse. Elle fait "muscle". Ses poils, ça ressemble à une moustache de beauf, à part que, placés là où ils sont, c'est autrement plus joli. Ça lui fait en bas du ventre une petite barre de poils pas haute du tout, moins de deux centimètres, mais très très large. Vous avez compris ce qui vous reste à faire, les beaufs? Votre moustache, vous vous la rasez et vous vous la mettez au....

Sa peau est de satin, sa bite d'ivoire, il la tient délicatement entre deux doigts, pour ne pas m'en cacher le spectacle, et urine quelques gouttes sur le caillou sacré. Au moment où je vais en faire autant, qu'est ce que je vois dans les buissons par dessus l'épaule de notre plus jeune associé? Mais qu'est ce que je vois? Une bite avec une main masturbeuse. Le reste du personnage se perd dans la ramure, mais le peu qu'on en aperçoit révèle qu'il s'agit d'un homme qui semble apprécier notre petit spectacle. Je me lève d'un bond, survole l'autel du dieu Ecrou, plane au dessus du minot qui, pour le coup, pisse à côté, le tout en remontant mon survet, mais sans crier "ouaoua" comme Tarzan, non là, tout de même pas. Je m'engouffre dans le taillis, poings en avant, yeux fermés, histoire de demander son obole à notre voyeur. Je ne suis pas contre l'exhibition, mais après le spectacle, il est normal que les acteurs fassent la quête, non?

Le feuillage s'ouvre devant mes quatre-vingts kilos. Tu ferais pareil à sa place. Mon objectif a le temps de remonter

prestement son survet et de faire un écart de côté, mais tu connais la technique française, les exocets et tout ça, imparable. Mon poing brandi modifie sa trajectoire de quelques degrés et fonce à une vitesse supersonique vers le museau-cible.

Mais que se passe-t-il? Au dernier moment, à la dernière seconde, que dis-je, l'ultime microseconde, mon poing d'acier s'ouvre comme une fleur délicate, évite avec souplesse un objectif pourtant à sa portée, saisit une épaule avec autant de douceur que le permet son élan, mon autre main saisit l'autre épaule, et nous tombons dans les fougères, lui sur le dos, moi sur le flanc à coté de lui.

Pourquoi, cette brusque volte face? Ce qu'il y a de bien dans de Brethmas, c'est qu'il allie avec dextérité le porno, l'aventure, le sentiment, le sperme frais et l'émotion. Pas facile de se branler en lisant JdB. Au moment où tu crois que l'acteur va éjaculer et que tu espères en faire autant, ça fait dix minutes que tu règles ta vitesse de croisière, ta pression d'admission et ta température de culasse pour franchir la ligne d'arrivée ex-aequo avec ton héros, vlan, v'la le récit qui prend la première à gauche, tu te retrouves comme un con avec ta queue à la main, la gougoutte au bout, mais le bouquin, lui, n'éjaculera que trois pages plus loin. C'est ça, le suspense.

JdB apporte un souffle nouveau sur la pornographie. Oh, je connais bien quelques tantes académiciennes qui n'ont à dire que pour démolir et ne parlent que pour critiquer qui diront: "souffle nouveau, tu parles! Un pet, oui". Et bien, je te parie que ces tantes là, elles aiment les pets en général et les miens en particulier. Parce que t'as beau faire, pour en dire du mal, il faut tout de même l'avoir lu, et elles en disent toutes du mal avec plein de détails qui prouvent qu'elles ont bu jusqu'à la lie ce calice mêlé de nectar et de sperme. Mais ce n'est pas grave, je leur pardonne: toute personne qui aime jouir obtient auprès

de moi un à-priori favorable. Et un livre de vendu, c'est un livre de vendu, ce n'est pas mon éditeur qui me contredira.

Remarque, à propos de ce que tu fais avec ta main qui ne tient pas le livre, c'est que quand ton moteur est bien chaud, tu as un bon ralenti. Ça tourne doucement, mais bien rond. Tu peux attendre un long moment, comme ça, au feu rouge, sans rien perdre de tes performances, et quand ça passe au vert, alors là, je te dis pas! Essaie, garde un rythme en phase avec ta biologie: la moitié des battements de ton cœur, par exemple. Si t'as bien le processus en mains, que tu suis bien le mode d'emploi, de Brethmas, il peut déconner dix bonnes minutes sans que tu fasses de l'auto-allumage. Si ça part tout seul, c'est qu'il y a un problème. Si tu as moins de vingt ans, je peux te faire faire un stage, cours d'ensemble et cours particuliers. Si tu as passé la date limite de consommation, c'est pas foutu quand même, il y a des tas de gens serviables qui peuvent faire quelque chose pour toi. Rien qu'à Paris, t'as des tas d'organisations religieuses qui s'épanouissent comme des champignons sur un tas de fumier, avec plein d'ecclésiastiques dévoués qui sont prêts à payer de leur personne, et même à appeler Jésus Christ et le Saint Esprit à la rescousse pour t'aider à résoudre ton problème. Les religieux sont depuis des millénaires les pieux gardiens de l'homosexualité et de la pédérastie, et comme ils sont conservateurs, rassure-toi: rien n'a changé à ce sujet.

Tu te rends compte le talent du mec, tout ce que je suis arrivé à dire pendant la demi-seconde où ma main a évité la trombine de notre regardeur à masturbation simultanée et celui où nous nous sommes affalés tous les deux dans l'herbe, lui sur le dos et moi sur le flanc, c'est important pour la suite des événements. Pourquoi cette brusque volte-face?

Et maintenant, quelques instants de publicité. Pourquoi je préfère le Bois de Vincennes à celui de Boulogne? Tu

voudrais bien savoir, hein? Comment non? Mais si, je suis sûr que si, moi. Et puis, qui est-ce qui commande ici? Tu prends la machine à écrire, ou tu continues à me faire confiance? Ah, tu vois? Bon. Ben d'abord, le Bois de Vincennes, il est plus près de chez moi. Ensuite, il est plus grand. Enfin, il y a moins de monde dedans. Si tu regardes par terre, il y a une énorme différence: à Boulogne, le sous-bois est entièrement tapissé de Kleenex, ce qui prouve que les pipes qui s'y pratiquent ne sont pas exécutées dans les règles de l'art, sans quoi il ne devrait rien y avoir à essuyer.

A Vincennes, il n'y a pas d'embouteillage de voitures autour des attroupements de putes, le sous-bois est recouvert de feuilles mortes absolument authentiques, ça fait plus écolo. Et puis les rencontres sont plus à la bonne franquette. C'est plus sympa. Bon, on reprend l'histoire? Attends, il y a Dugland, là bas, qui n'a pas tenu le coup, il y en a plein son pantalon, il est allé s'essuyer à la salle de bains. Non monsieur, les livres ne sont ni échangés ni repris. JdB, dès la troisième page, il y a déjà des taches dessus, on ne peut absolument pas les reprendre, n'insistez pas.

Tout le monde est là? Attention! Deux, trois, quatre! Bon, pourquoi ai-je au dernier moment, gracié ma victime? Bien sûr, c'est injuste, mais tu sais, la Justice, c'est toujours un fait humain. C'est pas toi qu'es pédé qui va me contredire, tu sais très bien que devant les tribunaux, on se fait toujours niquer la gueule. Qui a fait une fausse note? Les pipeaux, là, ça ne va pas! On reprend! Deux, trois quaaatre.

Allez va, j'ai pitié. Mais tu sais, écrire un livre, c'est un peu fastidieux. Toi, t'as qu'à bander et te marrer, mais moi, tout ça, faut que je le trouve et que je l'écrive. Alors, faut bien que de temps en temps, je me paie une récréation. Alors là, ben depuis un quart d'heure, je me fiche de ta gueule, t'as payé et tu ne peux rien dire. Mais ça fait du bien, ça me repose. Je

n'en serai que meilleur par la suite. Je saurai me faire pardonner, va. On y retourne. On ne va pas tarder à y aller. Alors, pourquoi le sauvage et impétueux JdB a-t-il en une milliseconde calmé sa colère et couché son adversaire dans la verdure au lieu de le foudroyer de son poing d'acier? Pourquoi?

Parce que notre malicieux voyeur est en âge d'être pardonné. Je lui donne seize ans, et je m'y connais. C'est le modèle super-luxe avec un peu d'acné et un peu de duvet mélangés, bien bâti, une bonne tête avenante, une bouche riieuse, des yeux qui doivent être expressifs, mais en ce moment, ils sont terrorisés, des bonnes cuisses bien rebondies, et tout. Tu vois, t'as bien fait d'attendre, ça redevient bien.

On s'abat donc tous les deux dans la fougère que, profitant de ma digression de tout à l'heure, j'ai discrètement étalée sur les cailloux pour qu'on ne se fasse pas mal. Comment transformer une colère en tendresse? Avec les yeux, mon loup, avec les yeux. Je plante mon regard dans le sien, j'esquisse un doux sourire, je le retiens par les épaules au détriment de mes coudes, je le regarde langoureusement, et je lui dis:

— Pourquoi t'es pas venu avec nous, puisque t'avais envie?

On se regarde un long moment. Le temps pour lui de réaliser qu'à la douche glacée de mon attaque succède la douce chaleur de mon désir de communiquer, puis, il souffle:

— J'ai pas osé.

Je lui fais un gros bisou sur la joue, puis deux. Puis trois. Et je prends du recul pour regarder ma prise tout à mon aise. Il y a comme un accident au milieu du parcours, à mi-chemin entre la tête et les pieds, une bosse fabuleuse dans le survêtement. Tu as déjà vu Pinder à la pelouse de Reuilly? Bouglione à la porte de Picpus? Pareil. Je m'en empare à pleine mains en éclatant de rire. Par la trouée de mon impétueux plongeon,

deux petites têtes apparaissent, qui éclatent de rire aussi. Je lui refais deux bisous sur les joues, et je lui susurre :

— Tu ne peux pas rester comme ça dans cet état. Tu as besoin de soins urgents. Tu vas voir.

D'un grand coup, je remonte son sweet sur sa poitrine, puis j'attrape l'élastique de son fute sur ses hanches et je l'emmène vers ses pieds. Ses fesses se soulèvent pour laisser passer la ceinture. C'est bien, les malades qui se laissent soigner docilement. Je dévoile l'objet du délire. Du grand art. Un peu courbe vers le haut, à la limite de l'explosion. Une bonne grosse touffe noire, bien ronde, bien profonde, et un petit coulis de velours qui remonte en ondulant vers le nombril. Les cuisses à demi dévoilées portent elles aussi un duvet annonciateur de forte toison pour les temps futurs.

Tu connais JdB. Il ne fait ni une ni deux. T'aimerais bien être à sa place. Je me penche. Une bouche, deux doigts, trois raisons de boire la bonne ration de vitamines dont j'avais justement besoin. Il a la jouissance spectaculaire, le chéri. Il geint, ahane, se soulève, se contorsionne, son ventre bat la chamade, ses jolis muscles se dessinent sur son abdomen, sur ses cuisses. Les deux petits se sont rapprochés pour mieux voir. Ils sont à quatre pattes, chacun au-dessus d'une des jambes de ma victime. Moi, je bois d'une bouche avide, eux, ils boivent des yeux, mais je te prie de croire que, pas plus que moi, ils n'en perdent une miette! Je termine par un profond baiser dans la touffe de poils qui m'affriole.

Moi, je crois terminer comme ça, mais lui, n'est pas du tout de cet avis. Il me prend la tête entre ses paumes, la hisse vers son visage, colle sa bouche à la mienne et je sens sa langue entrer en force et rechercher sur la mienne les traces de l'offrande qu'il vient de faire à notre dieu à nous. Hélas, c'était si bon que j'ai tout avalé. Il n'en reste plus qu'une dose homéopathique qu'il recueille avec avidité.

— Bon, ben alors, il y en a trois qui ont pissé, quatre qui ont juté, et la vis, elle est toujours sèche!

C'est le petit qui a causé. Ce qu'ils sont terre à terre, les minots, cette année! Ça nous fait rigoler. On bande tous encore pas mal, mais pas du genre d'érection qui appelle immédiatement la purge. On vient de le faire tous les quatre, et c'est un désir qu'on a envie de conserver un peu pour mieux remettre ça plus tard.

— Il n'y a qu'à prendre un peu d'essence dans ma mob, en tirant la durite.

C'est le petit nouveau qui a causé. Les naufragés attrapent leurs vélos, et on le suit. Il nous guide vers une mobylette enchaînée à un pylône au coin du carré de bois. La vis se décape à merveille sous le jet d'essence, et se revisse sans se faire prier.

— Nous faut qu'on rentre, nous dit quatorze ans, il est cinq heures. Au revoir, M'sieur. Et merci!

— Pas de quoi, mes agneaux, à mercredi prochain, si vous le voulez bien.

On reste face à face, devant la mobylette.

— Je m'appelle Christophe.

— Moi, Jacques.

On se dit plus de choses avec notre regard qu'en parlant.

— Vous êtes à pied?

— Pour courir, c'est mieux, non?

On éclate d'un rire complice.

— Mais je veux dire, vous habitez loin?

— Relativement. J'ai ma voiture au lac de Saint Mandé.

— Je viendrais bien chez toi...

Nous voilà passés au tutoiement.

— Ben emmène-moi sur ta chignole jusqu'à la voiture, après, tu me suivras, j'irai doucement et je ne prendrai pas le périphérique...

Vivement demain!

Chers amis pédophiles, bonsoir! C'est Jacques de Brethmas qui vous accueille sur le plateau du Studio 103 de la Maison de la Radio pour la neuf cent cinquante troisième de notre émission, que vous attendez tous: *Les Pédés sont sympas*. (1)

A notre sommaire ce soir, quelques images du film qui a remporté les Couilles d'Or du Festival Pornographique du Kremlin-Bicêtre, et son réalisateur est là, près de moi, Herbert Norbit, bonjour! Et notre deuxième partie, le grand concours inter-lycées de sport sexuel. Cette semaine, le lycée Buffon contre Janson de Sailly, au nom prédestiné.

Mais d'abord, les actualités. A Tours, la justice a sévèrement condamné un prêtre, eh oui, il y en a encore! qui prétendait, en violation des lois sur la liberté sexuelle des enfants, empêcher les collégiens confiés à sa garde d'organiser le traditionnel concours de bites qui se déroule dans nos lycées et collèges chaque veille de départ en vacances. Le Père Turbais avait été écroué par le juge d'instruction à Noël dernier sous la double inculpation d'incitation de mineur à la chasteté et d'atteinte à la libre disposition du corps sur des enfants de plus de six ans, le tout aggravé de gestes pudiques et d'usage de son autorité professionnelle pour tenter d'inculquer à ces malheureux bambins des rudiments de morale et de pudeur.

Le tribunal le condamne, comme la plupart des réfractaires

(1) Votre serviteur, en compagnie du regretté Yves Jacquemard, fit une série d'émissions sous ce titre à Paris Radio 80, à l'époque des radios vraiment libres où l'on fuyait par les toits avec les micros dans les poches et l'émetteur sur le dos pendant que les CRS investissaient l'immeuble...

aux travaux forcés dans un camp-baisodrome. Mais le camp choisi, sans doute intentionnellement, est le camp sado-masochiste de Saint-Tropez, et la peine est lourde: deux ans! Après avoir purgé sa peine, le Père Turbais devra, en outre, suivre une cure de deux mois à la Clinique de Réhabilitation Sexuelle de Lourdes dont les eaux, on le sait maintenant, ont de telles vertus aphrodisiaques que ceux qui les consomment voient leurs fantasmes leur apparaître au fond la Grotte Erotique.

Au Kremlin-Bicêtre, justement, à quelques pas du Festival d'Art Pornographique, il a fallu recourir aux forces de l'ordre pour réouvrir la maison de la Baise et de la Culture dont un quarteron de manifestants avait muré les entrées pour protester contre l'adhésion de la crèche et du jardin d'enfants aux activités générales de l'établissement. Prétendant qu'ils avaient fait assez de concessions en acceptant l'âge de la majorité sexuelle à six ans, ces individus prétendaient priver nos chères petites têtes blondes de la tendresse et de la jouissance dont elles ont tant besoin pour leur équilibre prépubertaire. Ces monstres sont véritablement réfractaires à la science et à l'humanisme! Comme si les chiffres ne parlaient pas d'eux mêmes! Une diminution de 98% de la délinquance chez les enfants élevés dans la liberté sexuelle et protégés des tabous!

A Marseille, deux mille cinq cents nudistes ont manifesté, dans leur tenue naturelle, sur la Canebière pour protester contre le refus de Monseigneur Papabile, archevêque de la ville, de les laisser assister nus aux offices. Nous avons le porte-parole de l'Association des Nudistes Chrétiens Hétérosexuels Non-circoncis au téléphone:

— Sœur Marie Thérèse du Saint Feuille de Rosaire, m'entendez-vous?

— Des problèmes de liaison avec Marseille. Sœur Marie Thérèse du Saint Feuille de Rosaire interviendra en direct sur l'antenne sitôt que nous aurons la liaison. Iran. Manifestations à Téhéran. Un tollé d'ayatollahs s'est élevé à la Chambre des Députés. Ils protestent contre l'abolition du tchador dans les camps de nudistes mixtes, et se déclarent prêts à mourir pour défendre ce qu'ils appellent le dernier rempart de la pudeur et de la religion. Alors, tous ensemble, nous leur disons:

— Qu'ils crèvent!

A Los Angeles s'est ouvert hier le trente septième Festival du film porno-cuir. Avant la projection de la première sélection officielle, un film Zambien, *La Zambe de Bois*, le Festival a présenté en hommage une rétrospective des premiers porno-cuirs dans lesquels le Président des États-Unis s'illustra avant de se lancer dans la carrière politique. Le Président, qui assistait en personne à cette brillante soirée de gala, a dû, sous les acclamations, monter sur scène et faire la preuve de ce que l'âge n'avait nullement atteint les étonnantes performances balistiques qui firent sa célébrité.

Après avoir, pour la plus grande joie de l'assistance, démontré sa vigueur avec un jeune couple du premier rang, le Président a eu une de ces plaisanteries dont il a le secret: frappant le pied du micro à trois reprises avec sa verge toujours dure malgré la démonstration qu'elle venait d'exécuter, ce qui fit un bruit de tonnerre dans la salle, il déclara, l'air mutin:

— Ce soir, c'est une fête de famille, parce qu'il y a un sacré nombre de spectateurs et de spectatrices dans cette salle qui l'ont eue un jour dans un trou ou dans un autre, hein mes chéris!

Et sous une fantastique ovation, il a regagné la tribune d'honneur avec son pantalon sur le bras et son caleçon à la main.

En France, le sémillant député Bouffenoed vient de présenter un projet d'amendement à la constitution tendant à instituer une épreuve de baise dans le cadre de la campagne télévisée pour les prochaines élections présidentielles. Nul doute que ce projet sera voté. Son auteur en tirera sûrement un grand bénéfice, sa force et sa constitution pouvant impressionner un très grand nombre de téléspectatrices et, n'en doutons pas, également de fort nombreux téléspectateurs.

L'ex-président Gisquette, qui s'apprête à se présenter pour la dix-septième fois en dépit de seize échecs consécutifs va demander à son parti d'introduire un amendement à ce projet, amendement qui dispenserait de cette épreuve de baise les candidats âgés de plus de 95 ans. Il espère ainsi échapper à cette prestation. En effet, malgré l'aisance télévisuelle et la parfaite maîtrise du petit écran qu'on lui connaît, il pourrait ne pas apparaître au mieux de sa forme dans un tel exercice. On l'appelle bien "l'EX", mais ce n'est plus "Dura lex", n'est-ce pas?

Passons maintenant au film primé au Festival d'Art Pornographique du Kremlin-Bicêtre. Son réalisateur, Herbert Norbit, est avec nous ce soir. Bonsoir Herbert!

— Bonsoir.

— Votre film *Nuit chez les Jésuites* vient de recevoir les Couilles d'Or au Festival du Kremlin. Quel effet cela fait-il, Herbert, d'avoir des couilles en or?

— Eh bien ma foi, j'avais déjà les dents. Alors un peu plus un peu moins...

— Ha ha! Je vois que vous n'avez rien perdu de votre verge! Pardon, de votre verve!

— Les deux sont en or aussi.

— Quelle pine d'or, euhh, mine d'or vous êtes...

— N'est ce pas?

— Dites-moi: votre film *Nuit chez les Jésuites* a une étonnante particularité: il n'a pas de mise en scène, pourquoi?

— J'ai préféré y renoncer. J'avais bien essayé jadis, mais... Cela tombe bien: ce n'est plus à la mode.

— Vous avez donc fait, cette fois-ci, du cinéma-vérité, comme faisaient les jeunes il y a cinquante ans. On appelait ça de l'Underground. C'est passionnant d'être un homme d'avant-garde, hein, Herbert Norbit?

— Passionnant. Mais appelez donc cela du reportage. En effet, ce film a été pris par la fenêtre, à l'insu de tous les participants. C'est une tronche de vits, euhh, une tranche de vie... d'un collègue bien de chez nous. Tout un dortoir, trois classes de quatrième ont participé au tournage à leur insu. Ils se sont fait une joie de devenir acteurs malgré eux. Je me rappelle le jour où on leur a projeté le film, à la salle des fêtes du collège! Ce jour là, j'en ai profité, encore à leur insu, pour tourner un autre film, *Les Scouts au Cinéma*, en plaçant des caméras à côté de l'écran et au dessus de la scène. Quelle journée! On n'était pas à moitié du film, on n'avait déjà plus de kleenex! Pourtant, on avait prévu large! Il y en avait partout, ce désastre! La moquette faisait flic! flac! Ca glissait dans les escaliers, un miracle qu'on n'ait pas eu une jambe cassée! La facture de nettoyage, après! Il y a même le père préfet des études qui a eu une indigestion!

— C'est celui qui aime tant sucer?

— C'est lui. Une indigestion! Vous vous rendez compte?

— Bien. Ne faisons plus languir nos chers téléspectateurs. Nous avons sélectionné quelques extraits. En avant l'image!

— Allons-y.

— Cela commence aux douches?

— Oui. C'est le début du film, d'ailleurs. Normal. Il faut donner à notre jeunesse de bonnes habitudes d'hygiène. Tant vaut donc associer dans leur esprit hydrothérapie et sexualité.

Vous remarquerez que nous avons ici environ soixante-dix enfants de quatrième, c'est-à-dire de treize à quinze ans, du collège de la Bienfaisante Pénétration. Je tiens, puisque nous sommes à l'antenne, à remercier particulièrement le Père Sanus, supérieur de ce collège, pour toutes les facilités qu'il a apportées à notre tournage, nous permettant même d'utiliser pour filmer quelques gros plans, les trappons qu'il s'est fait aménager pour lui même afin de surveiller ses élèves aux toilettes.

Vous noterez que les élèves sont libres d'entrer seuls dans une cabine de douche. Il y a peu d'amateurs, mais ils en ont le droit. Ceux qui ne vont pas par deux ne sont pas punis. Les méthodes de la Bienfaisante Pénétration sont modernes et libérales. Regardez avec quel soin les élèves, tous les élèves, se lavent l'entrejambe. Dans la cabine de gauche, il y a même deux garçons qui se lavent mutuellement la muqueuse anale. Regardez les procéder: chacun savonne l'anus de son camarade en y introduisant un ou deux doigts, et, comme les poires de douches sont fixées au plafond, regardez comment ils se rincent!

— En effet, c'est astucieux. Chacun à tour de rôle prend de l'eau dans sa bouche et la souffle dans l'anus de son camarade... Il fallait y penser...

— Ce sont les élèves eux-mêmes qui l'ont inventé!

— Cet établissement est une pépinière de petits génies... Voilà les résultats des méthodes modernes d'éducation. Ce que c'est que l'émancipation, tout de même...

— Finalement, vous savez, seul l'enseignement privé pouvait, par sa longue tradition de sexualité dans les dortoirs, aboutir à l'épanouissement auquel nous allons assister ce soir. Dix siècles de traditions pédérastiques, ça laisse des traces... Mais voilà le dortoir. C'est un ancien bâtiment cloisonné en chambres individuelles comme on faisait à l'époque puritaine,

et dont on a abattu les alvéoles pour faire un dortoir. Je vous montre tout de suite ce garçon à droite, au premier plan, avec un sexe absolument énorme. C'est le fils du député Bouffenoed, l'auteur du projet de loi dont vous venez de parler.

— Eh bien dites donc! Si le père est bâti comme le fils, la campagne des présidentielles va être enthousiasmante !

— C'est ce que je voulais vous faire dire.

— Voilà. Vous voyez, au bout de quelques minutes, on a à peu près toutes les poses du programme d'érotisme de quatrième. Car ces enfants ont de treize à quinze ans, je vous le rappelle...

— C'est prodigieux, absolument prodigieux!

— Et quelle variété! Ça change vite, regardez!

— Dites moi, Herbert, au fond, là-bas, ces rideaux, c'est la loge du surveillant, n'est-ce pas?

— En effet, oui.

— Et cette forte bite qui passe par un trou ménagé dans le rideau, c'est donc celle du surveillant?

— Pas du tout. Le surveillant, vous voyez dépasser ses jambes d'en dessous du troisième lit à gauche.

— C'est donc lui qui suce, je suppose, celui dont on voit dépasser les pieds dans l'allée centrale, le rouquin, là?

— Exact.

— Mais alors, cette bite qui dépasse des rideaux et qui vient de changer de bouche, là, maintenant, elle est à un petit brun coiffé en brosse, alors, à qui est-elle?

— Elle est au propriétaire de cette crosse appuyée contre l'armoire et de cette mitre posée dessus.

— Ah! Il est là?

— Oui.

— C'est passionnant, que se passe-t-il là bas?

— Cela, ce sont nos forts en gymnastique. Ils font une pyramide humaine sans se tenir par les mains. Le règlement veut qu'on n'ait le droit d'utiliser sa main que pour tenir un sexe, mais on a droit à toutes les autres prises possibles, sodomie, fellation, doigt dans le cul, etc... Ils arrivent à une pyramide de quinze garçons. Celui du sommet, qui n'est retenu que par l'anus, vous le reconnaissez, c'est l'un des deux qui se lavaient tout à l'heure avec cette technique étonnante.

— Ah, je comprends, maintenant.

— Ils sont merveilleux, n'est-ce pas?

— Prodigeux, absolument prodigeux!

— Quel exemple pour notre jeunesse, n'est-ce pas? Vous rendez-vous compte, lorsque ces garçons seront pères et grand-pères et qu'ils pourront passer cette cassette à leurs enfants et petits-enfants en leur expliquant: "tu vois, là, le troisième dans la chaîne de Sodome, qui suce celui qui est à genoux sur la table de nuit, eh bien c'est ton pépé, à quatorze ans. Quand tu seras grand, tu feras aussi bien que lui". Vous rendez-vous compte de la fabuleuse valeur éducative d'un tel document?

— C'est merveilleux, Herbert Norbit, mais c'est déjà fini! C'est un peu court, non?

— Gourmand, va! La suite au cinéma. Le film sort mercredi sur les écrans.

— Herbert Norbit, nous vous remercions, vous êtes un homme bien sympathique et je suis sûr que tous les spectateurs vont se ruer la bite à la main dans les salles privilégiées qui projettent votre film. Gare aux taches! Je m'adresse à la technique: avons-nous Soeur Marie du Saint Feuille de Rosaire en ligne? Non? Eh bien qu'elle aille se faire foutre! Nous passons maintenant à notre grand challenge inter-scolaire. Cette semaine, je vous le rappelle, Buffon contre

Janson-de-Sailly. Les équipes entrent sur le plateau, on les applaudit bien fort.

A mes côtés, les entraîneurs des sportifs. Madame la Vicomtesse de Sautopaf, vous dirigez l'entraînement de l'équipe de gymnastique sexuelle de Janson-de-Sailly.

— Je suis même directrice de tout le secteur d'enseignement du plaisir physique qui, chez nous, s'applique dès les petites classes à raison d'une heure par jour.

— Tout le monde est en forme?

— Olympique!

— Bravo!

— Et vous, Ted Keibor, vous entraînez les petits gars de Buffon?

— Depuis vingt ans.

— C'est merveilleux. Les équipes entrent sur scène et se déshabillent pour la plus grande joie de notre cher public. Oh, comme c'est amusant! Les six athlètes de Janson-de-Sailly ont les poils pubiens décolorés! C'est très drôle, et cela permet, en l'absence d'uniforme, de les reconnaître facilement. C'est une de vos idées, Madame la Vicomtesse?

— Exact.

— C'est très original. Toutes nos félicitations. On applaudit bien fort nos jeunes athlètes qui sont maintenant tout nus! La première épreuve est celle du spermomètre. Je vous rappelle brièvement la règle du jeu: devant chaque athlète, on dispose un tabouret supportant le spermomètre, qui est un petit entonnoir gradué en millilitres. L'épreuve donne lieu à deux classements: l'un individuel, et l'autre par équipe, obtenu en additionnant les résultats individuels. Est-ce que tout le monde est prêt? Je vous rappelle que vous pouvez échauffer votre muscle librement. Le top sera donné dans trente secondes, et vous aurez une minute pour éjaculer un max dans vos spermomètres. Quinze secondes, dix secondes, cinq... Que se

— passe-t-il? Un faux départ! Mon pauvre ami, le règlement est formel, ça ne comptera pas, tout ce qui est tombé avant le top de départ est hors concours. Top chrono, une minute! On applaudit bien fort nos athlètes en pleine action. Dites-moi, chère Vicomtesse, à Janson, chacun est libre de sa méthode, il y en a un qui se branle très posément entre le pouce et l'index, alors que celui de droite va tellement vite qu'on ne voit plus sa main... Le premier candidat vient d'éjaculer, c'est très joli! Mais manqué! C'est parti trop fort, la moitié est passée au-dessus du spermomètre! Il faut faire dedans, mes chéris, pour que ça compte, non, on n'a pas le droit de ramasser! Plus que cinq secondes, quatre, trois deux, un, top, terminé! C'est trop tard, mon grand, fallait jouir plus tôt! Voyons les résultats.

— Notre gagnant individuel, aujourd'hui, s'appelle comment?

— Eric.

— Et quel âge as-tu, Eric?

— Treize ans.

— T'es content d'être champion?

— Ouais.

— Tu trouves joli, tes petits poils décolorés? Moi, je trouve ça joli.

— Ouais, c'est pas mal, mais qu'est ce que je me suis brûlé les couilles avec l'eau oxygénée! Ça chauffe ce machin!

— Faut souffrir pour être beau. Dis-moi, sept millilitres, tu sais que c'est un record de France pour ta catégorie d'âge?

— J'essaierai de faire mieux la prochaine fois.

— Tu es charmant! Viens que j'embrasse tes jolis poils blancs!

— Mmmmfouit! Voilà!

— Mais si le champion individuel est de Janson-de-Sailly, au niveau du classement par équipe, il n'en est pas de même... Avec une éjaculation avant le top et un qui n'est pas arrivé à

temps, Janson ne totalise que 23 millilitres alors que Buffon en a produit 35. Content, Ted Kelbor?

— Ravi.

— Et maintenant, les figures libres. Chaque établissement présente deux candidats qui ont trois minutes pour l'expression corporelle de leur choix. Ah! Les deux lycées ont choisi un couple hétérosexuel! Venez, mes enfants! Je reconnais les pubis décolorés, alors, pour Janson-de-Sailly, c'est:

— Corinne, treize ans.

— Serge, quatorze ans.

et pour Buffon:

— Anne, quatorze ans.

— Mohammed, quatorze aussi.

— Quatorze ans, mais pas quatorze centimètres! Dis donc, mon pote, félicitations! On les applaudit bien fort!

Attention, chacun s'installe dans un coin de la scène. Tout le monde est prêt? Chrono. Ah, là, c'est très varié. Côté Buffon, Mohammed se cambre vers l'arrière, ses mains vont toucher le sol derrière ses talons, il nous fait un très joli pont arrière, avec au sommet, sa bite dressée, et quelle bite! Anne met son pied sur le genou de son compagnon, monte sur lui, met ses mains sur ses épaules, fait un pont avant, et vient doucement s'empaler sur le sexe dressé. Maintenant, elle se cambre vers l'arrière, c'est à dire vers le haut, et prend ses talons dans ses mains. C'est magnifique. C'est une sorte de huit formé par ces deux enfants, tous deux cambrés en arrière, qui ne se touchent que par l'extrémité de leurs ventres, emboîtés par ce superbe et délicat contact de leurs pubis! C'est très athlétique! On applaudit bien fort!

Côté Janson, c'est un nœud coïtal. Les deux enfants réalisent un coït tête-bêche, puis entremêlent leurs bras, leurs cuisses, leurs têtes, le tout ne forme qu'une boule parfaitement

sphérique, qui maintenant roule sur la scène et se dirige à volonté! On applaudit! Top chrono! C'est terminé mes enfants, vous pouvez défaire les nœuds. Applaudimètre? C'est Buffon qui l'emporte de très peu, 125 db à 110. On applaudit très fort.

Les deux champions s'avancent vers le public pour recevoir des applaudissements bien mérités, s'embrassent sur la bouche. Anne fait rapidement jouir le très beau sexe de Mohammed encore tendu, recueille la précieuse liqueur au creux de sa menotte, et d'un geste large et gracieux, la jette sur le public en délire. C'est l'ovation! Une fantastique ovation! C'est sur ces applaudissements que notre émission "Les Pédés sont Sympas" se termine aujourd'hui et que nous rendons l'antenne. Bonsoir Mesdames, Bonsoir Mesdemoiselles, et Bonsoir Messieurs, et Bonsoir mes jeunes amis et amies, Jacques de Brethmas vous fait des bisous partout partout partout et vous dit: à bientôt!

BRINKMAN PROD. NR. B



89 07 621

DEPOT NED. PUBL.



1 005 466

ha:
re
Br.
devastateur de Jacques de Br.

Longtemps absent des libraires, Jacques de Brethmas n'est cependant pas resté inactif ni silencieux. Dès 1980, il crée sur Paris Radio 80 une émission gaie pas vraiment triste: "Les Pédés sont Sympa". On le retrouve de 81 à 83 dans le mensuel GAY MAN avec une chronique de plusieurs pages: "Les Pieds dans le Plat". Puis il s'enferme à nouveau avec sa machine à écrire et nous donne deux livres en quelques mois. Le premier, vous l'avez dans les mains. Et la suite, "La Philosophie dans le Foutoir" connaîtra bientôt le chemin de l'imprimerie. L'occupation Pasquapandresque et ses menaces de censure en ont retardé l'édition jusqu'à maintenant.

Jacques de Brethmas a quarante ans, il vit à Paris, où il est technicien dans le cinéma. Outre les jolis garçons, il aime la nature, les Tuileries, le champagne, le jazz et les grosses motos. Repris par le démon de l'écriture, il vient de remplacer sa fidèle machine à écrire par un gros Ordinateur!

Voilà qui nous promet de longues soirées de lecture....

ISBN 90 6971 014 5

